

DÉPARTEMENT DES ARTS, LANGUES ET LITTÉRATURES
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

**La traduction en français de *Kay's Lucky Coin Variety*, d'Ann Y. K. Choi,
et la production littéraire de la diaspora coréenne au Canada**

par

LAURENCE TAILLEBOIS

Mémoire présenté pour l'obtention de la

Maîtrise ès arts (littérature canadienne comparée)
incluant un cheminement en traduction littéraire et traductologie

Sherbrooke
Septembre 2020

Composition du jury

**La traduction en français de *Kay's Lucky Coin Variety*, d'Ann Y. K. Choi,
et la production littéraire de la diaspora coréenne au Canada**

LAURENCE TAILLEBOIS

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M^{ME} PATRICIA GODBOUT, directrice
Arts, langues et littératures

M. DOMENICO A. BENEVENTI, examinateur
Arts, langues et littératures

M^{ME} NICOLE CÔTÉ, examinatrice
Arts, langues et littératures

Résumé

Ce mémoire se décline en deux parties : dans un premier temps, une recherche sur la production littéraire de la diaspora coréenne au Canada et une analyse de *Kay's Lucky Coin Variety*, premier roman de l'écrivaine canadienne coréenne Ann Yu-Kyung Choi publié en 2016 chez Simon & Schuster, visant à déterminer la pertinence de sa traduction en français, ainsi qu'un commentaire sur les difficultés posées par la traduction elle-même ; puis, dans un second temps, la traduction de la première partie du roman. Le corpus des œuvres d'auteurs coréo-canadiens étudié dans la recherche est analysé selon l'année de publication, le type d'ouvrage ainsi que les sujets et thèmes abordés. Le commentaire de traduction porte notamment sur les réalités socioculturelles et linguistiques de la Corée, où est abordée la notion de troisième langue, ici le coréen, proposée par Antoine Berman dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*.

Abstract

This M.A. thesis is in two parts: first, a research on the literary production of the Korean diaspora in Canada and an analysis of *Kay's Lucky Coin Variety*, the first novel by Korean-Canadian writer Ann Yu-Kyung Choi published in 2016 by Simon & Schuster, conducted to establish the relevance of its translation into French, as well as a commentary on the difficulties of the translation itself; then, the translation of the first part of the novel. The corpus of works by Korean-Canadian authors studied in the research is analyzed according to the year of publication, the type of work, and the subjects and themes addressed. The translation commentary focuses in particular on the sociocultural and linguistic realities of Korea, and includes the notion of a third language, in this case Korean, proposed by Antoine Berman in *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*.

Remerciements

Tout d'abord, merci aux membres du jury, les professeurs Nicole Côté et Domenico A. Beneventi, pour avoir lu et commenté avec détail mon projet de mémoire ainsi que mon mémoire. Merci pour vos réflexions pertinentes et vos questions qui m'ont aidée à approfondir mon sujet.

Un grand merci à Patricia Godbout, qui, en tant que directrice, a su me pousser dans la bonne direction, toujours avec beaucoup de patience, de doigté et d'enthousiasme. Merci, Patricia, de m'avoir accompagnée jusqu'au fil d'arrivée de ce très (trop) long projet, de m'avoir aidée, grâce à ta remarquable expérience et à tes impressionnantes connaissances, à améliorer ma traduction et de m'avoir si bien conseillée. Ces derniers mois ont été plus agréables grâce à ta bonne compagnie.

Merci également à Ann Y. K. Choi pour sa confiance dans ma traduction ainsi que pour avoir si généreusement répondu à mes questions et alimenté ma réflexion sur son livre et sur mon sujet de mémoire.

Merci au professeur Guillaume Jeanmaire qui, depuis la Corée du Sud, a gentiment accepté d'éclairer ma lanterne sur la translittération en français de certains mots coréens.

Un merci tout spécial à vous, maman et papa, qui m'encouragez toujours dans mes projets avec autant de ferveur — et de vigueur. C'est en grande partie grâce à vous si je peux écrire ces mots aujourd'hui. À toi aussi, Jonathan, merci de m'avoir soutenue à ta manière, sans pression, mais avec compréhension, humour et amour.

Enfin, merci à Ann Y. K. Choi, à son agente Bridgette Kam et à la maison d'édition Simon & Schuster de m'avoir gracieusement accordé la permission de traduire la première partie de *Kay's Lucky Coin Variety* dans le cadre de mon mémoire.

From *Kay's Lucky Coin Variety* by Ann Y. K. Choi (Simon & Schuster, 2016). Copyright © 2016 Ann Y. K. Choi. With permission of the author.

Table des matières

Partie 1

| | |
|-------------------------------------------------------------------------|----|
| Introduction | 1 |
| 1. Histoire et littérature de la diaspora coréenne au Canada..... | 4 |
| 1.1. Histoire et culture | 4 |
| 1.1.1. Les Coréens arrivent au Canada | 4 |
| 1.1.2. La communauté coréenne au Canada | 7 |
| 1.2. Production littéraire | 10 |
| 1.2.1. La littérature des Canadiens coréens | 10 |
| 1.2.2. Les sujets et thèmes des œuvres coréo-canadiennes | 12 |
| 2. <i>Kay's Lucky Coin Variety</i> | 16 |
| 2.1. L'autrice..... | 16 |
| 2.1.1. Bref portrait | 16 |
| 2.1.2. Choi sur l'importance de la diversité et de la traduction | 19 |
| 2.2. Le livre..... | 24 |
| 2.2.1. Récit et critique..... | 24 |
| 2.2.2. Exploration des thèmes..... | 28 |
| 3. Traduire <i>Kay's Lucky Coin Variety</i> | 29 |
| 3.1. Réalités socioculturelles et linguistiques propres à la Corée..... | 29 |
| 3.1.1 Langue | 29 |
| 3.1.2. Culture | 35 |
| 3.2. Lieu et époque | 39 |
| 3.3. Les difficultés de traduction | 44 |
| 3.3.1. Dialogues et registres de langue | 44 |
| 3.3.2. Expressions et images..... | 49 |
| 3.3.3. Autres sujets | 52 |
| 3.4. Le mot « dépanneur » | 56 |
| Conclusion..... | 59 |

Partie 2

| | |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Traduction..... | 62 |
| PARTIE 1 — <i>Dans l'escalier</i> | 63 |
| Chapitre 1 | 64 |
| Chapitre 2 | 76 |
| Chapitre 3 | 90 |
| Chapitre 4 | 98 |
| Chapitre 5 | 108 |
| Chapitre 6 | 138 |
| Chapitre 7 | 145 |
| Chapitre 8 | 158 |
| Chapitre 9 | 166 |
| Chapitre 10 | 183 |
| Chapitre 11 | 193 |
| Bibliographie | 204 |
| Annexe I — Répertoire des livres écrits par des Coréo-Canadiens | 208 |
| Annexe II — Entrevue avec Ann Y. K. Choi..... | 209 |

Introduction

Au Québec, dans un marché littéraire qui n'a jamais été aussi varié, abondant, ouvert sur le monde, le lecteur a l'embarras du choix, et en même temps peine parfois à s'y retrouver. Autant on peut se dire que c'est tant mieux, autant on peut se demander si on n'assiste pas à une dilution de l'offre littéraire grâce à un système où tout un chacun peut voir son livre publié, quelquefois au détriment de la qualité. Dans tous les cas, on se réjouit certainement d'avoir accès à des œuvres de tous horizons, qui nous permettent de nous plonger tantôt dans des cultures qui ne sont pas les nôtres, tantôt dans des récits qui nous prennent pour objet, nous confrontant à un point de vue opposé, ou tout simplement différent du nôtre. Et la traduction est un des moyens qui nous donne accès à cette littérature variée, miroir du monde pluriculturel dans lequel on vit.

Le Canada, on le sait, est un pays où se parlent de nombreuses langues, oui, mais qui compte deux langues officielles seulement, soit l'anglais et le français. Ainsi, les organismes gouvernementaux encouragent les échanges entre ces deux langues et les communautés qui les utilisent grâce, notamment, à des programmes de subvention. Il est donc plus facile de transférer les œuvres littéraires canadiennes d'une langue à l'autre. La question reste à savoir lesquelles le seront, et pourquoi. Les maisons d'édition sont celles qui décident, en fin de compte, quels livres se verront traduits, et leurs motivations sont bien souvent d'ordre économique ou influencées par le capital symbolique de l'œuvre ou de l'auteur en question. Outre le prestige de son auteur ou son potentiel de vente, un livre possède de nombreuses caractéristiques : une forme, un sujet, des thèmes, un récit, un style, une intention, un message, pour ne nommer que celles-là. C'est dans ce contexte que je désire réfléchir à la traduction du livre *Kay's Lucky Coin Variety*, d'Ann Yu-Kyung Choi, une Canadienne ayant émigré de Corée du Sud en 1975. Dans ce premier roman, elle raconte une histoire fortement inspirée de sa propre expérience de jeune Canadienne coréenne dans le Toronto des

années 1980. Je me demande donc : aujourd’hui, dans le marché du livre actuel, quelle est la pertinence de traduire un tel ouvrage? Qu’apportera-t-il exactement au marché québécois, déjà rempli d’œuvres de toutes origines et aux sujets similaires?

Le mémoire sera divisé en deux parties, la première étant une recherche et une analyse de la traduction visant à répondre aux questions ci-dessus, la seconde, la traduction des pages 1 à 130 du roman d’Ann Y. K. Choi, *Kay’s Lucky Coin Variety*. Dans la première partie, pour bien comprendre tous les enjeux liés à la traduction du roman en français, je ferai d’abord un tour d’horizon de l’histoire et de la production littéraire de la diaspora coréenne au Canada, et j’aborderai les sujets et thèmes qui y sont présents. Pour ce faire, je consulterai des sources historiques et démographiques, les sites web de diverses associations culturelles coréocanadiennes et des anthologies, en plus d’utiliser un grand nombre de sources informatives disponibles sur Internet pour trouver les œuvres littéraires produites par cette diaspora. Je dresserai un répertoire de ces œuvres afin d’en dégager des statistiques et tendances. Ensuite, je m’intéresserai à Ann Y. K. Choi en explorant son site web, ses billets de blogue et autres textes ainsi que différents articles parus sur elle et son roman, et j’entretiendrai avec elle une discussion sous forme d’entrevue écrite sur son livre et la problématique du présent mémoire, puis j’aborderai son roman d’un point de vue critique et thématique. Enfin, je me pencherai sur les défis liés à la traduction de *Kay’s Lucky Coin Variety*, tels que les réalités socioculturelles et linguistiques propres à la Corée, le lieu et l’époque où est campé le récit, les dialogues et registres de langue ou les expressions et images, selon ma propre expérience, en référence aux pages que j’ai traduites de l’anglais au français (soit la première partie du roman). Pour cette troisième section, j’utiliserai la théorie d’Antoine Berman sur la troisième langue et celle des tendances déformantes telles que présentées dans *La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain*, celle de Vinay et Darbelnet sur la transposition et la modulation, en plus d’aborder notamment les notions de *bildungsroman* et de ségrégation intersectionnelle.

Pour ce qui est de la translittération des mots coréens en français, je me servirai de mes communications avec le professeur Guillaume Jeanmaire, de l'Université de Corée, à Séoul, afin de justifier mes choix. Dans la deuxième partie, je traduirai en français la section du roman intitulée en langue originale « A Flight of Stairs ».

Partie 1

1. Histoire et littérature de la diaspora coréenne au Canada

Puisqu'il faut bien commencer quelque part pour comprendre d'où viennent les grands mouvements migratoires dans le monde ainsi que les récits qui en sont tirés, il me semble essentiel de s'intéresser à l'histoire de ces déplacements et aux créations littéraires qui en résultent. Dans le cas qui nous concerne, les Coréens qui ont immigré au Canada l'ont fait dans un contexte particulier. Ils se sont surtout établis au Canada anglais, et tout spécialement à Toronto. Leurs diasporas sont encore bien vivantes; leur littérature aussi.

1.1. Histoire et culture

1.1.1. Les Coréens arrivent au Canada

In-Jin Yoon, professeur au département de sociologie de l'Université de Corée, à Séoul, et spécialiste en études coréennes, a produit de nombreuses publications sur les mouvements migratoires et les diasporas coréennes dans le monde¹. Dans l'article « Migration and the Korean Diaspora: A Comparative Description of Five Cases », il brosse d'ailleurs un portrait de l'émigration des Coréens. Si celle-ci débute dans les années 1860, elle se divise selon ses recherches en deux vagues : l'ancienne (du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e), pendant laquelle les gens ont émigré vers la Russie, la Chine, le Japon et l'Amérique du Nord pour échapper à la pauvreté, à la guerre et à l'oppression, et la nouvelle (à partir des années 1960), lors de laquelle des personnes de la classe moyenne ont émigré vers l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Amérique latine à la poursuite de meilleures perspectives d'avenir. Bien que les émigrants coréens de cette seconde vague aient en plus

¹ In-Jin YOON. *Curriculum Vitae of Professor In-Jin Yoon*, [En ligne], 27 juillet 2014, <https://korea-kr.academia.edu/InJinYoon/CurriculumVitae> (Page consultée le 2 décembre 2019).

grand nombre remis les pieds dans leur pays d'origine, tous ont en commun d'avoir préservé leur identité collective, leur culture et des liens avec leur famille et leur communauté².

Les grands mouvements migratoires des Coréens au Canada se situent surtout dans cette deuxième vague. Tout de même, à la fin du XIX^e siècle, des missionnaires chrétiens canadiens ont converti beaucoup de Coréens en allant les recruter en Corée, et ensuite en leur fournissant une éducation directement au Canada. Ce mouvement s'est poursuivi à travers le temps si bien que nombre de Coréens sont venus étudier ici. C'est toutefois vraiment seulement à partir des années 1960 qu'ils s'y sont aussi établis :

Les Coréens ayant immigré avant les années 1960 étaient principalement des prêtres, des médecins et des universitaires, et la population coréenne était peu nombreuse — en 1965, environ 70 Coréens s'étaient installés de façon permanente [au Canada], et le cœur de la communauté coréenne se trouvait à Toronto³.

C'est ce qui marque les débuts de l'immigration des Coréens au Canada. Celle-ci s'est toutefois réellement intensifiée en partie grâce à Taik-bo Chun, un commerçant important de Corée du Sud ayant tissé des liens avec des missionnaires canadiens et qui, en 1964, s'est lui-même rendu au Canada, où il a entrepris des démarches auprès du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration pour que le Canada accueille des Coréens, dont la population allait de plus en plus croissante. En 1966, le premier ministre du Canada Lester B. Pearson a finalement modifié la politique d'immigration du Canada dans le but d'accepter plus de citoyens des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. À partir de 1970, les Coréens ont donc immigré au Canada de façon plus importante. Au cours de cette décennie, 18 148 immigrants sont venus de Corée; la décennie suivante, il y en a eu 17 483, puis au

² In-Jin Yoon. « Migration and the Korean Diaspora: A Comparative Description of Five Cases », *Journal Of Ethnic & Migration Studies*, vol. 38, n° 3, 2012, p. 413. Ma traduction. En anglais : « The pre-1960s Korean immigrants consisted mainly of church ministers, medical doctors and scholars, and the size of the Korean population was small by 1965, only about 70 Koreans had settled permanently and the centre of the Korean community was located in Toronto. »

³ Yoon, p. 428.

cours de celle d'après, 53 326. Ils se sont majoritairement installés en Ontario (50 %), en Colombie-Britannique (35 %) et en Alberta (8 %)⁴.

Toutefois, en arrivant au Canada, nombre d'entre eux, malgré leur éducation⁵, ont eu de la difficulté à se trouver un emploi. Comme c'est toujours le cas aujourd'hui de la plupart des immigrants, ils se retrouvaient souvent face au problème que leur éducation n'était pas reconnue ici et que les employeurs demandaient qu'ils aient de l'expérience. La plupart se sont repliés sur des emplois plus techniques ou bien ont ouvert un commerce. Ils étaient propriétaires de petits commerces de détail, de magasins d'alimentation, de logements ou d'autres entreprises de service. En 1996, 36,7 % des Coréens à l'emploi avaient leur propre entreprise et parmi ces entreprises, 4,3 % comptaient des membres de la famille non rémunérés⁶ (ces chiffres ont quelque peu décliné par la suite). Si plusieurs immigrants n'ont pas eu la chance d'exploiter leurs pleines capacités sur le marché du travail, la grande majorité, en s'installant dans les grandes villes et en accumulant de l'argent, s'est assurée d'offrir à ses enfants la possibilité de faire des études supérieures, lesquels sont « devenus des professionnels ou des travailleurs autonomes en montant sur les épaules de leurs parents⁷ ». *L'Encyclopédie canadienne*, elle, dresse un portrait de la situation sans doute plus actuel :

La plupart des Canadiens coréens⁸, nouveaux immigrants et leurs enfants, sont des travailleurs qualifiés ou des professionnels — des médecins, des professeurs, des ingénieurs, des personnes ayant des compétences électroniques et informatiques, par exemple, — ou exercent dans des

⁴ Yoon, p. 428.

⁵ Yoon, p. 428-429. Selon le recensement de 1996, 53,6 % des immigrants coréens possédaient un diplôme universitaire (par rapport à 23 % de la population canadienne); selon celui de 2006, les pourcentages étaient respectivement à 52 % et 20 %. Le niveau d'éducation des Coréens était supérieur à celui des autres groupes d'origine asiatique établis au Canada, comme les Chinois et les Japonais.

⁶ Yoon, p. 429.

⁷ Yoon, p. 432. Ma traduction. En anglais : « [...] have become professionals or independent workers by climbing on the shoulders of their parents. »

⁸ Sur la même page, on précise aussi, et je l'indique même si notre compréhension des politiques des deux Corées nous permet d'en faire la déduction, que presque toute l'immigration coréenne au Canada provient de la Corée du Sud.

secteurs d'activité comme les magasins d'alimentation, les stations d'essence, les restaurants, les imprimeries, les agences immobilières ou les compagnies d'assurance. Bon nombre de familles coréennes ont plusieurs sources de revenus avec leurs enfants instruits, qui contribuent au revenu de la famille et à son ascension sociale⁹.

En 2016, 111 394 ressortissants coréens vivaient au Canada, ce qui représente la cinquième diaspora coréenne en importance au monde, après les États-Unis, le Japon, la Chine et le Vietnam¹⁰. Sur ces 111 394 personnes de nationalité coréenne, 57 137 étaient des résidents permanents, 28 861, des résidents temporaires et 25 396, des étudiants. En comptant les Coréo-Canadiens ayant la nationalité canadienne, au nombre de 129 548, cela faisait au total 240 942 personnes d'origine coréenne qui vivaient au Canada en 2016¹¹. Pour se donner une idée de leur répartition sur le territoire, en 2001, 85 % étaient établies en Ontario et en Colombie-Britannique. Au Québec, on en dénombrait plutôt 4 400¹².

1.1.2. La communauté coréenne au Canada

Outre ces données d'ordre démographique, on peut dire de la communauté coréenne au Canada qu'elle est particulièrement vivante et qu'elle tient à préserver sa culture :

Les Coréens cultivent une identité coréenne au sein de la société canadienne par le moyen d'associations culturelles locales, de groupes de professionnels et d'anciens universitaires, d'ainés, d'organisations sur le campus, de diverses écoles de langues pour les élèves du primaire et du secondaire et d'associations d'entreprises et commerciales¹³.

Des associations comme InterNations permettent aux expatriés coréens de communiquer par Internet ou même de se rencontrer lors d'événements, des fondations comme la Korean

⁹ David Bai. « Coréens », *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], 21 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/coreens> (Page consultée le 27 janvier 2020).

¹⁰ Yim Eunsil. « Les migrations de la Corée contemporaine : État(s) et diaspora(s) », *Pouvoirs*, n° 167, avril 2018, p. 125.

¹¹ Eunsil, p. 126.

¹² Statistique Canada. « La communauté coréenne au Canada », [En ligne], 28 août 2007, <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-621-x/89-621-x2007014-fra.htm> (Page consultée le 11 décembre 2019).

¹³ David Bai. « Coréens », *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], 21 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/coreens> (Page consultée le 27 janvier 2020).

Canadian Scholarship Foundation offrent un soutien financier aux étudiants coréo-canadiens, sans compter nombre de regroupements, de ressources pour les élèves, de groupes de soutien à la communauté et de centres culturels. « À Montréal, la communauté coréenne compte plusieurs organisations, notamment une église catholique, une dizaine d'églises protestantes, un centre communautaire et trois écoles de langue coréenne¹⁴. » Du côté des universités, il est aussi maintenant possible d'étudier la Corée, avec sa littérature, sa politique, sa spiritualité, son économie, son histoire et sa langue :

De grandes universités canadiennes, comme l'Université de la Colombie-Britannique, l'Université de Toronto, l'Université York et l'Université McGill, proposent des programmes d'études coréennes et font la promotion de programmes d'échanges actifs en Corée pour tous les Canadiens. Le programme d'études coréennes proposé par l'Université de Toronto est le plus grand et le plus ancien de ce type au Canada^{15,16}.

La communauté coréenne est aussi active du côté des journaux, puisque plusieurs « sont publiés tous les jours en langue coréenne à Vancouver et à Toronto, y compris les éditions locales du *JoongAng Ilbo*, du *Hankook Ilbo* et du *Chosun Ilbo*, situés à Séoul¹⁷. » Même chose du côté des émissions de radio et de la télévision coréennes, qui sont diffusées dans tout le Canada, en plus « des séries télévisées populaires coréennes qui sont souvent disponibles en version sous-titrée sur les chaînes câblées multiculturelles¹⁸. » Depuis 2012, il existe même un festival de cinéma dédié aux films coréens, le Toronto Korean Film Festival.

¹⁴ Fatima Houda-Pepin. « Une Corée près de chez nous », *Le Journal de Montréal*, [En ligne], 10 février 2018, <https://www.journaldemontreal.com/2018/02/10/une-coree-pres-de-chez-nous> (Page consultée le 27 janvier 2020).

¹⁵ Plus près de chez nous, et en français, l'Université de Montréal propose un microprogramme en langue et culture coréennes offert par son Centre d'études asiatiques.

¹⁶ David Bai. « Coréens », *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], 21 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/coreens> (Page consultée le 27 janvier 2020).

¹⁷ Bai.

¹⁸ Bai.

Du côté des arts et de la littérature, certains organismes ou prix s'intéressent à la production asiatique au Canada. Il y a notamment l'Asian Canadian Writers' Workshop, organisme à but non lucratif ayant pour mission la promotion et l'organisation d'activités en lien avec la littérature canadienne asiatique dans l'Ouest du pays. Celui-ci décerne chaque année depuis 1999 un prix appelé Jim Wong-Chu Emerging Writers Award et qui sert à aider un écrivain ou une écrivaine de la communauté littéraire asiatique de l'Ouest (dont la langue de rédaction est l'anglais) à se faire publier par une maison d'édition¹⁹. Il répertorie également sur son site de nombreux auteurs correspondant à leur champ d'action. En outre, pour souligner le travail des écrivains d'origine asiatique lors du mois du patrimoine asiatique au Canada (le mois de mai, et ce, depuis 2002²⁰), la CBC dresse chaque année une liste de suggestion de lectures. *Kay's Lucky Coin Variety* s'était d'ailleurs retrouvé sur cette liste en 2016, ainsi que sur celle du *Huffington Post*, qui en avait fait une cette année-là.

Un organisme qui semble donner toute son attention aux Canadiens coréens, c'est le Korean Canadian Heritage Archives (KCHA), qui constitue un projet collaboratif entre la bibliothèque de l'Asie de l'Est Cheng Yu Tung de l'Université de Toronto, la bibliothèque de l'Asie de l'Université de Colombie-Britannique, la Korea Foundation et la Sharons Credit Union, et qui possède son propre prix. Le KCHA vise à promouvoir partout dans le monde la culture et l'histoire des Coréo-Canadiens, et remet tous les ans un prix à une personne coréo-canadienne s'étant illustrée dans la diffusion de la culture coréenne au Canada. C'est un prix qu'Ann Y. K. Choi s'est vu remettre en 2017, tant pour son roman que pour son travail d'éducatrice. En plus de s'investir dans différents comités, elle a présidé le Network

¹⁹ Sur son site, <http://www.asiancanadianwriters.ca/p/emerging-writers-award.html>, on y lit que Rita Wong a été la première récipiendaire pour son recueil de poèmes *Monkeypuzzle* (1998) et que Madeleine Thien a été la deuxième en 2001 pour son recueil de nouvelles *Simple Recipes*, recueil dont la qualité lui a valu la signature de deux livres avec l'éditeur torontois McClelland & Stewart. D'ailleurs, *Simple Recipes* a été traduit en français par Anne Rabinovitch sous le titre *Une recette toute simple : nouvelles*, publié au Mercure de France (2004).

²⁰ Selon la *Déclaration officielle du Mois du patrimoine asiatique*.

of Educators for Korean-Canadian Students de 2015 à 2017. Cette récompense reflète bien son désir de partager sa culture et d'influencer ses pairs à faire de même.

En somme, on peut dire que cette diaspora, bien qu'elle ne soit pas la communauté asiatique la plus nombreuse au Canada, a su mettre en place des moyens pour se rassembler, pour préserver sa culture, la faire foisonner et même, la faire connaître et voyager dans tout le pays, si ce n'est au-delà de nos frontières.

1.2. Production littéraire

1.2.1. La littérature des Canadiens coréens

Quand on se demande si on connaît des auteurs canadiens coréens, il n'y a pas beaucoup de noms qui nous viennent à l'esprit, particulièrement au Québec. Celui qui semble faire l'unanimité est Ook Chung, qui a écrit en français quelques œuvres, dont sa célèbre *Trilogie coréenne*, publiée en 2012 chez Boréal. Cet auteur né au Japon de parents coréens a aussi écrit d'autres romans, comme *Kimchi* (Le serpent à plumes, 2001), qui lui a valu le Prix littéraire Canada-Japon en 2002, et *L'expérience interdite* (Boréal, 2003), ainsi que des recueils de nouvelles, tels que *Nouvelles orientales et désorientées* (L'Hexagone, 1994) et *Contes Bûto* (Boréal, 2003), pour lequel on lui a attribué le Prix littéraire des collégiens en 2004. Ook Chung a aussi remporté en 2002 le prix John-Glassco pour la traduction du roman *Le champ électrique*, de Kerri Sakamoto (intitulé *The Electric Field* dans sa version originale).

Lorsqu'on fait des recherches, c'est bien le seul auteur qui semble avoir été répertorié dans le champ de la littérature québécoise, ou du moins, le seul qui ne soit pas passé inaperçu. Dans le cas de la littérature coréenne du Canada anglais, il est toutefois plus facile de trouver quelques auteurs, notamment grâce au site de The Network of Educators for Korean-

Canadian Students, qui dresse une liste d'auteurs coréo-canadiens et de leurs livres (romans, recueil de poèmes ou de nouvelles, pièces de théâtre)²¹.

Pour avoir un aperçu de la production littéraire des Canadiens coréens, je me suis notamment basée sur cette liste, en plus de faire des recherches à partir du recueil *Han Kūt: Critical Art and Writing by Korean Canadian Women* (2007)²², dans lequel des autrices et artistes multidisciplinaires issues de la communauté coréenne au Canada ont écrit un texte. Mon corpus est donc composé des livres écrits par des Coréo-Canadiens de 1986²³ à 2019, qui se trouvent — ou se trouvaient, dans le cas où ils sont épuisés depuis longtemps — en anglais ou en français²⁴. Je n'ai pas considéré les livres de cette diaspora écrits seulement en coréen, ni les extraits d'ouvrages. Comme on peut le voir dans le tableau de l'Annexe I (voir p. 208), j'ai pu dénombrer deux titres dans les années 1980, un de poésie par Jean Yoon (qui est aussi l'actrice qui a joué le rôle de la mère dans toutes les productions — théâtrale et télévisée — de *Kim's Convenience* d'Ins Choi²⁵) et une autobiographie par le révérend Sang Chul Lee (*The Wanderer: The Autobiography of a United Church Moderator*). Pour les années 1990, j'ai trouvé cinq titres, de la poésie, des nouvelles, du théâtre, un témoignage (récit de voyage) et un roman. Les années 2000 ont été les plus prolifiques avec onze titres (dont trois écrits par Ook Chung) : romans, biographie, performances théâtrales, nouvelles et

²¹ Toutefois, sur d'autres sites, comme celui intitulé Asian Canadian Publications, les œuvres de la communauté coréenne sont peu ou pas répertoriées, contrairement à celles des communautés chinoises et japonaises, particulièrement. Voilà un autre indice que cette littérature n'est pas très connue ni médiatisée et, incidemment, pas des plus prolifiques.

²² *Han* signifie « Corée », « histoire de souffrance des Coréens », ou « grand », « quelque » ou « un ». *Kūt* veut dire « agitation », « rituels traditionnels », « art politique », « action collective », ou « bruyant »; aussi « exorcisme spirituel fait par une chamane appelée *mudang* ». Ma traduction d'une information donnée en quatrième de couverture de l'anthologie. En anglais : « "Han": A play on "*Hanguk*" which means "Korea"; also refers to a history of suffering among Koreans. It can also mean "big", "some", or "one." "Kūt": Can mean agitation, grassroots ritual, political art, collective action, or noisy, also describes a type of spiritual exorcism conducted by a *mudang* (female shaman). »

²³ C'est l'année où est paru le premier livre que j'ai réussi à répertorier. S'il y en a eu avant, c'est que je n'ai pas pu les trouver.

²⁴ À ma connaissance, ils ont tous été écrits directement en anglais ou en français, et non traduits du coréen.

²⁵ Cette pièce présente le quotidien d'une famille canadienne-coréenne possédant un dépanneur à Toronto, sujet apparenté à celui du roman d'Ann Y. K. Choi.

essais composent la production de cette décennie, ainsi que l'anthologie précédemment nommée, *Han Kŭt, Critical Art and Writing by Korean Canadian Women*²⁶. Enfin, les années 2010 comptent neuf titres, dont la célèbre pièce de théâtre (et, ultérieurement, série télévisée) *Kim's Convenience*, d'Ins Choi, *La trilogie coréenne*, d'Ook Chung et *Kay's Lucky Coin Variety*, d'Ann Y. K. Choi. Ce sont principalement les romans qui dominent cette décennie, même si deux pièces de théâtre et un recueil de poésie sont également du lot.

Si on fait le compte, seulement 26 titres sont parus en 32 ans. Bien sûr, je ne prétends pas du tout que cette liste est exhaustive, et les moteurs de recherche dont les libraires et bibliothèques sont équipées ne permettent malheureusement pas non plus de trouver spécifiquement les œuvres de Canadiens coréens, qu'elles soient écrites ou traduites en français ou en anglais. Bref, les options de recherche sont limitées, mais tout de même, en comparaison des autres cultures asiatiques présentes au Canada, il est évident que la culture littéraire coréenne n'a pas produit beaucoup d'œuvres et qu'elle n'est pas particulièrement connue — contrairement à sa musique, la k-pop, qui gagne sans cesse en popularité —, ce qui reflète peut-être la proportion de sa diaspora au Canada²⁷.

1.2.2. Les sujets et thèmes des œuvres coréo-canadiennes

Si la littérature canadienne coréenne n'est pas très abondante, les sujets et thèmes qui la composent sont riches et variés. Dès les années 1990, les récits familiaux, les quêtes identitaires et les concepts de maison et de l'espace y sont explorés. Dans sa pièce de théâtre parue en 1999, *Noran Bang: The Yellow Room* (première pièce écrite en Amérique du Nord

²⁶ En épluchant les biographies des Canadiennes coréennes ayant participé au recueil, plusieurs portaient le titre d'autrice. Toutefois, mes recherches n'ont pas été concluantes pour plusieurs d'entre elles. Cinq d'entre elles sont restées sans résultat; pour d'autres, je n'ai trouvé que des articles (qui ne sont toutefois pas sans intérêt, mais qui ne peuvent être comptabilisés comme œuvre littéraire) ou des traductions.

²⁷ Selon l'article de David Bai, « Coréens », dans *L'encyclopédie canadienne*, les Coréens représenteraient seulement 0,5 % de la population Canadienne.

mettant en scène une expérience diasporique coréenne moderne²⁸), M. J. Kang campe l'action à la fin des années 1970, alors que la mort de la grand-mère provoque un tsunami d'émotions au sein d'une famille coréo-canadienne. Ann Shin, elle, offre en 1998 dans *The Last Thing Standing* une interprétation de la maison, de l'amour, de la colère et des solitudes déchirantes qui forment les espaces que nous habitons et que nous nous approprions. En 1997, Sun-Kyung Yi propose un récit de voyage (en Corée du Nord) et une quête identitaire dans *Inside the Hermit Kingdom: A Memoir*. Au Québec, c'est en 1994 qu'Ook Chung fait paraître, comme nous l'avons vu, une première œuvre, son recueil *Nouvelles orientales et désorientées*, dans lequel la ville est devenue folle, où la science-fiction se mêle à la nostalgie et aux rites anciens. Malheureusement, pour le recueil de poésie *Under a Hostile Moon* de Jean Yoon paru en 1993, et c'est la même chose pour son premier, paru en 1986, il m'est impossible de trouver quelque information que ce soit.

En 2000, M. J. Kang nous revient avec un autre récit lié à sa double nationalité, *Blessing* : elle y raconte l'histoire d'une jeune Coréo-Canadienne qui va en Corée pour trouver un sens à son identité et qui fait le point sur l'arrimage de ces deux facettes qui la composent à son retour au Canada; puis, en 2002, sa pièce de théâtre *Dreams of Blonde and Blue* met en scène une famille d'origine coréenne vivant aux États-Unis qui tente d'échapper au passé et au besoin d'appartenance. Sang Kim s'intéresse aussi à ces thèmes dans *Ballad of a Karaoke Cowboy* (2007) et pose la question : que se passe-t-il si on pousse à leur conclusion logique notre allégeance à la race, à l'ethnicité, au genre et au langage? Sa réponse est que cela produit une « décompartmentation » de l'identité. Au Québec, même

²⁸ Voir Josephine Lee, « Nina Lee Aquino, ed., *Love + Relationships: A Collection of Contemporary Asian Canadian Drama*; Nina Lee Aquino and Ric Knowles, eds., *Asian Canadian Theatre: New Essays on Canadian Theatre, Theatre Research in Canada / Recherches théâtrales au Canada* », vol. 33, n° 2, 2002 [En ligne], s.d., <https://journals.lib.unb.ca/index.php/tric/article/view/20348/23481> (Page consultée le 27 janvier 2020).

Ook Chung aborde la quête identitaire dans *Kimchi*, où un Coréen occidentalisé revient dans son Japon natal (histoire qui a des airs d'autobiographie). Ses autres livres relèvent plutôt du réalisme magique (contes sur la solitude, l'érotisme, la folie) et de la métaphore sur le monde littéraire. Jean Yoon, elle, crée sa comédie artistique multimédia sur Yoko Ono (*The Yoko Ono Project*, 2002), alors qu'Elaine K. Chang rend hommage aux films canadiens asiatiques dans son livre *Reel Asian: Asian Canada on Screen* (2004) et s'intéresse à la culture du point de vue des artistes dans *Decentre: Concerning Artist-Run Culture* (2008). Enfin, en 2007 paraît *Han Kŭt, Critical Art and Writing by Korean Canadian Women*, cette anthologie qui se veut une prise de parole des autrices et artistes canadiennes-coréennes, qui se sont questionnées sur ce qu'être coréo-canadienne signifie, c'est-à-dire sur leurs expériences en tant qu'êtres racialisés, genrés et hétérosexualisés. Dans ce recueil, le racisme, les stéréotypes, la sexualisation de la femme asiatique, l'identité, la famille, les apparences, l'amour, l'orientation sexuelle, la pression de la tradition et de la famille, l'affirmation de soi, la condition d'immigré, la disparition de femmes asiatiques, la maison, le corps, le cinéma des femmes coréo-canadiennes, le manque d'ouverture, la place des Coréo-Canadiennes éduquées sur le marché du travail, le sexisme, la discrimination, l'appartenance sont autant de thèmes et de sujets qui sont mis en lumière, parfois de façon romancée dans des nouvelles, d'autres fois de façon plus directe dans des essais engagés et personnels.

Le début des années 2010 est marqué par la sortie de la pièce de théâtre primée d'Ins Choi, *Kim's Convenience*, pièce qui devient populaire si bien qu'en 2016, son adaptation télévisuelle sort sur les ondes de CBC²⁹. En 2012, c'est plutôt Ook Chung qui revient avec sa *Trilogie coréenne*, où il revisite le Japon, la Corée et le Canada, ses trois lieux d'appartenance, pour finalement conclure que le seul lieu habitable est celui du plaisir de

²⁹ Depuis juillet 2018, elle est disponible à des publics autres que canadiens sur la plateforme Netflix.

raconter, la magie du récit héritée des ancêtres. Ann Shin revient quant à elle avec un recueil de poèmes, *Family China* (2013), à propos d'expériences de décentrement, de migration, de perte, de mort et de pulsion de reconstruire. Christina Park explore des thèmes analogues dans son roman *The Homes We Built on Ashes* (2015), où la protagoniste quitte la Corée et commence une nouvelle vie à Vancouver, où elle élucide la poésie du chez-soi, discutant des maisons où l'on vit et de celles que l'on perd. John Choi³⁰, lui, parle dans *Dark Side* (2016) de la pression imposée par les parents, de racisme, d'abus, de dépression. Ann Y. K. Choi, avec *Kay's Lucky Coin Variety*, fait écho à toutes ces dernières œuvres, comme nous le verrons dans la prochaine section. Finalement, Jong-Ja Ahn fait paraître en 2013 un livre de poésie ayant pour titre *The Poet and the Paper Boat*, et Sylvia Yu Chao écrit un essai sur les victimes du trafic humain (*Silenced No More: Voices of "Comfort Women"*, 2015).

Si on fait le point sur ces brefs résumés qui composent la production littéraire des Canadiens coréens, un constat est évident : cette production, qui a réellement pris son envol dans les années 1990 et qui a majoritairement été publiée au Canada anglais, présente dès ses balbutiements des récits identitaires et des réflexions en lien avec la condition d'immigrant ou d'enfant de la diaspora coréenne des auteurs, tendance qui ne s'essouffle pas avec les années et qui correspond à une majorité des œuvres produites. C'est une observation qui est d'autant plus frappante lorsqu'on prend en compte un ouvrage comme *Han Kŭt*, où pas moins de 27 contributrices ont senti le besoin de s'exprimer sur leur réalité, parfois pour observer, souvent pour dénoncer. Cela reflète-il un manque de tribunes? Dans le cas de *Han Kŭt*, peut-être bien; dans le cas des romans, recueils de nouvelles ou de poésie et pièces de théâtre, on peut se demander si cela ne reflète tout simplement pas le fait qu'on écrit souvent sur ce que l'on connaît...

³⁰ Dans l'entrevue que m'a accordée Ann Y. K. Choi (25 février 2020), celle-ci m'a confirmé que John Choi est son frère.

2. *Kay's Lucky Coin Variety*

2.1. L'autrice

2.1.1. Bref portrait

Ann Yu-Kyung Choi, autrice canadienne née à Chung-Ju, en Corée du Sud, habite la grande région de Toronto depuis 1975, année où elle y a immigré avec ses parents et ses frères à l'âge de sept ans. Elle a étudié l'anglais, la sociologie et l'éducation à l'Université de Toronto, puis a obtenu un certificat ainsi qu'une maîtrise en création littéraire. Elle travaille comme enseignante, éducatrice et conseillère en orientation, et elle a présidé le Network of Educators for Korean-Canadian Students de 2015 à 2017. Elle est maintenant une mentore pour les étudiants en arts et sciences de l'Université de Toronto, en plus d'être conférencière pour Passages Canada, un programme de l'organisme Historica Canada. Choi a écrit plusieurs articles publiés dans *Quill & Quire* et *Writer's Digest*³¹. Elle est aussi chroniqueuse pour le *Global Korean Post*, dans lequel elle aborde des sujets liés à l'identité culturelle et à la promotion de voix canadiennes diversifiées³². En 2017, le comité du Korean Canadian Heritage Awards a d'ailleurs reconnu le travail de promotion de la culture coréenne mené par Choi au Canada, un combat qui lui tient à cœur. *Kay's Lucky Coin Variety* est son premier roman, publié en 2016. En août 2020 sera publié, chez Orca, son premier album jeunesse, *Once Upon an Hour*, et en 2021, chez Simon and Schuster Canada, son deuxième roman, une fiction historique campée dans la Corée des années 1920, lors de l'occupation japonaise³³.

³¹ Voir des exemples d'articles dans la bibliographie, sous Choi.

³² Idem.

³³ Dans l'entrevue que j'ai réalisée avec elle, Choi m'a dit qu'il était important pour elle de comprendre les effets de l'histoire coréenne sur elle-même, en tant que Canadienne coréenne. C'est aussi une façon pour elle de comprendre l'impact de l'occupation japonaise sur ses parents, qui l'ont vécue.

En ce qui concerne la création de son premier roman, Choi décrit³⁴ un contexte bien spécial : lorsqu'elle chercha un livre racontant une expérience canadienne coréenne à Toronto qui pourrait amener sa fille à comprendre et à voir mis en scène son héritage coréen, elle ne trouva rien. Elle n'eut alors d'autre choix que de l'écrire elle-même. Dans un article du *Globe and Mail* paru le 3 juin 2016, Kerry Clare rapporte que le livre de Choi est « le premier (lire : *le seul*) roman qui porte sur l'expérience coréenne contemporaine au Canada³⁵. » Si Clare souligne les défauts que comporte le récit de Choi, elle met le doigt sur quelque chose d'important : voilà enfin un roman qui représente de façon fiable la réalité de nombreuses personnes ayant vécu une expérience similaire, et c'est quelque chose que les lecteurs attendaient avec impatience. Mais comme le dit Choi, *Kay's Lucky Coin Variety* paraît finalement en 2016, au moment même où *Kim's Convenience* entre sur les ondes de la CBC. Une autre histoire de dépanneur géré par des immigrants coréens à Toronto est alors diffusée, et ce, dans tout le pays.

Le parcours d'Ann Y. K. Choi va à l'encontre de toute attente, si l'on peut le formuler ainsi. Dans son livre, elle utilise le personnage de la mère pour rapporter une réalité qu'elle condamne aujourd'hui :

“You want to know about feeling invisible?” my mother asked. [...] “It’s always black and white in Canada. The Koreans, Chinese, Japanese,

³⁴ Dans cette section du mémoire, chaque fois que je rapporterai les propos d'Ann Y. K. Choi, ce seront ceux qui se trouvent à l'Annexe II (p. 209), dans l'entrevue écrite que j'ai effectuée avec elle. Toute autre référence sera indiquée. Dans tous les cas, c'est moi qui traduis.

³⁵ Kerry Clare. « Review: Ann Y.K. Choi's *Kay's Lucky Coin Variety* details the recent Korean experience in Canada », *The Globe and Mail*, [En ligne], 3 juin 2016, <https://www.theglobeandmail.com/arts/books-and-media/book-reviews/review-ann-yk-chois-kays-lucky-coin-variety-details-the-recent-korean-experience-in-canada/article30252717/> (Page consultée le 23 février 2020). Ma traduction. L'italique est dans le texte d'origine.

anyone from Asia³⁶ are the true invisibles. [...] Do you think anyone really sees us when they throw pennies at us for a newspaper³⁷?”

Lorsqu'elle était jeune, elle n'était pas consciente des effets de cette invisibilité. Elle l'appréciait, car elle passait inaperçue et parce que les enseignants présumaient de son intelligence à cause de ses origines asiatiques. Là où, pour elle, cette situation est devenue problématique, c'est par rapport aux stéréotypes qu'elle entretenait : puisqu'elle était Asiatique, on présumait de son excellence en mathématiques, mais on se surprenait de son talent en anglais. Elle rapporte qu'un critique a jugé cliché le fait que sa protagoniste veuille devenir écrivaine, et il est vrai que cette trame narrative aurait pu avoir un air de déjà-vu, mais pour Choi, ce choix n'avait rien de banal :

Mais je n'avais jamais vu de protagoniste canadien coréen dans un livre, lorsque j'étais jeune, et n'avais certainement jamais envisagé qu'une personne d'origine coréenne puisse devenir écrivain au Canada. Mon souhait, c'est d'amener les lecteurs, les auteurs, les enseignants, les critiques et tous les acteurs du milieu de l'édition, en fait, à explorer les effets du colonialisme qui touchent encore aujourd'hui les personnes non blanches, y compris dans le monde de l'édition.

Ces effets sont souvent bien insidieux, mais ils se répercutent sans aucun doute sur la production littéraire de la diaspora coréenne au Canada. Lorsque j'ai interrogé Choi sur la petite taille de cette production, elle a mentionné que plusieurs membres de la diaspora écrivent depuis des décennies, mais qu'il n'est pas aisé de se faire publier (elle a elle-même commencé à soumettre des textes dès 1992, lorsqu'elle a commencé à écrire). D'après elle,

³⁶ Elle inclut plus loin dans le livre les Premières Nations (p. 167) : « It would have been interesting to expand on the idea of power and privilege, to go beyond the black and white issues to include other minority groups—the Asians, Canada's First Nations. We continued to remain the “true invisibles” my mother had once talked about. » Si, dans le premier passage, on peut sentir poindre du racisme à l'endroit de la communauté noire, je crois, à la lumière de ce second passage, que l'auteure, par la bouche des personnages de Mary ou de la mère, ne voulait pas dénigrer les Noirs, mais plutôt souligner le fait qu'à cette époque, on parlait d'eux et les considérait comme acteurs de la société et producteurs de culture, contrairement aux personnes d'origine asiatique et aux autochtones. Dans l'entrevue qu'elle m'a accordée, Choi insiste également sur l'importance de la diversité (de toutes origines) dans la culture, renforçant ce qui reste tout de même mon interprétation personnelle.

³⁷ *Kay's Lucky Coin Variety*, p. 127-128.

avec la montée de la culture populaire coréenne des dernières années, cela devrait se répercuter sur la littérature des Coréo-Canadiens qui offrira la visibilité qui manque à cette diaspora présentement sous-représentée.

D'ailleurs, son expérience d'enseignante l'amène à revendiquer ce besoin d'une représentation pour tous — pour les immigrants, oui, mais aussi pour les Autochtones, les membres de la communauté LGBTQ+ et d'autres groupes minoritaires :

La plupart des recherches qu'on nous présente montrent le pouvoir de la représentation et les effets de son absence chez les jeunes qui ne se reconnaissent pas dans le programme et les livres qu'ils étudient. J'ai grandi en ayant honte d'être Coréenne, mais je n'ai su pourquoi que des années plus tard. Aucun jeune ne devrait vivre ça.

Heureusement, des œuvres littéraires d'auteurs de différents milieux et origines sont maintenant disponibles (ce qui n'était pas le cas lorsque Choi était jeune ou même quand elle a entamé sa carrière d'écrivaine), mais encore faut-il que les enseignants les mettent au programme. Son rôle d'enseignante accentue donc son désir d'écrivaine migrante de voir un paysage littéraire inclusif et diversifié, ce qui nous mène au prochain point.

2.1.2. Choi sur l'importance de la diversité et de la traduction

D'elle-même, Ann Y. K. Choi confie que même si elle a voulu offrir un récit identitaire dans lequel les jeunes Canadiens d'origine coréenne ou asiatique pourraient se reconnaître, le public visé par son roman était plutôt les Canadiens d'autres origines. Elle écrit : « Le Canadien coréen moyen connaît déjà mon histoire, car il l'a lui-même vécue. » Choi voulait exposer les lecteurs à une protagoniste qui ne reflétait pas leur propre identité pour les aider à comprendre un pan de l'histoire canadienne contemporaine qui n'est mentionné dans aucun manuel. En effet, il existe autant d'expériences canadiennes qu'il y a de personnes et de communautés, et selon Choi, son livre, comme d'autres, peut servir à ouvrir le dialogue :

Nous avons besoin de plus d'histoires diversifiées, pas seulement de la mienne. Raconter des histoires nous permet d'établir un lien profond les uns avec les autres. Ça nous unit. Et chaque histoire est unique grâce à la voix qui la raconte. C'est la voix qui donne réellement un sens à l'histoire et nous permet d'apprendre les uns des autres.

Selon moi, en plus d'ajouter une couleur au paysage littéraire canadien, le travail d'Ann Y. K. Choi est une parfaite illustration des propos avancés par Anna Pia De Luca, professeure et chercheuse qui s'est penchée sur les frontières de l'identité transnationale et transculturelle dans l'écriture des femmes au Canada. Selon elle, les écrivaines migrantes au Canada réussissent particulièrement bien à unifier le passé et le présent, les anciennes et les nouvelles mentalités, tout en se libérant de la nostalgie et des rôles stéréotypés, mais en n'oubliant pas leurs racines. Elles se servent donc de leur bagage culturel pour explorer les différentes couches de leur identité, mais ce faisant, elles agissent à titre d'agentes de l'innovation et contribuent à la modernisation des modèles culturels et sociaux, tant dans leur pays d'origine que dans celui d'accueil³⁸. Il me semble que *Kays's Lucky Coin Variety* en est un bon exemple. On y voit les mentalités des anciennes ainsi que des nouvelles générations qui mènent à la « création » d'un personnage de Canadienne coréenne qui réussit à accepter ses racines et le bagage culturel de ses ancêtres, tout en sortant du rôle préétabli qu'on veut lui imposer et en participant à l'image d'une femme forte et moderne qui veut contribuer à sa manière à sa société d'accueil. C'est sans aucun doute représentatif d'un processus qu'ont vécu nombre d'immigrantes au Canada, et c'est pourquoi cela se reflète dans leur écriture.

Anna Pia De Luca affirme que l'écriture

participe à la reconceptualisation de l'idée moderniste de l'histoire en faveur d'un entrelacement de diverses perspectives admettant des voix et points de vue variés en ce qui a trait à l'expérience ethnique et à ses effets

³⁸ Anna Pia De Luca. « Migrant Women: Transnational/Transcultural Identities across Borders in Canadian Female Writing », dans Maria Löschnigg et Martin Löschnigg (dir.), *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Heidelberg: Winter Verlag, 2009, p. 59.

sur le sentiment de déplacement/établissement, de ségrégation/intégration, de mythe/mémoire et de langue/identité de l'immigrant³⁹.

Et comme si elle répondait à Choi, qui plus tôt affirmait que les effets du colonialisme sont toujours présents au Canada, Pia De Luca nous dit que cette « réappropriation des histoires, des mythes, des langues et des cultures des minorités par ces différentes femmes d'origines autres que britannique contribue à la décolonisation des représentations de l'histoire et de la culture canadiennes⁴⁰ », alors comme Choi le souhaite, son livre, à l'instar de nombreux autres, participe à faire converger et interagir les diverses identités qui peuplent le Canada.

Pour ce qui est de l'expérience de l'immigration au Canada du point de vue de Coréens tenant un dépanneur (celle que Choi raconte dans son roman), c'est une expérience semblable à celle que de nombreuses personnes de cette communauté ont connue dans les années 1970, 1980 et 1990. Lorsque je lui ai demandé ce qui est unique à cette expérience selon elle, Choi a plutôt mentionné ce qu'elle avait en commun avec ce que sa communauté, en général, a vécu, en me rappelant le contexte de l'immigration des Coréens au Canada :

La plupart des Coréens étaient des travailleurs ou des professionnels qualifiés qui, à leur arrivée, se sont vus forcés de devenir propriétaires de magasins ou d'autres types d'entrepreneurs à cause des barrières de la langue ou parce qu'on leur a refusé l'accès à leur profession. Cette situation a entraîné son lot de difficultés (racisme, maladie mentale, problèmes identitaires), dont certaines sont uniques à l'expérience des Canadiens coréens.

Les difficultés qu'elle mentionne illustrent avec force la ségrégation intersectionnelle⁴¹ vécue par les Coréens à leur arrivée au Canada. Cette notion désigne les différentes formes

³⁹ Pia De Luca, p. 59-60. Ma traduction. En anglais : « [...] participate in a re-conceptualizing of the modernist idea of history in favour of an interweaving of various perspectives which admits different voices and points of view regarding the ethnic experience and its effects on the immigrant's sense of displacement/settlement, segregation/integration, myth/memory, and language/identity. »

⁴⁰ Pia De Luca, p. 71. Ma traduction. En anglais : « The re-appropriation of the histories, myths, minority languages and cultures of these various non-British ethnic females aids the process of de-colonizing the inherited representations of Canadian history and culture [...] »

⁴¹ « Intersectionnalité » est un terme proposé par la professeure américaine Kimberlé Crenshaw en 1989. Cela désigne le fait que les individus sont victimes d'oppression dans différentes configurations et à des degrés d'intensité différents. Les types d'oppression ne sont pas seulement interreliés, mais combinés et

d'oppression qu'une personne peut vivre dans la société. Les membres d'une même communauté peuvent donc partager une même expérience de ségrégation (raciale, par exemple), puis d'autres, comme celles liées au sexe, à la classe sociale, à l'orientation sexuelle ou autre, selon les sous-groupes et les individus, ce qui fait qu'ils subissent une ségrégation intersectionnelle rendant notamment leur intégration plus ardue. On comprend donc que les membres de cette diaspora ont vécu une expérience difficile, et c'est ce que leurs fictions reflètent. Choi mentionne d'ailleurs dans son blogue⁴² qu'à leur arrivée au Canada, parce que ses frères et elle ne parlaient pas anglais (expérience d'oppression liée à la race et à la langue) et étaient très pauvres (oppression liée à la classe sociale et au revenu), ils se faisaient intimider à l'école, entre autres. Elle en est venue à avoir honte de sa culture et même à perdre son coréen. Comme Elisabeth Damböck l'explique dans « Beyond Trauma: From Diaspora to Transmigration in South-Asian Canadian Literature », le traumatisme des immigrants ne se manifeste pas tant relativement au départ du pays d'origine, mais mais à leurs expériences à l'arrivée, dans leur souhait d'appartenir pleinement au nouvel endroit et à la nouvelle société, tandis que les communautés hôtes soulignent leur différence. Ils souffrent d'être « altérisés », exotisés et fétichisés, et leurs histoires racontent les difficultés de l'interaction humaine⁴³, ce à quoi la diversité littéraire peut certainement aider à remédier.

Mais si l'importance de la diversité dans la littérature n'est plus à prouver, on peut se demander, vu l'offre littéraire grandissante, la nécessité de la traduction pour y contribuer. Si on prend l'exemple du Québec, comme l'ont montré mes recherches, seules quelques œuvres d'auteurs coréo-canadiens y ont été publiées. La traduction semble donc un bon

influencés par les systèmes intersectionnels de la société, comme le sexe, la race, le genre, la classe, la scolarité, le revenu, l'orientation sexuelle, etc.

⁴² On retrouve ses billets de blogue sur son site web : annykchoi.com. Ce billet s'intitule « When You Don't Speak the Language, It's Easy to Be Bullied ».

⁴³ Elisabeth Damböck. « Beyond Trauma: From Diaspora to Transmigration in South-Asian Canadian Literature », dans Maria Löschnigg et Martin Löschnigg (dir.), *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Heidelberg, Winter Verlag, 2009, p. 83.

véhicule pour en rendre d'autres disponibles. Choi affirme même qu'il est impératif d'offrir les mêmes options aux lecteurs de différentes langues :

Nous envoyons des messages implicites à certains groupes de personnes si nous ne leur offrons pas les mêmes choix qu'aux autres. Dans un tel cas, je crois que nous posons des jugements de valeur sur quels livres sont « dignes » ou « importants » quand on en rend certains disponibles à tous les lecteurs canadiens alors que d'autres non.

Vu le fonctionnement du monde de l'édition, c'est une opinion qui, bien que louable, est quelque peu utopique. Bien sûr, dans un monde idéal, les mêmes livres seraient offerts aux Canadiens français et anglais, mais la réalité logistique et économique d'une telle entreprise la rend irréalisable.

Dans le cas de *Kay's Lucky Coin Variety*, c'est un livre qui est étudié dans plusieurs classes d'écoles secondaires canadiennes. De ce fait, Choi a reçu différents témoignages d'élèves : « Des jeunes m'ont dit qu'ils continuent à souffrir des attentes parentales, des difficultés liées à l'immigration, de racisme, de problèmes d'identité et de maladie mentale. » Son roman est donc sans contredit un excellent outil de conversation, tant pour les adolescents coréo-canadiens que pour les autres, et ce serait en effet bien dommage d'en priver les jeunes francophones du Canada. Il ajouterait également à la diversité des voix canadiennes coréennes dans le champ littéraire québécois, un ajout qui me semble essentiel pour une meilleure représentation de la diaspora.

Quant à la traduction elle-même, lorsque je lui ai demandé si certains aspects l'inquiétaient, Choi m'a dit que comme autrice, elle doit avoir confiance que le traducteur ou la traductrice est un professionnel qualifié qui s'investira dans le projet. Elle est toutefois consciente des difficultés inhérentes à la traduction d'une œuvre littéraire, et elle ne parle pas seulement de la façon d'écrire qui diffère d'une langue à l'autre, du public cible ou de l'intention d'écriture :

Puis, il y a les défis liés aux fonctions complexes des langues : les expressions idiomatiques, les métaphores et souvent l'humour se perdent au cours de la traduction. Enfin, il y a tout le pan culturel qui peut compliquer la façon dont une histoire est interprétée par le traducteur selon sa compréhension du texte.

Il est toujours positif de lire qu'une autrice fait ainsi confiance à la personne qui la traduit ; ensuite, il faut que la traduction trouve une maison d'édition, et puis, son lectorat. Ann Y. K. Choi a eu la chance d'obtenir une grande visibilité pour son premier roman. Elle m'a confirmé que toute cette attention médiatique était en grande partie attribuable aux efforts de commercialisation et de publicité de sa maison d'édition, ainsi qu'à la notoriété de son editrice, Phyllis Bruce, qui a œuvré chez Harper Collins Canada pendant 20 ans avant d'aller travailler chez Simon & Schuster Canada, une autre multinationale du monde de l'édition canadien anglophone. Choi est bien consciente que dans le cas où la traduction de son livre paraîtrait au Québec, il lui faudrait apprendre à la promouvoir et elle serait prête, pour ce faire, à entrer en contact avec les bonnes personnes.

2.2. Le livre

2.2.1. Récit et critique

Kay's Lucky Coin Variety est un roman de 275 pages⁴⁴ divisé en trois parties. La première partie, « A Flight of Stairs », introduit le personnage principal, Mary Hwang, de son nom d'origine Yu-Rhee, une jeune femme d'origine coréenne à l'aube de l'âge adulte, ainsi que les gens qui font partie de son univers. Elle habite avec ses parents et son frère Josh (Chun-Ha) dans un appartement au-dessus de leur dépanneur, qui a pour nom Kay's Lucky Coin Variety. Ses parents ont immigré à Toronto alors qu'elle était encore enfant, et après quelques années à travailler pour d'autres, ils ont ouvert leur propre dépanneur. Depuis, toute

⁴⁴ Le nombre de pages correspond à la version à couverture souple du livre publiée en 2017 et sert à donner un ordre de grandeur, entre autres pour ce qui est des différentes parties.

la famille met la main à la pâte, et l'horaire de chacun est régi par le commerce. Dans ces 130 premières pages, il arrive des malheurs à Mary et à sa famille, mais à travers ces incidents, le besoin d'émancipation de la jeune protagoniste est mis à l'avant-plan. Elle conteste les valeurs traditionnelles de sa culture coréenne et la pression de ses parents pour qu'elle se conforme aux attentes, comme de savoir jouer du piano (« Like all Korean girls, I took piano lessons once a week. [It was] a sign of [our] grace and the family's ability to afford the finer things in life. » p. 18) ; d'avoir des amies coréennes et d'épouser un Coréen (« Why don't you have any Korean friends? [...] You don't like Korean people. You're ashamed of your culture. But you'll marry a Korean man if you know what's good for you. » p. 23) ; ou de rendre justice aux sacrifices faits par les parents (« Do you think I enjoy working sixteen hours a day, people thinking I'm stupid because I can't speak English? No, you're going to make something of yourself here. » p. 16). Mary est en réaction à ces contraintes ; elle, tout ce qu'elle veut, c'est devenir une écrivaine canadienne et se rapprocher de son professeur d'anglais, Will Allen, pour qui elle a le béguin. C'est aussi dans cette partie que Mary se rend en Corée (au décès de sa grand-mère) et découvre certains pans cachés de l'histoire de sa famille.

La seconde partie du livre, « Missing People », compte 134 pages, et c'est là que tout semble partir en vrille. La meilleure amie de Mary, Rubina, est renvoyée au Pakistan pour un mariage forcé (et disparaît ainsi totalement du récit). Mary s'endette et peine à conserver son emploi. Elle se retrouve piégée par sa mère, qui planifie de la marier à Joon-Ho, un jeune Coréen ami de la famille venu étudier à Toronto. Will Allen, l'enseignant brillant et charismatique de qui elle s'est amourachée, se transforme en un écrivain déprimé et peu sûr de lui. Elle découvre que Joon-Ho, avec qui sa relation s'est envenimée, a fraudé pour entrer à l'Université de Toronto et qu'il se trouve maintenant dans l'embarras, menacé d'expulsion ; elle essaie de l'aider, et lui, ultérieurement, tente de l'agresser. Kate, sa seule amie coréenne,

commet une tentative de suicide. Finalement, la mère de Mary trouve la mort de manière tragique dans une explosion survenue au dépanneur; Joon-Ho, qui en est le responsable, se suicide; et Will Allen et elle se séparent. Après cette suite désastreuse d'événements malheureux, le fond du gouffre est atteint, et comme on le voit si souvent dans les œuvres de fiction, le calme revient après la tempête. La famille de la mère de Mary se retrouve enfin pour traverser ce deuil ensemble et Mary se réconcilie tranquillement avec la relation qu'elle entretenait avec sa mère (« We'd spent our lives together in a constant state of struggle, each trying to gain some sense of control. Could Josh be right? Could we have wanted the same thing all along? » p. 265).

Finalement, la dernière partie du roman, « Beginnings », correspond à un épilogue d'à peine 10 pages, où, trois ans après les derniers événements, Mary et les siens participent à sa remise des diplômes de l'université. C'est le moment où l'héroïne repense à son cheminement, à ce qui la trouble encore, à ce qui va bien dans sa vie et à ce avec quoi elle est maintenant en paix, dont l'image qu'elle a de sa mère :

I wish you were here, my heart said to my mother. I had never thanked her for teaching me all the things I could never have learned in school. She had survived a war, immigrated to a new country, built a successful business, and stood up to anyone who challenged her. She had led an extraordinary life. (p. 274-275, c'est l'autrice qui utilise l'italique)

Comme on peut le voir, c'est un roman qui ne manque pas d'action et de drame. Si les changements et les questionnements qui accompagnent l'entrée à l'âge adulte d'une jeune femme tiraillée entre deux cultures n'étaient pas suffisamment enlevants, on peut affirmer que Choi a mis le paquet pour créer nombre de rebondissements. Et c'est peut-être ce qui fait la faiblesse de ce premier roman. Pour une famille qui tient un dépanneur doté d'un nom qui rappelle la chance et qui est « protégé » par la pièce chanceuse héritée de la grand-mère, elle vit décidément beaucoup de malheurs. Cet enchaînement de petites et grandes catastrophes,

s'il tient le lecteur en haleine, en vient à nuire à la crédibilité et à l'authenticité du récit. Car ce qui nous reste de notre lecture, c'est l'évolution du personnage de Mary, de ses liens avec sa famille, c'est l'aperçu que Choi nous donne de la culture coréenne. On peut donc se demander si tant de péripéties quelquefois tragiques étaient nécessaires à cette fin, et si l'autrice n'aurait pas pu, plutôt, entrer plus en profondeur dans la psychologie des personnages.

Malgré cela, Choi réussit sans aucun doute à nous offrir un récit dont la lecture ne nous laisse pas indifférents. Elle brosse avec adresse le portrait d'une famille coréocanadienne « typique » de la fin des années 1980, début 1990, et réussit avec beaucoup de vivacité à exprimer le mal-être de Mary. Choi sait susciter des émotions chez le lecteur, et son écriture, sans fioritures, enveloppante et emplie de belles images, produit un texte fluide, un style qui sert bien l'histoire. Elle sait aussi bien tirer toutes les ficelles de l'évolution de sa protagoniste pour nous servir une réflexion touchante sur la relation de Mary avec sa mère. Selon Kerry Clare, du *Globe and Mail*,

[...] la plus grande force du roman, c'est de montrer que ce qui ressemble de l'extérieur à de la passivité (une fille prise dans une cage déverrouillée) est en réalité le lent mais certain progrès de Mary vers sa libération ultime — ses subversions doivent être subtiles et s'inscrire dans un certain cadre⁴⁵.

Et il est vrai que Mary, qui semble « subir » tout ce qui lui arrive, réussit finalement à prendre sa vie en main, à s'affirmer et à faire des choix qui la mèneront à réaliser ses objectifs. En ce sens, Choi a su offrir un livre qui est très inspirant et qui détient le pouvoir de toucher beaucoup de gens, qui se reconnaîtront dans cette évolution.

⁴⁵ Kerry Clare. « Review: Ann Y.K. Choi's *Kay's Lucky Coin Variety* details the recent Korean experience in Canada ». Ma traduction. En anglais : « The novel's greatest strength is showing that what looks like passiveness from the outside (a girl stuck in an unlocked cage) is actually Mary's slow-but-sure plotting toward her ultimate liberation – her subversions must be subtle and within a certain framework. »

2.2.2. Exploration des thèmes

Nous avons vu plus tôt une variété de thèmes présents dans les œuvres littéraires de la diaspora coréenne. *Kay's Lucky Coin Variety* n'est pas en reste et, comme je l'ai mentionné, c'est un livre dont les thèmes recoupent ceux de plusieurs autres œuvres appartenant à cette production. En effet, l'immigration, le racisme, l'identité, la maladie mentale, la famille, le sacrifice et les attentes familiales sont, comme pour plusieurs autres livres d'auteurs coréo-canadiens, au cœur du récit. Est-ce le résultat de situations d'aliénation similaires qui crée cette redondance dans les thèmes explorés ? Les expériences d'immigration sont souvent difficiles, teintées de racisme. Dans le cas particulier des Coréens, Choi l'a indiqué, beaucoup de jeunes vivent encore avec les attentes démesurées de leurs parents (qui ont tout sacrifié pour eux) et la pression de vivre avec une double-identité. C'est très précisément ce que vivent Mary et sa famille, et ce scénario vient d'une expérience vécue de l'autrice :

Les immigrants coréens vivent souvent très mal avec leur double identité coréenne et canadienne. Ma fille, elle, est résolument Canadienne. Moi, j'ai mis beaucoup de temps à me sentir bien dans ma peau. Ça reste encore parfois délicat à gérer. Par exemple, le seul temps où je laisse tomber la portion coréenne de ma double identité, c'est lorsque je voyage. À l'étranger, je suis Canadienne, même en Corée.

C'est un sujet qui préoccupe particulièrement Ann Y. K. Choi, et c'est pourquoi elle en a fait le thème principal de son premier livre. Si l'on ajoute à ce problème identitaire les moments difficiles que vit le personnage de Mary, il n'est donc pas surprenant qu'elle en vienne à prendre de mauvaises décisions, tout comme Joon-Ho, qui souffre certainement de problèmes de santé mentale avec sa situation particulière (pression des parents, mensonges, échec amoureux : autant d'ingrédients pour pousser un jeune adulte à bout).

Bien sûr, des thèmes universels comme l'amour, les choix liés à l'arrivée à l'âge adulte, la famille, la mort et la trahison font aussi partie du récit. Choi nous les présente sous

un angle intéressant ; on voit comment Mary réagit, mais également comment les personnes autour d'elle, surtout sa mère, le vivent également. Elle en profite pour nous dévoiler la vulnérabilité qui se cache sous la dureté de personnages comme celui de la mère, ce qui nous montre avec encore plus de force les sacrifices qu'ont endurés les parents de Mary pour, finalement, lui permettre de réaliser ses rêves.

Bref, tous ces thèmes s'entremêlent pour exposer dans toute sa complexité les joies, les préoccupations, les rêves et les affres d'une famille d'immigrants coréens au Canada.

3. Traduire *Kay's Lucky Coin Variety*

Comme toute traduction, celle de *Kay's Lucky Coin Variety* a posé ses défis. Le texte est somme toute plutôt simple, tant dans le style, la syntaxe que le vocabulaire, mais il m'a tout de même poussée à prendre certaines décisions à ce sujet. D'autres aspects ont également été source de réflexion, comme les réalités socioculturelles et linguistiques propres à la Corée, ainsi que les éléments se rapportant à l'époque à laquelle se déroule l'histoire ainsi qu'à la ville de Toronto. Voici donc certaines de mes réflexions en lien avec mes décisions de traduction.

3.1. Réalités socioculturelles et linguistiques propres à la Corée

3.1.1 Langue

Dans un roman comme celui de Choi, on ne peut y échapper, deux langues entrent en jeu déjà, avant même que l'on considère l'acte de traduire. En effet, la langue coréenne — comme la culture coréenne — est présente de diverses façons tout au long du récit. Antoine Berman, dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, écrit que l'acte de traduire « n'opère pas seulement entre deux langues » : « il y a toujours en lui (selon des modes divers)

une troisième langue, sans laquelle il ne pourrait avoir lieu⁴⁶ ». Si Berman indique alors que le latin, dans la traduction que fait Chateaubriand de *Paradise Lost* de John Milton, agit en tant que trame directrice pour traduire, il est plausible de considérer ici le coréen comme cette troisième langue qui interagit avec l'anglais, dans la version originale, et le français, dans la traduction, et ce, de diverses façons, comme on le verra dans cette section.

Choi a entre autres conservé de nombreux emprunts, qui remplacent des mots existants en français, comme *omma/eomma*, pour « mère » : « Listen to your *omma*, [...] » (p. 7); « Écoute ton *eomma*⁴⁷, [...] » (*infra*, p. 69). Comme tous les autres mots ou expressions en coréen, je les ai conservés en français avec la même forme que dans le texte original, soit en italique. Toutefois, pour ce qui est de la transcription, j'ai consulté Guillaume Jeanmaire, professeur au département de langue et littérature françaises de l'Université Korea et spécialiste de la grammaire du coréen et de la traduction coréano-française. M. Jeanmaire m'a ainsi fourni la transcription officielle des emprunts au coréen, même si, comme il l'a souligné dans nos échanges, « il existe de nombreuses translittérations du coréen (hangeul) qui diffèrent d'un traducteur à l'autre⁴⁸ ». Pour ma part, je me suis fiée à ses indications, d'autant plus que selon lui, Ann Y. K. Choi a anglicisé plusieurs des transcriptions dans son texte, ajoutant un « h » final, ou encore, en écrivant « ee » pour « i », ou « oo » pour « u ».

Si Choi se sert de nombreux mots en coréen, il y en a très peu, à l'instar d'*omma*, qui ne sont pas « expliqués » ou traduits. Choi précise en effet systématiquement le sens de chaque emprunt qu'elle fait en nous le traduisant ou en nous expliquant ce que le terme ou l'expression signifie⁴⁹. En voici quelques exemples :

⁴⁶ Antoine Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, p. 112-113. C'est l'auteur qui souligne.

⁴⁷ En français, la translittération demande un « e » initial à certains mots de parenté comme *eomma* et *eonni*, contrairement à l'anglais.

⁴⁸ Guillaume Jeanmaire, communication personnelle, 20 avril 2020.

⁴⁹ Sans doute parce qu'elle est enseignante, Ann Y. K. Choi offre sur le site web dédié à son roman des outils de réflexion que les enseignants peuvent utiliser avec leurs élèves en leur faisant lire le livre (ce qui est le cas

Anglais : The woman drank *boricha*, a barley tea [...] (p. 12-13)
Français : Les femmes buvaient du *boricha*, un thé d’orge [...] (*infra*, p. 74)

Anglais : “*Ai-goo-cham-neh !*” my mother has said. “That’s silly talk. (p. 16)
Français : — *Aigu cham ne !* avait répondu ma mère. Ne dis pas n’importe quoi.
(*infra*, p. 77)

Anglais : She was a *muh-chang-hee*. A “show-off.” (p. 45)
Français : [...] c’était une *mu chang hi*. Une « m’as-tu-vue ». (*infra*, p. 109)

Anglais : You think we’re *me-chah-saw*.” Then, as if I might not understand the Korean word for “crazy”, she lifted her finger and made little circles by her head. (p. 46)
Français : Tu crois que nous sommes *micheosseo*.
Puis, comme si je n’allais pas comprendre le mot coréen pour « fous », elle leva le doigt et fit de petits cercles près de sa tête. (*infra*, p. 111)

Anglais : [...] dressed in the traditional *hanbok*, a loose-fitting blouse with a long and puffy skirt that made her look shapeless. (p. 47)
Français : [...] vêtue du *hanbok* traditionnel, une blouse ample qui tombait sur une jupe bouffante et qui la faisait paraître sans forme. (*infra*, p. 112)

Anglais : I’d forgotten the basic Korean courtesy of *kibun*—a strict code of etiquette meant to avoid upsetting anyone’s feelings or injuring their dignity. (p. 52)
Français : J’avais oublié la courtoisie coréenne de base, la *gibun* — un code strict de bienséance qui voulait qu’on évite de blesser quelqu’un ou de porter atteinte à sa dignité. (*infra*, p. 117)

On voit donc que Choi accompagne son lecteur tout au long de cette incursion dans la langue coréenne. Elle veut l’éduquer, et elle pousse même plus loin que le simple vocabulaire. Effectivement, *omma* n’est pas le seul terme désignant un membre de la famille qui apparaît dans le livre, et Choi nous explique le système langagier bien précis dont dispose le coréen pour appeler chaque personne :

Anglais : My *kun oni* disappeared [...] (p. 54) [...] “Mi-Ra *oni*, being the oldest [...] (p. 55)
Français : — Ma *keun eonni* a disparu [...] Mi-Ra *eonni*, puisqu’elle était l’aînée [...] (*infra*, p. 120)

Anglais : [...] call him *opah*, which meant “older brother.” [...] Instead titles were assigned to show relationships. That was why I called my aunts *kun emoh*, “big maternal aunt,” and *jag-eun-emoh*, “little maternal aunt,” without any names attached. (p. 60)

Français : [...] l’appeler *oppa*, ce qui voulait dire « grand frère ». [...] Ils utilisaient plutôt des titres qui indiquaient leur relation. Voilà pourquoi j’appelais mes tantes *keun imo*, « grande tante maternelle », et *jageun imo*, « petite tante maternelle », sans y joindre leur prénom. (*infra*, p. 126)

Un mot qu’elle n’explique toutefois jamais est celui qui fait référence à la grand-mère, *harmony* (ex., p 43), et qui semble presque utilisé comme un nom ou un surnom affectueux. Toutefois, comme M. Jeanmaire me l’a confirmé, il s’agit d’une adaptation anglicisée du mot coréen, qui est assez inusitée, du moins en français. C’est pourquoi, sur son conseil, j’ai opté pour la transcription officielle, soit *halmeoni*.

En se servant des emprunts, l’auteur semble parfois émettre une critique de sa langue maternelle, de ses limites, et ce, par la bouche de son personnage principal :

Anglais : “Don’t you think it’s weird,” I asked him, “that there’s no way for parents to tell their kids they love them in Korean?” It was true; *sa-rah-ng*, which meant “love”, was used only to express romantic love. Rice, on the other hand, could be *sahr*, which was uncooked, or *bap*, which was cooked. (p. 42)

Français : —Tu ne trouves pas ça étrange, lui demandai-je, que les parents n’aient aucune façon de dire à leurs enfants qu’ils les aiment, en coréen ?

C’était vrai; *sarang*, qui veut dire « amour », n’était utilisé que pour exprimer l’amour romantique. Par contre, le riz, lui, était appelé *ssal* quand il était cru et *bap* une fois cuit. (*infra*, p. 107)

Elle analyse donc ici le vocabulaire de la langue coréenne (en souligne le manque d’équivalents) en comparaison avec l’anglais, sa langue d’adoption (et maintenant langue principale, ce qu’elle m’a confié dans l’entrevue), qui réussit, elle, à exprimer des concepts qui lui sont hors de portée en coréen. C’est en même temps une critique de la culture coréenne, dans laquelle on n’exprime pas facilement l’amour envers la famille. Choi l’écrit d’ailleurs à la page 17, où Mary parle de son frère : « [...] I wanted to hug him as I’d seen so many families on television do whenever they were overcome with emotion. But our

family didn't hug » : « [...] j'eus envie de le serrer dans mes bras comme j'avais vu faire tant de familles à la télévision lorsqu'elles vivaient de grandes émotions. Mais dans notre famille, cela ne se faisait pas. » (*infra*, p. 79) Dans tous les cas, pour ces emprunts, je n'ai fait que respecter l'italique employé par Choi, et traduire simplement les concepts ou explications qu'elle donnait.

Mais cette « troisième langue » qu'est le coréen ne prend pas seulement sa place par l'intermédiaire des emprunts. Choi souligne ça et là son emploi, par exemple :

Anglais : "Doesn't that make more sense? He's my *san-sang-neem*, for God's sake!" I used the Korean word for "teacher" to emphasize my point. Somehow, the Korean word made it seem less likely a student could have an affair with a teacher. (p. 125-126)

Français : — Ça n'aurait pas plus de sens ? C'est mon *seonsaengnim*, pour l'amour de Dieu !

J'utilisai le mot coréen pour « professeur » afin de donner de la force à mon argument. Curieusement, en coréen, le mot rendait moins vraisemblable qu'une élève puisse avoir une aventure avec son enseignant. (*infra*, p. 199)

Anglais : "*Mar-joom-duhrah*," he said. "Listen to me."

He'd switch to Korean deliberately, I was sure, because Korean, unlike English, distinguishes degrees of politeness and authority when one is talking "up" or "down" to someone. I couldn't believe he was giving me an order [...] (p. 95, mon soulignement)

Français : — *Mal jom deuleo*, lâcha-t-il. Écoute-moi.

Il était passé au coréen de façon délibérée, j'en étais sûre, parce que le coréen, contrairement à l'anglais, distingue les degrés de politesse et d'autorité quand une personne s'adresse à une autre en indiquant si elle lui est supérieure ou inférieure. Je n'arrivais pas à croire qu'il me donnait un ordre [...] (*infra*, p. 165)

Ce dernier exemple nous rappelle particulièrement que le coréen est bien présent, et l'autrice en profite pour expliquer une fois de plus les mécanismes de la langue au lecteur, pour qu'il comprenne bien toutes les nuances de cette soudaine utilisation du coréen. Elle nous le traduit tout de même, « Listen to me », et l'ordre est on ne peut plus clair, alors l'explication était-elle nécessaire ? Choi voulait vraiment souligner la relation de pouvoir (ici, de l'homme sur la femme, de l'aîné sur sa cadette) qui est exprimée dans la structure même du coréen.

Alors, du point de vue de la compréhension de la situation, la réponse est non; de celui de la connaissance du coréen, c'est oui, du moins pour les lecteurs non coréens. Le segment de phrase souligné m'a d'ailleurs donné bien du fil à retordre. Comme bien souvent en anglais, une simple préposition apposée au verbe rend facilement une idée complexe. En français, ce n'est pas aussi simple, et j'ai préféré recourir à des adjectifs, qui, dans ce cas, rendaient le mieux ce concept de supériorité et d'infériorité exprimé en anglais, en plus du groupe prépositionnel à la forme gérondive « en indiquant », qui était ici une charnière essentielle pour rendre, encore une fois, les simples particules « up » et « down » de l'anglais.

À l'inverse, Choi écrit quelquefois qu'un personnage préférera utiliser l'anglais, comme dans ce passage :

Anglais : [...] played over and over in my head, first in Korean, then in English. There was something about the words being spoken in English that conveyed more power each time I said them. [...] English was beautiful, I thought, because it was free from the honorifics of the Korean language that placed everyone within a strict social hierarchy. (p. 96)
Français : [...] jouait et jouait dans ma tête, d'abord en coréen, puis en anglais. Il y avait quelque chose dans les mots prononcés en anglais qui transmettait plus de force chaque fois que je les disais. [...] L'anglais était magnifique, pensai-je, car il était libre de toutes les lourdeurs formelles de la langue coréenne, qui situait chacun selon une stricte hiérarchie sociale. (*infra*, p. 166)

Ici, l'autrice décrit, il me semble, sa propre préférence pour l'anglais (parce qu'il évite les hiérarchies et la fait se sentir plus libre), mais nous rappelle que les deux langues cohabitent pour elle, comme pour son personnage. Un autre exemple est celui où le père de Mary, qui ne parle que peu l'anglais, s'exprime dans cette langue pour parler de lui-même et de sa femme :

Anglais : "We really are monkey and rat," he once told me, speaking in English. [...] "She the big gorilla," he said, beating his chest with two fists, "and I Mickey the mouse." (p. 30-31)
Français : — Nous sommes vraiment singe et rat, m'avait-il déjà dit, en s'adressant à moi en anglais. [...] — Elle le gros gorille, continua-t-il, frappant sa poitrine de ses poings, et moi Mickey la souris. (*infra*, p. 94)

À la lecture du dialogue, on entend, aussi bien en anglais qu'en français, cette troisième langue qu'est le coréen, puisqu'on est parfaitement conscient que le personnage du père, en prononçant ces mots en anglais, les dit avec un accent prononcé (cela est d'ailleurs spécifié à la page 12 : « [...] difficult to understand because of his thick accent » : « difficile à comprendre à cause de son fort accent » [*infra*, p. 75]). Dans tous les cas, quand les personnages des parents parlent, on reste conscient de cette langue dans laquelle, en réalité, ils s'expriment, et on l'entend, que leur réplique soit écrite en anglais ou en français. C'est une impression qui s'accroît sans nul doute lorsqu'ils tiennent des propos qui marquent bien le fait qu'ils ne sont pas Blancs :

Anglais : [...] and added in Korean, "There's so much flawed thinking with some of these white people. (p. 8)

Français : [...] et ajouta en coréen :

— Certains de ces Blancs ont une façon de penser qui est tellement illogique. (*infra*, p. 70)

La langue coréenne reste donc présente dans le livre de diverses façons, et en traduction, c'est un aspect qui me préoccupait. J'ai tenté, comme je le pouvais, de conserver la longueur, le rythme des phrases, car je voulais y « entendre » la même voix.

3.1.2. Culture

Choi partage également avec nous des éléments de la culture coréenne. Certains m'ont demandé quelques recherches pour produire une traduction exacte, comme ce premier exemple. Je voulais m'assurer de trouver le bon terme et de ne pas inventer une façon de désigner ce type de lanterne. En fin de compte, mes recherches m'ont confirmé que la traduction à adopter était en fait bien littérale :

Anglais : She was looking at a pink paper lotus lantern [...] (p. 40, mon soulignement)

Français : Elle regardait une lanterne de lotus en papier rose⁵⁰ [...] (*infra*, p. 104)

À d'autres endroits, Choi se sert plutôt de la comparaison avec la culture nord-américaine pour décrire ou critiquer la réalité de son personnage principal (et des Coréens en général) :

Anglais : Life, I imagined, would be easier if we were white, ate white food, and took vacations at places like Myrtle Beach or Cape Cod. I also secretly desired a white last name, a name I didn't have to spell out for people. (p. 23-24)

Français : J'imaginai que la vie serait plus facile si nous étions Blancs, mangions de la nourriture de Blancs et prenions des vacances à des endroits comme Myrtle Beach ou Cape Cod. Je désirais aussi secrètement un nom de famille de Blancs, un nom que je n'avais pas besoin d'épeler aux gens. (*infra*, p. 86)

À quelques endroits, comme dans ce dernier exemple, Choi utilise le mot « white », soit comme adjectif ou substantif, ce que j'ai conservé ou adapté selon les phrases, comme ici : « nourriture de Blancs » pour « white food ».

Anglais : "He's sooo Korean," I said. An image of us dressed in a traditional wedding attire flashed through my mind; me, a Christmas tree, in a bright red wrap-around skirt with a giant ribbon keeping my apple green jacket closed, wearing a gold crown headpiece; Joon-Ho, a giant blue package complete with a black bow sitting on his head — not exactly the gift I wanted. (p. 106)

Français : — Il est tel-le-ment coréen, commentai-je.

Une image de nous vêtus d'habits de mariage traditionnels me traversa l'esprit : moi, un sapin de Noël, dans une jupe portefeuille rouge vif, un immense ruban pour garder ma veste vert pomme fermée, une couronne dorée dans les cheveux; Joon-Ho, un présent bleu géant, décoré d'une boucle noire sur la tête — pas exactement le cadeau dont je rêvais. (*infra*, p. 177)

Dans ce second exemple, une belle métaphore filée sur le thème de Noël est utilisée pour, ironiquement — et on se doute que c'est l'effet recherché —, décrire un rituel traditionnel de la culture coréenne, alors que la famille de Mary est bouddhiste. Les images créées sont vives, et c'est, à mon avis, une habile utilisation d'une référence typiquement nord-américaine qui sert le ridicule que l'autrice désire transmettre.

⁵⁰ Site sur lequel j'ai trouvé de l'information pour le terme souligné : http://french.visitkorea.or.kr/fre/SI/SI_FR_4_5_1.jsp?cid=2009031

Quand on parle de culture, on parle également de religion, et un passage en particulier a nécessité des recherches :

Anglais : Once we were inside the temple, a monk performed a series of prayers and rituals to keep evil from my grandmother's spirit, and to lead it towards the "pure land" or towards a good family for reincarnation. [...] "After forty-nine days, the spirit needs to make the journey to the 'good land,' heaven" [...] (p. 57)

Français : Une fois tout le monde entré dans le temple, un moine récita une série de prières et accomplit divers rituels pour éloigner le Malin de l'esprit de ma grand-mère et le guider vers la « terre pure » ou vers une bonne famille s'il se réincarnait. [...] Après quarante-neuf jours, l'esprit doit faire le voyage jusqu'à la « terre pure », le « paradis » [...] (*infra*, p. 123-124)

En effet, l'autrice mentionne ici trois désignations de lieux où les esprits se dirigent après la mort, soit « pure land », « good land » et « heaven ». Cette dernière n'a pas posé trop de problèmes, puisqu'elle est utilisée comme terme général servant ici de référence pour faire comprendre le concept, alors je l'ai tout simplement traduite par « paradis ». De nombreuses sources⁵¹ sur le bouddhisme de la Corée mentionnent la « terre pure », ce qui correspond à « pure land ». Toutefois, j'ai eu beau consulter texte après texte, je n'ai pu trouver d'équivalent pour « good land ». Ma première intuition était d'utiliser « terre promise », mais ce terme correspondant plutôt à la religion judéo-chrétienne, son usage ne me semblait pas approprié. J'ai finalement décidé de respecter tout ce que j'avais lu jusqu'à maintenant et de répéter « terre pure » pour traduire « good land ».

Des questions historiques ont aussi fait surface lors de la traduction de la première partie de *Kay's Lucky Coin Variety*. Lorsque Mary, en visite en Corée, découvre une photo d'un soldat blanc, il est écrit au verso : *Craig Dawson, Second Infantry Division, 1952* (p. 51). J'ai traduit l'inscription, mais comme on me l'a fait remarquer, il aurait été peu

⁵¹ Telles que celle-ci : Yannick Imbert. « Le paradis dans les religions du monde », *La Revue réformée*, [En ligne], s.d., <https://larevuereformee.net/articlerr/n270/le-paradis-dans-les-religions-du-monde> (Page consultée le 28 mars 2020).

probable qu'une telle photo ait eu une inscription en français, d'autant plus que dans la traduction, j'ai choisi de conserver les mentions disant que les personnages s'expriment en anglais, et non en français, pour conserver le réalisme du lieu, Toronto. J'ai donc choisi de conserver l'inscription en anglais, mais de mettre une note de bas de page en français, comme on le voit bien souvent pour présenter la traduction : *Craig Dawson, Division de la deuxième infanterie, 1952 (infra, p. 116)*. Ainsi, le lecteur francophone qui ne connaît pas l'anglais saura ce que l'inscription de la photo signifie.

Un second passage présentait aussi des termes liés à la guerre et à l'histoire de la Corée :

Anglais : He'd just finished basic training before being assigned to the Main Line of Resistance. [...] She explained that the Main Line was where the UN forces once faced Chinese and North Korean troops across "no man's land." (p. 55)

Français : Il venait tout juste de terminer son entraînement de base quand il a été assigné à la ligne de résistance principale. [...] Elle expliqua que la ligne de résistance se trouvait là où les forces des Nations Unies avaient affronté les troupes chinoises et nord-coréennes dans la « zone neutre ». (*infra*, p. 121)

Les termes « Main Line of Resistance »/« Main Line » et « no man's land » sont ceux qui ont nécessité un peu de recherche. Pour « Main Line of Resistance », j'ai trouvé assez rapidement l'équivalent « ligne de résistance principale » dans un document de l'armée canadienne sur la plateforme Linguee⁵². Un article de Wikipédia est même consacré au terme, et on précise qu'il a été utilisé pendant la guerre de Corée pour décrire « les positions défensives de l'ONU Huitième Armée⁵³, une série de tranchées et des bunkers s'étendant [de l']est à l'ouest dans la péninsule coréenne⁵⁴ ». Dans un article de Kenneth Hamburger, traduit

⁵² Le document, www.cmp-cpm.forces.gc.ca/dhh-dhp/his/docs/Vimy_f.pdf, n'était malheureusement plus accessible, mais le contexte présenté était très crédible : [...] établira également, à une centaine de mètres du sommet, une ligne de résistance principale, invisible aux forces terrestres de l'ennemi [...]

⁵³ « Huitième Armée » est mis en hyperlien dans l'article.

⁵⁴ Wikipédia. « Ligne de résistance principale – Main line of resistance », [En ligne], s.d., fr.qwe.wiki/wiki/Main_line_of_resistance (Page consultée le 5 avril 2020).

par Magalie Martin-Arellano, on le retrouve également : « Quand une patrouille du 23^e RI rencontra les Chinois à plus de 16 km devant la ligne de résistance des forces de l'ONU, elle fut pratiquement anéantie avant l'arrivée des renforts⁵⁵. » Quant à « no man's land », on voit souvent le terme non traduit en français, décrivant un espace neutre, et puisque Termium Plus proposait quelques options (terrain neutre, zone neutre, zone disputée et no man's land)⁵⁶, j'ai choisi « zone neutre », qui me semblait approprié selon le contexte. J'ai par la suite vu de nombreuses occurrences de cette solution, comme sur le site du Musée canadien de la guerre : « À la faveur de la nuit, les soldats se hissaient souvent hors de leurs tranchées et avançaient dans le no man's land (la zone neutre), le terrain dévasté entre les deux armées⁵⁷. » Toutes ces informations confirment donc mes choix de traduction.

3.2. Lieu et époque

Bien sûr, quand on traduit un livre dont le récit est campé dans un lieu où, par exemple, on parle une autre langue, où les moyens de transport ou même le mode de vie sont différents, ça peut poser des défis. C'est d'autant plus vrai si l'intrigue remonte à quelques décennies en arrière, comme c'est le cas avec *Kay's Lucky Coin Variety*. Une des questions principales, c'était, selon moi, la traduction des noms de rues, d'établissements et des quartiers de Toronto, et elle s'est posée assez rapidement :

Anglais : Our convenience store was on Queen Street in downtown Toronto. It was west of Bathurst Street at a corner popular with prostitutes [...]
(p. 10)

⁵⁵ « Le rôle du "bataillon de Corée" dans la guerre de Corée », *Revue historique des armées*, n° 246, [En ligne], 1^{er} août 2008 (Page consultée le 5 avril 2020).

⁵⁶ Termium Plus. « no man's land », [En ligne], 8 février 1989, https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=1&srchtxt=no+man%27s+land&index=frt&codom2nd_wet=1#resultrecs (Page consultée le 5 avril 2020).

⁵⁷ Musée canadien de la guerre. « La vie quotidienne dans les tranchées », [En ligne], s.d., www.museedelaguerre.ca/premiereguerremondiale/histoire/la-vie-au-front/les-conditions-dans-les-tranchees/la-vie-quotidienne-dans-les-tranchees/ (Page consultée le 5 avril 2020).

Français : Notre dépanneur était situé sur la rue Queen, au centre-ville de Toronto. C'était à l'ouest de Bathurst, à une intersection populaire auprès des prostituées [...] (*infra*, p. 72)

Dans un exemple comme celui-ci, on voit que j'ai préféré traduire le générique. « Queen Street » est donc devenu « rue Queen ». À quelques reprises, j'ai tout simplement laissé tomber le « rue », comme on le fait souvent en français, d'où le fait que « west of Bathurst Street » a été rendu par « à l'ouest de Bathurst », car on comprend tout de même très bien qu'il s'agit d'une artère routière.

Quant aux établissements, ils ont reçu différents traitements selon leur nature. Par exemple, j'ai francisé les noms d'universités selon les règles dictées par la Banque de dépannage linguistique⁵⁸, puisqu'au Québec, on a tendance à le faire naturellement et que je tiens compte que le public de la traduction sera francophone. « Toronto University » (p. 69), « Seoul National University » (p. 65), « Western Ontario University » (p. 82) et « Queen University » (p. 86) sont donc respectivement devenues « Université de Toronto » (*infra*, p. 136), « Université nationale de Séoul » (*infra*, p. 131), « Université Western Ontario » (*infra*, p. 150) et « Université Queen » (*infra*, p. 154). Toutefois, j'ai laissé en anglais le nom du Royal Conservatory of Music (p. 18), puisque, dans le cas d'un établissement comme celui-ci, son nom n'a pas d'équivalent officiel et on ne le reconnaîtrait peut-être pas si on le traduisait :

Anglais : To get to the Royal Conservatory of Music on Bloor Street, I had to take the Queen streetcar east, and then ride the subway north. (p. 18)

Français : Pour me rendre au Royal Conservatory of Music sur Bloor, je devais prendre le tramway de la rue Queen vers l'est, puis le métro vers le nord. (*infra*, p. 79)

⁵⁸ Office québécois de la langue française. « Noms d'université en langue étrangère », *Banque de dépannage linguistique*, [En ligne], mars 2020, http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?t1=1&id=3292 (Page consultée le 7 avril 2020).

Ce passage présente également deux moyens de transport présents dans la ville de Toronto. De nombreux sites de tourisme tels que decouvrirentoronto.com valident que « streetcar » se traduit bien par « tramway », et « subway » par « métro ».

Enfin, les différentes appellations du quartier coréen de Toronto m'ont fait bien réfléchir :

Anglais : His mother was known to be a terrible gossip in Little Korea. Also called K-Town, the area stretched two subway stops along Bloor Street West. The Lees were one of the first Korean families to set up shop there in 1967 when immigrants from Central and South America dominated the neighbourhood. (p. 29, mon soulignement)

Français : On disait de sa mère qu'elle était une grande commère, dans la Petite Corée. Aussi appelée K-Town, la zone couvrait deux stations de métro le long de Bloor Ouest. Les Lee faisaient partie des premières familles à y avoir eu pignon sur rue en 1967, alors que les immigrants des Amériques centrale et du Sud dominaient dans le quartier. (*infra*, p. 91)

Anglais : Then we were in Koreatown [...] (p. 115, mon soulignement)

Français : Puis nous arrivâmes dans le quartier coréen [...] (*infra*, p. 187)

Pour chacun des termes utilisés, je me suis demandé s'il existait un équivalent en français et si son utilisation nuirait à l'authenticité du lieu dans la traduction. Pour « Little Korea », une solution s'est vite imposée : Petite Corée. Tout comme on utilise « Petite Italie » à Montréal, cette appellation me semblait toute naturelle, et on comprend très bien à quoi on fait référence. Même chose pour « Koreatown »; tout comme on traduit « Chinatown » par « quartier chinois », l'appellation « quartier coréen » fonctionne tout naturellement en français. Par contre, « K-Town » n'aurait pas été bien rendu en français et je ne voyais absolument aucun équivalent; je l'ai donc conservé, d'autant plus que le terme est placé juste après « Petite Corée » dans le texte : aucune confusion possible !

Sinon, j'ai dû effectuer quelques petites recherches d'ordre historique pour certains éléments :

Anglais : By the mid-eighties, most of the variety stores in Toronto were owned by Korean immigrant families. At least, that's what the KBA—the

Korean Businessmen's Association—reported in the *Korea Times* newspaper. Established in 1973, the organization had become big enough to have paid employees and offer membership services and benefits. (p. 11)

Français : Vers le milieu des années 1980, la plupart des dépanneurs de Toronto appartenaient à des familles d'immigrants coréens. Du moins, c'est ce que la KBA — l'association des hommes d'affaires coréens — avait déclaré dans le journal *Korea Times*. Fondée en 1973, l'organisation était devenue assez importante pour avoir des employés rémunérés et offrir des services et bénéfices à ses membres. (*infra*, p. 72)

La KBA, qui est en réalité l'Ontario Korean Businessmen's Association⁵⁹, à ne pas confondre avec la Canada Korea Business Association⁶⁰, fondée en 1972 à Vancouver, n'a de toute évidence pas d'équivalent français. Selon l'article « Traduire le monde : que faire avec les noms d'organismes étrangers ? » écrit par André Racicot⁶¹, puisque l'organisme n'est pas très connu — en particulier du public québécois —, et aussi parce qu'un glissement de sens était peu probable, j'ai décidé de le traduire.

Un autre sigle a été utilisé par l'autrice, celui-là en ce qui a trait aux transports :

Anglais : He did that until 1921, when the city took over the TTC. He became a streetcar driver. (p. 81-82)

Français : Il a travaillé là jusqu'en 1921, quand la ville a créé la Commission de transport de Toronto. Il est devenu chauffeur de tramway. (*infra*, p. 149)

Dans ce cas-ci, l'autrice n'a pas écrit au long ce que le sigle TTC signifiait, mais c'est un des organismes principaux de la ville de Toronto qui est facile à trouver, surtout quand on regarde le contexte de son utilisation. Référence pour les noms officiels d'organismes canadiens, Termium Plus nous indique que le nom « Commission de transport de Toronto »

⁵⁹ Malheureusement, il n'existe aucun site web officiel — du moins, quand on le recherche en anglais —, mais dans Neil M. Coe, Philip F. Kelly et Henry W. C. Yeung. *Economic Geography: A contemporary Introduction*, 3^e édition, John Wiley & Sons Ltd., 2020, p. 440., on confirme le nom de l'organisme : « In the Korean case, this was also institutionalized through the Ontario Korean Businessmen's Association (OKBA). The OKBA was established in 1973 and emerged to become a major factor in channelling new Korean immigrants into retail enterprises [...] ».

⁶⁰ Voir site web : www.ckba.org/.

⁶¹ Repris dans les Chroniques de langue de Termium Plus, mais d'abord publié dans *L'actualité terminologique*, vol. 37, n° 1, 2004, p. 23.

est non officiel, mais correct⁶². Puisque sa traduction en français ne porte aucunement à confusion et qu'elle existe, j'ai choisi de l'utiliser, bien sûr, en toutes lettres plutôt que de façon abrégée. Ensuite, pour bien rendre « took over the TTC », j'ai fouillé sur le site de la Commission : « In 1921, the Toronto Transportation Commission officially took over a mix of private and municipal street railways⁶³. » Ainsi, la Commission n'existait pas avant 1921, alors j'ai préféré changer un peu le propos de l'anglais, qui suggérait sa préexistence.

Finalement, je suis tombée sur une expression que je ne connaissais absolument pas, un métier que la plupart des non-initiés ne connaissent sans doute pas :

Anglais : When we first got to Canada your father and I were slaving away in a factory during the day, and catching night crawlers at night. (p. 83)

Français : Quand nous sommes arrivés au Canada, ton père et moi nous faisons exploiter dans une usine le jour, et partions à la chasse aux vers de terre le soir. (*infra*, p. 150)

L'expression « catching night crawlers » suggérait bien une chasse aux indésirables, mais c'est grâce à l'article « Worm picking a slippery industry in Toronto » que j'ai su qu'il s'agissait de chasse aux vers de terre, une activité qui prend place tous les soirs, du printemps à l'automne, dans les champs situés en périphérie de Toronto⁶⁴. Comme quoi la traduction nous mène à toutes sortes d'apprentissages et de découvertes !

⁶² Termium Plus. « TTC », [En ligne], 16 mai 2017, https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=1&srchtxt=TTC&index=frt&codom2nd_wet=1#resultres (Page consultée le 8 avril 2020).

⁶³ Toronto Transportation Commission. « Turning 90—The TTC Since 1921 », 2017, [En ligne], https://www.ttc.ca/About_the_TTC/History/Turning_90_The_TTC_Since_1921.jsp (Page consultée le 8 avril 2020). On ne l'indique toutefois pas sur le site, mais dans la fiche de Termium Plus, il est écrit que ce nom est l'ancienne désignation, utilisée jusqu'en 1954, la nouvelle étant Toronto Transit Commission.

⁶⁴ Dan Taekema. « Worm picking a slippery industry in Toronto », *The Star*, [En ligne], 25 octobre 2015, <https://www.thestar.com/news/gta/2015/10/25/worm-picking-a-slippery-industry-in-toronto.html> (Page consultée le 8 avril 2020).

3.3. Les difficultés de traduction

Les enjeux de culture, de lieu et d'époque ne sont évidemment pas les seuls défis auxquels un traducteur se frotte. La langue elle-même présente ses difficultés, tant du point de vue des registres, des dialogues, des expressions et images, etc.

3.3.1. Dialogues et registres de langue

Avant même de toucher aux dialogues et aux registres de langue, j'ai dû faire le choix du temps de verbe de la narration en français. En anglais, on utilise le *simple past*, ce qui me laissait devant un choix : le passé simple ou le passé composé? D'un point de vue rythmique, le passé simple était pour moi ce qui se rapprochait le plus du *simple past*. Mon choix s'est aussi basé sur l'aspect plutôt classique du roman; en effet, il correspond de plusieurs façons à un *bildungsroman*, terme tiré de l'allemand désignant un roman d'apprentissage, où le personnage principal évolue moralement et psychologiquement, et qui se termine traditionnellement sur une note positive, même si les péripéties peuvent être teintées de résignation, de nostalgie et, même, de mort⁶⁵. Ainsi, le passé simple convient bien, à mon avis, à cette forme romanesque classique et donne une traduction qui n'est pas en décalage avec le texte original.

Lorsqu'on aborde les œuvres littéraires, une composante qui donne parfois du fil à retordre, c'est les dialogues, et plus particulièrement, les registres de langue qui y sont employés. Dans le cas de *Kay's Lucky Coin Variety*, la plupart des dialogues sont rédigés dans un anglais de registre courant, ne posant pas de défis particuliers. Toutefois, certains relèvent davantage du registre familier, comme pour les amis de Mary (les jeunes en

⁶⁵ Encyclopedia Britannica. « Bildungsroman », 6 mai 2020, [En ligne], <https://www.britannica.com/art/bildungsroman> (Page consultée le 21 juillet 2020).

général), et d'autres, du registre populaire, dont toutes les répliques de Leon, un personnage aux mœurs scabreuses, dont voici quelques exemples :

Anglais : “Nope,” he said as he handed me back a dollar. “I don’t wanna owe nothin’ more.” Then he asked, “So. Whatcha studying there, Mary?”
(p. 21, mon soulignement)

Français : — Nan, dit-il en me redonnant un dollar. J’veux pas devoir rien d’autre.

Puis il demanda :

— Pis, c’est quoi que t’étudies là, Mary ? (*infra*, p. 83)

Les passages soulignés de ce premier extrait sont écrits dans un langage parlé qu’on entend particulièrement bien à la lecture et qui colle à la peau du personnage. Je voulais obtenir le même effet en français, d’où les mots de vocabulaire de registre populaire comme « nan » et « pis », et les constructions de phrase relâchées — voire incorrectes, grammaticalement —, en plus, bien sûr, de l’élision des pronoms.

Anglais : “I’ve been wantin’ you something bad since I first saw you.” [...] “This won’t be any fun ’less you’re with me.” (p. 33, mon soulignement)

Français : — J’té veux comme ça s’peut pas depuis la première fois que j’t’ai vue. [...]

— Ce s’ra pas l’fun si t’es partie. (*infra*, p. 96)

Dans ce second exemple, en plus de respecter le registre de langue, il me semblait primordial de conserver le rythme du dialogue, au ton pressant et, même, violent, puisque c’est une scène d’agression. J’ai donc choisi des mots simples et courts, plusieurs élidés ou tronqués, qui, à mon avis, respectaient ces critères de départ de l’anglais et étaient très idiomatiques en français dans un tel contexte. Ainsi, il me paraissait plus naturel, par exemple, que Leon dise « J’té veux » plutôt que « J’ai envie de toi » ou encore, en parlant de Mary qui s’est évanouie, « si t’es partie » (une modulation de renversement du point de vue) plutôt qu’une tournure comme « si t’es pas réveillée ».

Anglais : “Wake the fuck up!” (p. 34)

Français : Enweye ! Réveille-toi ! (*infra*, p. 96)

Dans ce dernier exemple, l'emploi de « the fuck », de registre vulgaire, rend la phrase encore plus violente et choquante. Puisqu'en français, je ne voulais pas utiliser de sacres (voir la raison au prochain paragraphe) ni insérer, par exemple, une insulte — non présente en anglais —, seulement pour avoir un mot vulgaire comme dans le texte de départ, je me suis repliée sur l'effet recherché. Comme l'emploi de « the fuck », dans la phrase, avait selon moi comme but de montrer l'impatience et la frustration du personnage, j'ai choisi une solution de registre populaire, mais qui exprimait à mon sens ces sentiments et me semblait naturel dans une telle mise en scène.

Dans tous les cas, il m'était important de conserver le naturel du dialogue, et surtout, dans un style qui fonctionnerait pour le public québécois. De ce point de vue, on peut sans doute dire que j'ai adopté une démarche plus cibliste que sourcière; cependant, tant dans les exemples précédents que dans les suivants je n'ai pas utilisé de sacres, le juron préféré des Québécois, mais qui, ne faisant pas partie de la langue anglaise, auraient, à mon sens, trop « transporté » le récit au Québec. Après tout, ce n'est pas une adaptation, mais une traduction d'une histoire se déroulant à Toronto à la fin des années 1980, début 1990.

Anglais : “Sorry bout what happened to you,” she said. [...] though I didn't give 'em my name or anything.” (p. 76, mon soulignement)
Français : — Désolée de c'qui t'est arrivé, dit-elle. [...] même si j'leur ai pas donné mon nom ni rien. (*infra*, p. 143)

Dans ce premier extrait, l'élision des pronoms fonctionne encore une fois très bien pour respecter le langage parlé, de registre familier. Dans l'exemple ci-dessous, il était plutôt question de vocabulaire de registre populaire :

Anglais : “Are you frigging kidding me?” Erin shot back. “You're not helping.” (p. 105, mon soulignement)
Français : Est-ce que tu te fous de moi ? rétorqua Erin. Tu m'aides pas, là. (*infra*, p. 175)

Aussi, la particule « là » à la fin de la réplique était à mon avis nécessaire pour obtenir la même signification qu'en anglais, qui sous-entend « in this situation ».

Anglais : “It’s not a Big Gulp,” Jake told her. “Take it easy.”
“Let’s get outta here,” she said “I need air.” (p. 116, mon soulignement)
Français : — C’est pas un Big Gulp, lui dit Jake. Prends ça mollo.
— Allez, on sort d’ici, rétorqua-t-elle, j’ai besoin d’air. (*infra*, p. 187)

Anglais : “So it’s okay when *you* do it.”
“I’m outta here,” he said. (p. 117, mon soulignement, mais c’est
l’autrice qui utilise l’italique)
Français : — Donc c’est juste correct quand c’est toi qui le fais.
— J’m pousse, lâcha-t-il. (*infra*, p. 188)

Dans les deux derniers exemples, je suis satisfaite d’avoir trouvé des solutions idiomatiques de registre familier et qui sont, cela va sans dire, bien propres au Québec. J’en discuterai un peu plus loin, mais je tiens à indiquer que l’italique de l’anglais a disparu en français; *you* est devenu la mise en relief « c’est toi qui » pour indiquer l’insistance sans employer l’italique.

Dans un autre ordre d’idée, les mots de vocabulaire qui m’ont particulièrement posé problème dans les dialogues sont « creep » et « creepy », car en français québécois de registre familier, on les garde souvent en anglais — surtout *creepy* —, sans doute parce qu’aucun mot en français ne rend exactement le sens de l’anglais. Voici donc les solutions que j’ai trouvées :

Anglais : “Yeah, he’s kinda creepy,” [...] (p. 22)
Français : Ouais, il fait peur quand même, [...] (*infra*, p. 87)

Anglais : He was a total creep [...] (p. 77)
Français : Il était vraiment tordu [...] (*infra*, p. 144)

Dans les deux cas, on fait référence à Leon, l’horrible proxénète. Décidément, ce personnage possède tout un vocabulaire et un langage le caractérisant. Selon le dictionnaire d’Antidote, *creepy* signifie « strange and producing a feeling of nervousness or fear », et *creep*, « someone that you do not like or find strange ». Dans le premier cas, c’est une des amies de Mary qui, l’observant par la fenêtre, émet ce commentaire. Il me semblait donc approprié ici de rendre l’aspect effrayant, inquiétant de « creepy », alors que dans le second

cas, c'est Mona Lisa, une prostituée ayant travaillé pour Leon, qui le qualifie de « creep »; j'ai alors plutôt choisi de souligner son caractère dérangé, dont elle a fait l'expérience. Dans le premier cas, il me semble perdre en traduction l'aspect d'étrangeté souligné dans la définition en anglais, et qu'on comprend bien quand on lit le texte de départ. Dans le second, on perd peut-être un peu la portion « someone that you do not like » de l'anglais, mais la solution se rapproche tout de même beaucoup de l'anglais. Comme je l'ai mentionné plus tôt, il n'existe pas d'équivalents qui rendent exactement en français les sens anglais; alors j'ai dû accepter cette perte, surtout pour « creepy », et faire au mieux selon le contexte.

Pour ce qui est des dialogues, d'autres difficultés me sont apparues, comme l'emploi de l'italique qui, bien qu'il soit très utilisé en anglais, n'est pas particulièrement encouragé en français : « Cette fonction d'insistance de l'italique est très populaire, mais il faut y recourir modérément. C'est un procédé que tout abus dévalorisera⁶⁶. » J'ai donc autant que possible tenté de trouver des solutions pour l'éviter, ce qui est à vrai dire plutôt facile à faire en français :

Anglais : “*She's* had one too many.” (p. 91)

Français : Elle, elle a trop bu. (*infra*, p. 159)

Une solution classique est la mise en relief, technique qui fonctionne généralement bien pour les pronoms quand on veut créer un effet d'insistance, comme pour l'exemple ci-dessus.

Anglais : “I don't think of him that way.”

“You should. *I would!*” she teased.

Of course you would... (p. 105, c'est l'autrice qui utilise l'italique)

Français : — Je n'ai pas ce genre d'attirance pour lui.

— Tu devrais. Moi oui, en tout cas ! me taquina-t-elle.

Bien sûr que oui... (*infra*, p. 176)

Dans ce second exemple, j'ai opté pour une expression, « en tout cas », très souvent utilisée dans ce genre de contexte, qui vient souligner une opposition vis-à-vis de l'opinion de l'autre

⁶⁶ Le guide du rédacteur. « L'italique », *Termium Plus*, [En ligne], <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5> (Page consultée le 10 avril 2020).

personne. Elle me permettait en même temps de conserver le « oui » essentiel à la ligne suivante (une pensée, d'où l'italique) pour assurer une suite logique de manière idiomatique.

3.3.2. Expressions et images

Qu'il s'agisse des expressions figées appartenant à une langue ou des images qu'un auteur ou une autrice crée, chaque texte comporte ses effets stylistiques qu'il est parfois difficile de rendre en traduction. En voici un premier exemple :

Anglais : I was shocked to see the broken Valentine that was her face. (p. 8)

Français : Voir son visage ravagé m'ébranla. (*infra*, p. 69)

Premièrement, j'ai eu énormément de difficulté à trouver une définition correspondant à cette expression, mais selon le contexte, on comprend bien que le visage en question est meurtri et montre une expression de souffrance, de tristesse aussi sans doute. On décrit dans les phrases suivantes les blessures qu'on y voit : des coupures et des bleus, en plus des marques de strangulation sur le cou. Je n'ai pas réussi à trouver une expression qui puisse rendre cette image en français, et j'ai bien conscience que vu sa puissance et sa poésie dans le texte de départ, elle est perdue dans le texte d'arrivée — « lost in translation » — et que ma solution est beaucoup trop pragmatique, mais elle fonctionne selon moi pour cette raison : « ravagé » est polysémique. Il porte autant sur l'aspect physique de « détruit par une action violente » que l'aspect émotionnel de « bouleversé par une émotion violente », définitions trouvées dans le dictionnaire du logiciel Antidote.

Anglais : “Sometimes I feel like a sitting duck,” [...]

“It’s only a matter of time before someone blows my head or my heart explodes waiting for it to happen.” (p. 16, mon soulignement)

Français : — Parfois je me sens comme un pigeon d'argile, [...]

— Ce n'est qu'une question de temps avant que quelqu'un me fasse exploser la cervelle ou que mon cœur ne succombe au stress d'ici là. (*infra*, p. 77)

Dans ce deuxième exemple, il a été plus facile de trouver la signification de l'expression *sitting duck* : « target, someone or something that is easy to attack », encore une fois selon le dictionnaire d'Antidote. Puisque l'expression comporte l'idée de cible, je trouvais à la fois logique et amusant d'utiliser « pigeon d'argile », qui est la cible sur laquelle on tire à la carabine et qui, en même temps, constitue un beau clin d'œil à l'anglais avec le mot « pigeon », mis pour « duck », deux volatiles qui sont souvent au sol — des cibles faciles. Quant à la portion soulignée de l'extrait, il a fallu que j'étoffe la phrase pour qu'on comprenne bien que c'est le stress qui pourrait faire lâcher le cœur de la personne qui parle, et non une quelconque maladie congénitale.

Anglais : “When she puts on a stone’s face,” he said, “you too must be a rock for her.” He took his left hand and cupped the right one balled in a fist so the “stone” became a “rock”. (p. 45) [...]
I remembered the stone my dad had made using his fist. But I had no idea how to be that rock for her. (p. 68)

Français : — Quand elle affiche un visage de pierre, répondit-il, tu dois toi aussi devenir un roc pour elle.
De sa main gauche, il couvrit son poing droit pour illustrer que la « pierre » était devenue « roc ». [...]
Je me rappelai la pierre que mon père avait formée avec son poing.
Mais je ne savais pas comment devenir son roc. (*infra*, p. 135)

La traduction de ces passages a bien dû changer dix fois, car je voulais absolument conserver l'image de la pierre et du roc, sans qu'on perde un once du sens. Finalement, en relisant ma dernière traduction, je me suis rendu compte que je m'éloignais peut-être trop du texte de départ en le clarifiant et l'allongeant, deux tendances déformantes qu'aborde Antoine Berman⁶⁷ : « L'allongement, en outre, est un relâchement portant atteinte à la rythmique de l'œuvre. C'est ce qu'on appelle souvent la "surtraduction" [...]»⁶⁸. D'autant plus qu'il s'agissait en partie d'un dialogue, j'ai décidé de laisser tomber toute clarification de l'image et de rester plus près du texte anglais, tout en utilisant des locutions idiomatiques en français.

⁶⁷ Dans *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, p. 54-56.

⁶⁸ Berman, p. 56

Une autre des tendances déformantes abordées par Antoine Berman m'a portée à réfléchir quant à certains choix : la destruction des locutions. Berman écrit que, dans le cas des images, locutions, tournures et autres relevant en partie du vernaculaire, « jouer de l'équivalence est attenter à la parlance de l'œuvre. Les équivalents d'une locution ou d'un proverbe ne les *remplacent* pas⁶⁹. » Ainsi, ces deux exemples proposaient des images qui avaient des équivalents français, mais qui ne donnaient pas du tout le même effet.

Anglais : [...] my chopstick-thin body. (p. 5)

Français : [...] mon corps, mince comme une baguette. (*infra*, p. 65)

Anglais : To this day I'm haunted by images of a man with paper-white skin,
[...] (p. 23)

Français : À ce jour, les images d'un homme à la peau blanche comme du
papier, [...] me hantent. (*infra*, p. 85)

Si j'avais traduit par « mince comme un fil » dans le premier extrait ou par « blanc comme neige/un drap/un linge/... » dans le second, oui, j'aurais utilisé un équivalent, mais j'aurais perdu des éléments essentiels à la « parlance » de l'œuvre. Si « baguette » est employé, c'est que Mary, qui se décrit elle-même dans ce passage, est asiatique. Et « papier » fait référence à divers éléments du récit : les cygnes en origami qui reviennent à quelques reprises, la qualité d'écrivain de Mary et la place que l'écriture, ses cahiers, ses poèmes, la littérature occupent dans sa vie et dans l'histoire. Il me paraissait donc essentiel de conserver en traduction les mêmes images que dans le texte de départ.

Dans d'autres cas, les équivalences ne me semblaient pas nuire à la « parlance » de l'œuvre, comme cet exemple où le personnage du père perd l'équilibre et tombe :

Anglais : [...] became all arms and legs [...] (p. 99)

Français : [...] il se retrouva les quatre fers en l'air [...] (*infra*, p. 167)

⁶⁹ Berman, p. 65. C'est l'auteur qui souligne.

Pour cet extrait, la traduction en français rend tout à fait l'image des membres qui partent en l'air dans la chute; alors je ne voyais aucun problème à me servir de cette expression figée respectant le rythme et la longueur de la version originale.

Il y a aussi eu des jeux de mots de l'autrice que je n'ai pas réussi à reproduire en français, notamment celui-ci :

Anglais : I felt sure I was on the brink of a breakdown.

Instead, I had a breakthrough. (p. 41, c'est l'autrice qui utilise l'italique; c'est moi qui souligne)

Français : J'étais persuadée que j'étais près de perdre la raison.

J'eus plutôt une illumination. (*infra*, p. 104)

En anglais, le jeu de mots est bien pensé et efficace, et l'autrice y met même l'accent à l'aide de l'italique. Il y a aussi une allitération avec les « b », accentuée par la reprise de « break ». Toutefois, en français, il n'y avait pas deux mots possédant une même syllabe sémantique qui auraient rendu le sens de l'anglais. J'ai donc opté pour une solution qui respectait le sens tout en rimant, pour tout de même rappeler un moindrement l'idée d'opposition exprimée par l'anglais, malgré que ne soit pas vraiment satisfaisant.

3.3.3. Autres sujets

En général, traduire le livre d'Ann Y. K. Choi s'est fait de façon assez fluide. Transpositions, modulations et étoffements ont bien sûr été nécessaires, comme le montrent ces exemples :

Transpositions

Anglais : An article entitled "How Eyebrows Can Make or Break Your Face" got my attention. (p. 78, mon soulignement)

Français : Un article intitulé « Comment les sourcils peuvent faire de votre visage une œuvre d'art ou un désastre » attirera mon attention. (*infra*, p. 145)

Anglais : I sometimes felt sad my parents and their friends had to meet like fireflies in the night, sacrificing sleep for laughter, food, and gossip. (p. 13, mon soulignement)

Français : J'étais parfois triste que mes parents et leurs amis dussent se réunir
comme des lucioles dans la nuit, sacrifiant leur sommeil pour
s'amuser, manger et potiner. (*infra*, p. 74)

Anglais : It wasn't the Korean way. (p. 27 et 88, mon soulignement)

Français : Ça ne se faisait pas, chez les Coréens. (*infra*, p. 89 et 156)

Dans ces extraits, des verbes sont devenus des noms, des noms, des verbes et enfin, un groupe nominal, un groupe prépositionnel. Ce dernier exemple a d'ailleurs changé bien des fois avant de trouver cette forme finale. J'ai tenté de conserver la forme « nom et adjectif » de l'anglais, mais cela ne semblait jamais très idiomatique. Mes essais ont finalement donné lieu à ce que Vinay et Darbelnet appellent une transposition facultative⁷⁰, procédé qui, bien que non obligatoire, me permet ici de rapporter le sens, mais dans une tournure plus idiomatique que si j'en avais conservé une davantage calquée sur l'anglais.

Modulations

Anglais : "And here's to my goddamn virginity still being intact!" I'd seen the relief on my mother's face when she found out at the hospital. (p. 41, mon soulignement)

Français : — Et à la santé de ma foutue virginité encore intacte !

J'avais vu le soulagement sur le visage de ma mère à l'hôpital
quand on lui avait dit ça. (*infra*, p. 105)

Anglais : I didn't recognize him [...] (p. 21)

Français : C'était la première fois que je le voyais [...] (*infra*, p. 82)

Dans le premier extrait, j'ai employé une modulation de moyen et de résultat, où, dans l'anglais, on a le résultat (« she found out »), tandis qu'en français, j'ai plutôt utilisé le moyen (« quand on lui avait dit ça »). Les deux formules transmettent le même sens; ainsi, par souci de clarté, j'ai choisi cette solution en français. Dans le second extrait, Mary raconte la première fois qu'elle voit Leon entrer au magasin de ses parents, et une modulation du point de vue me semblait ici tout appropriée. En effet, comme Vinay et Darbelnet le précisent, cette

⁷⁰ Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beauchemin, 1984, p. 50

modulation est dans ce cas-ci une modulation libre (à l'opposition de figée — par l'usage et la fréquence), mais « pas pour autant facultative; elle doit, si elle est bien conduite, aboutir à la solution idéale correspondant, pour la langue LA, à la situation proposée par LD⁷¹ ».

Étoffements

Anglais : Josh helped himself to a bowl of chips on the coffee table. (p. 36, mon soulignement)

Français : Josh piocha dans un bol de croustilles posé sur la table basse. (*infra*, p. 98)

Anglais : [...] pleading Ceasar not to ignore her dreams of disaster. (p. 38, mon soulignement)

Français : [...] suppliait César de ne pas faire fi des rêves de catastrophe qu'elle avait faits. (*infra*, p. 101)

Anglais : I grew dizzy watching the colour-coded taxicabs speed in and out of the ten-lane city streets. (p. 49)

Français : Je devins étourdie par le rapide va-et-vient des voitures de taxi, dont les couleurs correspondaient à un code précis, dans les rues à dix voies de la ville. (*infra*, p. 113)

Le premier extrait montre l'étoffement tout simple d'une préposition; en conservant seulement une préposition, comme en anglais, le français reste un peu trop abstrait, alors l'ajout d'un simple participe passé règle le problème. Dans le deuxième extrait, c'est le « her » qui m'a obligée à allonger la phrase. Puisqu'en français, il n'y avait pas moyen de désigner si les rêves étaient ceux de César ou de sa femme simplement avec un déterminant comme dans le texte de départ, j'ai dû employer une périphrase explicative. Enfin, dans le dernier extrait, l'apposition qu'utilise l'anglais nécessite encore une fois une longue périphrase explicative qui vient assurément briser le rythme de la phrase, mais qui est nécessaire pour rendre le sens. J'en profite pour souligner la transposition que j'ai dû faire ici : « speed in and out » est devenu « le rapide va-et-vient ».

⁷¹ Vinay et Darbelnet, p. 51

Une des modifications essentielles que j'ai dû faire, nécessairement, c'est revoir la forme du texte. De toute évidence, l'anglais et le français n'ont pas le même système d'écriture en ce qui concerne les dialogues. En voici un simple exemple :

Anglais : "No, it's Yuki," he said, then, seeing my confusion, "Ms. Nakamura. She's in Japan teaching for the summer." (p. 130)
Français : — Non, c'est Yuki, dit-il.
Puis, devant ma confusion, il ajouta :
— Madame Nakamura. Elle est au Japon pour enseigner cet été.
(*infra*, p. 203)

Exit les guillemets, donc, pour utiliser les tirets et retours de chariot propres au système français. Comme on le voit dans cet exemple, lorsque l'incise était très longue, j'ai préféré diviser la réplique en deux, afin d'éviter toute confusion, vu l'absence de guillemets. J'ai toutefois conservé l'italique du texte de départ pour indiquer les pensées de la narratrice, en uniformisant là où, vraisemblablement, ça avait été oublié.

À noter que j'ai conservé toutes les incises, même s'il y en avait beaucoup et qu'elles étaient très répétitives. J'ai plutôt préféré varier les traductions de tous les « said », « told » et « asked » de l'anglais, qui auraient créé une redondance. Dans un article où elle observe la fonction de l'incise dans les deux langues et les façons de la traduire, Lucie Gournay indique que :

Sur l'ensemble du corpus, la traduction du verbe de dire est majoritairement faite par son équivalent lexical en français ; de manière plus minoritaire, il est traduit par un verbe d'un autre type [...] plus exactement par un verbe qui exprime un rapport entre le locuteur et son interlocuteur. [...] On constate que le choix d'un verbe plus explicite en français permet de rappeler dans l'incise la fonction de l'acte de langage exprimée, et culturellement codée⁷².

⁷² Lucie Gournay. « Traduction des énoncés en incise du discours direct : l'apport de la linguistique contrastive », *Études de linguistique appliquée*, 2013, vol. 4 n° 172, [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-ela-2013-4-page-397.htm#pa38> (Page consultée le 16 avril 2020). Elle se base sur un corpus bilingue CODEXT de romans dont la majorité ont été écrits entre 1940 et 1960, corpus développé par les étudiants à la maîtrise en traduction de l'Université Paris Est Créteil.

Des verbes comme « répondre », « répliquer », « rétorquer », « demander » sont donc, selon ses analyses, des préférés en français, sans compter tous les autres qui servent si bien dans les incises et dont l'emploi est des plus naturels en traduction de l'anglais vers le français. C'est ce que j'ai appliqué dans toute ma traduction.

Dans un même ordre d'idée, de nombreuses pensées (en italique) possédaient elles aussi leur incise. Puisque c'est une narration à la première personne et donc, que ces pensées seront toujours celles de la narratrice, Mary, je me demande pourquoi l'autrice a tenu chaque fois à mettre une incise, et toujours la même : « I thought ». Ce mécanisme de l'anglais me semble lourd en français, mais pour ne pas prendre trop de libertés, j'ai seulement préféré varier les « pensai-je » et « me dis-je ». Même chose pour les nombreuses occurrences de « wondered » qui parsèment le roman : comment éviter de répéter autant de fois « me demandai/demandais » ? À quelques endroits, je me suis permis de m'écarter un peu de la forme de l'anglais :

Anglais : I wondered if I could find the same dress [...] (p. 86)

Français : Je pourrais peut-être trouver la même robe [...] (*infra*, p. 154)

Anglais : I wondered if he was envisioning an entire forest disappearing. (p. 124)

Français : Comptait-il faire disparaître une forêt en entier ? (*infra*, p. 196)

À mon avis, ces solutions apportent du dynamisme et conviennent mieux au français. Dans le second exemple, notons que Mary parle de son professeur, qui avoue avoir déjà tué un petit arbre tant il a utilisé de feuilles pour ses créations littéraires et qui compte ensuite écrire un roman, d'où l'image de la forêt.

3.4. Le mot « dépanneur »

Même si j'ai employé très souvent « magasin », nom générique, la traduction de « variety store », un des termes principaux du récit, que j'ai choisie est « dépanneur ». Dans un article paru dans *La Presse*, Silvia Galipeau résume quelques informations tirées du livre

Sacré dépanneur ! (Montréal, éditions Héliotrope, 2010) : le mot, né en 1970 après les *convenient stores* aux États-Unis et les « magasins d'accommodation » ici, désigne un petit commerce apparemment propre au Québec pouvant rester ouvert les soirées et fins de semaine. Paul-Émile Maheu aurait d'ailleurs été un des premiers à adopter le modèle, et c'est lui qui instaure les étagères basses que l'on connaît aujourd'hui⁷³. Dans un autre article où l'on aborde le même livre de Judith Lussier, Jean-Philippe Laperrière indique que le dépanneur représente l'évolution des magasins d'accommodation et du magasin général. Il écrit qu'on y vend des billets de loteries, de l'alcool, des produits du tabac, de la pornographie, mais aussi des produits d'épicerie. Il indique aussi que c'est un marché où l'on peut acheter à crédit⁷⁴. Judith Lussier elle-même écrit un article dans *L'actualité* sur le sujet, où elle nous dit que plusieurs Coréens arrivés au Canada en 1986 ont été motivés par un programme d'aide aux investisseurs étrangers, ici, au Québec qui leur permettait d'acquérir à petit capital un dépanneur. Ils devaient y engager un Québécois dans les 24 mois⁷⁵.

La grande majorité des caractéristiques — horaire, produits vendus, crédit — de ces définitions du dépanneur conviennent effectivement au magasin tenu par les Hwang dans le livre. Il serait très plausible qu'un tel magasin transposé au Québec, à l'époque où se déroule le récit, se soit appelé « dépanneur » puisque le terme existait déjà depuis un moment et que, au Québec comme ailleurs, devenir propriétaire d'une telle boutique était accessible pour les immigrants coréens. Il me semblerait plus inapproprié d'employer « magasin général », qui

⁷³ Silvia Galipeau. « La grande histoire du p'tit dépanneur », *La Presse*, [En ligne], 21 avril 2010, <http://www.lapresse.ca/vivre/societe/201004/21/01-4272580-la-grande-histoire-du-ptit-depanneur.php> (Page consultée le 3 octobre 2017).

⁷⁴ Jean-Philippe Laperrière. « Sacré dépanneur ! », Judith Lussier et Dominique Lafond (photos), Héliotrope, 2010, 223 p. », *Cuizine : The Journal of Canadian Food Cultures/revue des cultures culinaires au Canada*, vol. 6 n° 1, [En ligne], 2015, <https://www.erudit.org/fr/revues/cuizine/2015-v6-n1-cuizine01991/1032261ar/> (Page consultée le 3 octobre 2017).

⁷⁵ Judith Lussier. « Sacré dépanneur ! », *L'actualité*, [En ligne], 16 mai 2010, <http://lactualite.com/societe/2010/05/16/sacre-depanneur/> (Page consultée le 3 octobre 2017).

rappelle plutôt une époque plus ancienne. Si ces arguments ne sont pas suffisants, soulignons que même l'*Oxford English Dictionary* a fait entrer le dépanneur dans ses pages :

Bien connu des Québécois — et utilisé par les anglophones du Québec — comme étant le commerce de proximité où l'on trouve un peu de tout, le dépanneur vient tout juste d'être adopté par l'*Oxford English Dictionary* qui l'écrit, lui, sans accent aigu. Le dictionnaire britannique lui confère la même signification que chez nous, le qualifiant de « convenience store⁷⁶ ».

Cette entrée légitime une fois de plus son emploi dans ma traduction, d'autant plus que le public visé par cette dernière est québécois. Il me semblait donc inévitable d'utiliser « dépanneur » pour « variety/convenience store ». Et voilà qui conclut pour la section des difficultés de traduction liées à l'extrait de *Kay's Lucky Coin Variety* sur lequel j'ai travaillé!

⁷⁶ Radio-Canada. « Le mot "dépanneur" fait son entrée dans le prestigieux Oxford English Dictionary », Huffington Post, [En ligne], 25 juin 2015, http://quebec.huffingtonpost.ca/2015/06/25/depanneur-dictionnaire-oxford-english-dictionary_n_7665134.html (Page consultée le 3 octobre 2017).

Conclusion

Ainsi, après une brève incursion dans l'histoire et la production littéraire de la diaspora coréenne au Canada, la question posée doit trouver réponse. La traduction en français de *Kay's Lucky Coin Variety*, roman d'Ann Yu-Kyung Choi, est-elle pertinente? Si on l'aborde du point de vue de la traduction d'une œuvre « migrante », tout simplement, Jean-François Caron, dans son article « Migrer au cœur de notre littérature », nous apporte une réponse toute simple :

Si déjà notre littérature nationale est folklorisée — comme toute notre culture, bien trop souvent —, favoriser une pluralité dans l'écriture comme dans l'identité ne peut qu'être souhaitable. Une littérature québécoise admettant sa polyphonie ne sera pas moins nationale, mais sera plus résolument actuelle⁷⁷.

À ce sujet, Caron rejoint Choi, qui, dans l'entrevue qu'elle m'a accordée, encourageait très clairement une diversité culturelle dans la littérature d'ici. De ce point de vue, à l'évidence, la traduction de tous les livres écrits de part et d'autre de la francophonie et de l'anglophonie canadiennes, pour ne nommer que celles-là, serait pertinente. Mais peu réaliste.

Dans sa contribution au livre *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Smaro Kamboureli, quant à elle, adopte le point de vue suivant :

La traduction est intégrale à la diaspora. Cette relation intime existe non seulement parce que les membres de la diaspora doivent souvent apprendre une nouvelle langue, mais aussi parce que la traduction est ce qui marque leur entrée dans une culture différente de la leur ainsi que leur réentrée dans leur pays d'origine. [...] les membres de la diaspora traduisent eux-mêmes la culture qu'ils habitent maintenant. [...] Toutes les cultures sont poreuses et tous les sujets peuvent être *altérisés*⁷⁸. (C'est l'autrice qui souligne)

⁷⁷ CARON, Jean-François. « Migrer au cœur de notre littérature », *Lettres québécoises*, n° 152, hiver 2013, p. 14.

⁷⁸ Smaro Kamboureli. « The Diasporized Body: Diaspora, Affect, Translation », dans Maria Löschnigg et Martin Löschnigg (dir.), *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Heidelberg: Winter Verlag, 2009, p. 37. Ma traduction. En anglais : « Translation is integral to

Kamourelî soumet ici l'idée que la traduction est essentielle à la diaspora. Dans le corpus que j'ai dressé et analysé, les ouvrages répertoriés semblaient dans l'intégralité avoir été écrits en anglais ou en français. En entrevue, Choi m'a confié que la pauvreté de son coréen l'empêchait d'accéder à une grande part de la production culturelle coréo-canadienne. Il m'apparaît donc clair qu'une partie de cette littérature doit avoir pour langue d'écriture le coréen, et que ces ouvrages n'ont pas eu la chance d'être traduits dans l'une ou l'autre des langues officielles du Canada. Toutefois, dans le cas qui nous occupe, traduire en français le roman de Choi, écrit en anglais, serait de permettre son entrée, comme l'énonce Kamourelî, dans une autre culture, soit la culture québécoise. Car, tout comme j'ai abordé la traduction en ayant en tête que trois langues étaient présentes dans l'acte de transfert, il ne me semble pas saugrenu de penser que trois cultures sont ici également à l'œuvre : coréenne, canadienne anglaise et québécoise.

Avec cette dernière réflexion en tête, il va de soi de se questionner sur la présence de la culture coréenne dans le champ littéraire québécois. Et comme je l'ai montré dans ce mémoire, celle-ci semble bel et bien se limiter aux œuvres d'Ook Chung, qui, bien qu'ayant un capital symbolique d'importance, ne peuvent représenter à elles seules l'expérience de toute une diaspora. C'est pourquoi le roman *Kay's Lucky Coin Variety* saurait, selon moi, trouver sa place sur le marché du livre québécois : il offrirait un point de vue inédit sur l'expérience coréenne au Canada, en plus de participer à la diffusion de cette culture peu représentée en littérature. Enfin, différents publics y trouveraient leur compte, notamment les jeunes, immigrants ou non, qui vivent des situations semblables à celles des enfants Hwang,

diaspora. It has an intimate relation to it not only because diasporic subjects often have to learn a new language, but also because translation is what marks their entry into a culture different from theirs, as well as their re-entry into their original homeland. [...] diasporic subjects themselves translate the culture they now inhabit. [...] All cultures are porous, and all subjects are subjected to *othering*. »

car les expériences humaines transcendent les cultures, et la littérature représente à cet effet un formidable vecteur de dialogue, de compréhension et d'ouverture sur les autres.

Partie 2

Traduction

*À ma mère,
qui m'a appris que l'on créait notre propre chance,
à ma fille Claire,
qui m'inspire à apprendre et à vivre le moment présent,
et à la douce mémoire de Cathy,
qui m'a montré ce qu'est l'amitié*

PARTIE 1

Dans l'escalier

Chapitre 1

Je me trouvais derrière le comptoir de notre dépanneur, le Kay's Lucky Coin Variety, plongée dans la lecture du *Toronto Star*, lorsque j'entendis des pneus crisser et quelqu'un hurler des obscénités. Un klaxon retentit. Je regardai dehors.

— Vous êtes complètement fou ou quoi ? aboyait le chauffeur.

Alors qu'il était presque rendu de l'autre côté de la rue, Tico continua simplement de presser le klaxon de bicyclette qu'il portait autour du cou.

— Salut, Mary ! me lança-t-il. T'as quelque chose pour moi ?

— Ça va ?

Il hocha la tête. Ce n'était pas quelqu'un qui parlait beaucoup, et c'était tant mieux ; il sentait vraiment mauvais. Je lui tendis le sac de Wonder Bread de la veille que ma mère avait mis de côté pour lui. Il venait le chercher chaque mardi à vingt heures. Ma mère avait un faible pour lui, car ses yeux lui rappelaient ceux de Gregory Peck. Elle était convaincue que les embûches que rencontrait Tico découlaient de mauvaises actions posées dans une vie antérieure et elle l'avait pris en pitié. Tico me sourit. Les dents qui lui restaient étaient horriblement cariées. Il me remercia d'un bref hochement de tête et sortit. J'entendis son klaxon une fois de plus lorsqu'il retraversa la rue.

Je repris ma lecture du journal. Les histoires qui y étaient publiées me donnaient souvent des idées pour la composition d'un récit ou d'un poème. On avait récemment découvert le *Titanic* au fond de l'Atlantique nord. Tandis que mon frère, Josh, était fasciné par l'improbabilité mathématique de sa collision avec un iceberg, je ne pouvais arrêter de penser à ces centaines de personnes qui avaient été prisonnières d'un bateau en plein naufrage. J'imaginai l'hystérie générale, les corps qui flottaient, enveloppés de vêtements

de soirée gorgés d'eau, les visages blancs tournés vers les étoiles, qui se reflétaient dans leurs yeux glacés. Une prostituée aux cheveux foncés que je n'avais encore jamais vue entra, interrompant mes rêveries. Elle regarda autour d'elle et se dirigea d'un pas nonchalant vers le présentoir des gommes. Ses collants en résille rouge présentaient un accroc tout juste sous l'ourlet de sa minijupe. « Ça fait beaucoup de rouge », pensai-je, et je me demandai si elle avait remarqué la déchirure.

Je la reconnus seulement quand elle me tendit un billet de dix dollars pour payer une boîte de condoms et un paquet de gomme à mâcher Wrigley's Big Red. En un instant, je me revis, sept ans plus tôt, dans la classe de quatrième année de monsieur Mills.

J'étais arrivée lors d'une journée exceptionnellement chaude d'octobre à ma nouvelle école primaire de Toronto. Après avoir émigré de Corée en 1975, mes parents avaient travaillé durant des années dans les dépanneurs d'autres personnes et avaient cumulé divers emplois, jusqu'à ce qu'ils aient assez d'argent pour acheter leur propre magasin en plein cœur de la ville. Timide, je me tenais sur le seuil de ma nouvelle classe lorsque le directeur informa monsieur Mills de mon arrivée. Puis j'eus droit à la présentation embarrassante suivante :

— Les amis, voici...

Je finis la phrase de monsieur Mills à sa place. Ses yeux balayèrent la salle. Les miens aussi ; il n'y avait aucun élève asiatique dans le groupe ni de pupitre libre. Monsieur Mills fit rouler sa chaise près des fenêtres et m'invita à m'y asseoir. Je traversai la pièce les joues en feu, consciente de toutes les paires d'yeux qui analysaient mon vieux kangourou mauve et mon jean délavé, ma frange, que j'avais moi-même coupée de façon inégale, mon corps, mince comme une baguette. Je m'assis, convaincue que je ne méritais pas d'avoir

d'amis. Le cours reprit. On nous distribua des copies et on nous demanda de sortir un crayon. Je n'avais rien pour écrire.

— Delia, prête un crayon à la petite nouvelle, dit monsieur Mills.

De toute évidence, la mémoire des noms n'était pas son fort.

Une fillette au teint pâle et aux cheveux blonds comme ceux de Boucle d'or fouilla dans son étui à crayons et m'en tendit un tout neuf, qui dégageait une étonnante odeur de cannelle. Je m'apprêtais à la remercier lorsque j'aperçus une affreuse cicatrice sur sa main. Elle partait du dessus de son poignet et descendait jusqu'au milieu de sa main, près du majeur, une imperfection troublante sur une main aussi délicate. De retour de la récréation, quelle déception de voir que monsieur Mills m'avait installé un pupitre et une chaise près du fond de la classe, trois places directement derrière Delia.

Quelques semaines plus tard, quand j'eus enfin réuni assez de courage pour interroger Delia à propos de sa cicatrice, il était trop tard. Elle ne venait plus à l'école. Je questionnai monsieur Mills, mais tout ce qu'il voulut me dire, c'était qu'elle avait déménagé. Personne ne semblait savoir où. Ni s'en préoccuper. Et je l'oubliai.

Presque sept ans plus tard, la cicatrice se dessinait toujours comme une île au contour irrégulier, entourée d'eaux calmes. J'examinai le visage de Delia pendant qu'elle inspectait les pâtés jamaïcains au bout du comptoir. Elle paraissait plus vieille que ses seize ans, mais elle mordillait de longs faux ongles du même rouge que ses vêtements. Ses cheveux autrefois d'un blond magnifique étaient maintenant d'un noir profond, comme les miens. Je pouvais presque sentir la mousse et le fixatif qui les maintenaient gonflés. Je luttais pour ne rien laisser paraître. Elle ne prit pas la peine de compter la monnaie avant de la laisser tomber dans son sac à main. Mon cœur cognant dans ma poitrine, je la regardai quitter le magasin, puis me précipitai à la porte pour voir où elle allait. Elle ne se rendit pas

bien loin. Elle se tenait toujours sur notre coin de rue quatre heures plus tard, au moment où je me faufilai dans la chambre de mon frère pour jeter un coup d'œil par la fenêtre.

Heureusement pour moi, Josh avait le sommeil profond. S'il avait été réveillé, je me serais contentée de lui demander tout bonnement s'il avait remarqué la nouvelle fille qui faisait le coin de la rue. Puis j'eus l'idée de vérifier son journal intime, qu'il gardait caché derrière sa bibliothèque. J'avais découvert ce cahier à spirale l'année précédente pendant que je fouinais dans ses affaires. Le temps qu'une prostituée mettait à revenir après être montée dans la voiture d'un client y était inscrit. Josh avait fait de ses observations une science. Il passait tellement de temps derrière la caisse enregistreuse qu'il avait noté la marque de condoms que chaque prostituée préférait et celle des cigarettes qu'elle fumait. Il avait même donné des noms aux filles : « Trixie », « Babe », « Suzie X ».

J'emportai le cahier à la salle de bain, le seul endroit où je pouvais allumer la lumière sans attirer l'attention à une heure si tardive. Je la trouvai enfin : « Scarlet : blanche, 165 cm, cheveux noirs, yeux gris, cicatrice sur la main, oreille gauche percée cinq fois, la droite trois fois... gomme à mâcher favorite, Wrigley's Big Red. »

Où était-elle passée, ces sept dernières années ? Comment s'était-elle retrouvée à faire la rue tout près d'ici ?

Le lendemain, il plut toute la journée et toute la soirée. La vadrouille à la main, j'étais si occupée à nettoyer une série d'empreintes de pas laissées par les clients que je faillis ne pas remarquer Delia lorsqu'elle entra au magasin. Un gros miroir rond de sécurité était accroché dans un coin au fond du commerce, et je pus y voir qu'elle discutait avec mon frère à la caisse. Elle tournait le dos au miroir, mais je voyais l'animation sur le visage de mon frère.

— Ouais, je sors pas vraiment, déclara Delia d'une voix chaude et assurée. Mais j'ai adoré ce film-là ! J'ai vraiment aimé le personnage d'Ally Sheedy.

Je sentis tout mon poids vaciller, et la vadrouille me servit de béquille. J'avais vu *The Breakfast Club* et je savais exactement ce dont ils parlaient.

Prête à me diriger vers la porte, je laissai tomber la vadrouille dans le seau. Le manche de bois cogna contre le métal. Josh et Delia se retournèrent pour me regarder. Je me précipitai vers l'arrière-boutique.

— Est-ce que ça va ? entendis-je mon frère crier.

— J'vais à la toilette ! lui répondis-je en essayant de reprendre mon souffle.

J'étais surprise d'avoir retrouvé la voix si vite. Par la porte entrebâillée de l'arrière-boutique, j'observai Delia qui terminait sa conversation avec mon frère. Elle lui envoya la main en sortant.

Le lendemain matin, à six heures, j'étais assise, épuisée, à la table de cuisine, et je regardais ma mère préparer le déjeuner. Même après toutes ces années passées au Canada, elle persistait à cuisiner un déjeuner coréen typique — riz vapeur, soupe, kimchi et différents plats de légumes et de viande. Mentionner Delia me brûlait la langue, mais je ne savais par où commencer.

— T'as pas besoin de faire autant de nourriture, lançai-je enfin avec irritation.

— Ça sent bon par ici, observa mon père en entrant dans la cuisine.

Ma mère lui tendit une tasse de thé vert qu'elle avait laissé tiédir dans un coin.

— Le déjeuner est le repas le plus important de la journée, sermonna-t-elle, pas le souper. À quoi ça sert de manger un si gros repas avant d'aller se coucher ? Ça fait seulement engraisser.

Elle arrêta de couper les légumes et ajouta en coréen :

— Certains de ces Blancs ont une façon de penser qui est tellement illogique. Imagine comme le système de santé se porterait mieux si tout le monde mangeait du riz, du kimchi et de la soupe trois fois par jour ! On paierait moins d'impôts, pour commencer.

— Écoute ton *eomma*, dit mon père. Elle a toujours raison.

Il me fit un clin d'œil, prit une gorgée de thé et quitta la pièce.

À cet instant précis, je sus que mes parents n'accepteraient jamais d'aider une prostituée blanche et mineure. J'imaginai plutôt ma mère me donner une claque sur le côté de la tête et me dire d'aller étudier.

— Deviens d'abord avocate, me crierait-elle en coréen. Tu penseras ensuite à sauver le monde !

Je quittai la cuisine et m'en fus à ma chambre. Je me sentais perdue, convaincue que ma mère ne saurait me prodiguer de conseils. J'étais toutefois déterminée à aborder Delia la prochaine fois qu'elle viendrait au magasin. Je lui demanderais peut-être si je pouvais faire quoi que ce soit pour l'aider à se sortir de la rue.

Derrière le comptoir du magasin, je regardais quels films étaient à l'affiche au centre Eaton. Contrairement à certaines Blanches qui organisaient des fêtes élaborées pour leurs seize ans, ça me satisfaisait amplement d'inviter mes meilleures amies à dîner au Mr. Greenjeans, puis au cinéma. Je m'imaginai même, dans mes rêves les plus fous, demander à Delia de se joindre à nous, mais c'était complètement ridicule puisqu'on approchait de la fin du mois, et je n'avais toujours pas trouvé le courage de lui adresser la parole. Rubina, ma plus vieille amie, pourrait alors enfin la rencontrer.

La porte s'ouvrit et Delia entra. Voir son visage ravagé m'ébranla. Une petite coupure près de son œil suivait les lignes d'expression naturelles de son visage, et toute la peau autour était parsemée de bleus. À cause d'une entaille sur le bord de ses lèvres, un côté

de sa bouche démaquillée paraissait enflé. Son cou portait d'étranges marques rouges. J'en fus si bouleversée que je faillis crier son nom.

Comme toujours, Delia évita de me regarder dans les yeux quand elle déposa ses achats habituels sur le comptoir. Elle fit le signe de la paix avec ses doigts, et je retirai deux cigarettes d'un carton d'Export « A » que je posai sur le comptoir, entre les condoms et la Wrigley's Big Red. Elle laissa tomber la monnaie dans son sac à main et partit sans dire un mot, l'odeur de cigarette et de cannelle la suivant jusqu'à la porte.

Cette nuit-là, le visage battu de Delia me hanta. Je voyais son corps blanc étendu immobile, ses yeux gris grand ouverts, fixant le plafond pendant que des mains avides, noires et blanches, tripotaient et sondaient sa peau nue. Je fermai les yeux le plus fort possible dans le but de chasser cette image. Quand il devint clair que je n'arriverais pas à dormir, je me levai et me mis à écrire dans mon journal. Je me revis dans la classe de monsieur Mills. Je revis le crayon de Delia dans son étui, au milieu des gommes Wrigley's Big Red, prêt pour mon arrivée, prêt à connecter nos deux vies. Mais Delia baignait maintenant dans un milieu dangereux. Dans un monde immoral, diraient mes parents. Comment pouvais-je l'aider ?

Mais notre histoire devait se répéter. Delia disparut.

Je l'attendis chaque soir pendant des semaines. J'avais tant besoin de réponses que je questionnai mon frère. Nous nous trouvions au magasin.

— Sais-tu ce qui est arrivé à la fille qui a une cicatrice sur la main ? lui demandai-je. Ça fait un moment que je l'ai vue.

— Elle est partie.

Il détacha son regard du magazine *Sports Illustrated* qu'il avait entre les mains.

— Je ne sais pas où, mais elle a dit qu'elle avait besoin de changer d'air après ce qu'il lui est arrivé. Ça se comprend.

Il redirigea son attention vers son magazine, mais mon silence lui fit lever les yeux de nouveau.

— Désolé qu'elle ne t'ait pas dit au revoir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Josh ferma le magazine.

— Elle m'a dit qu'elle t'avait reconnue, qu'elle se souvenait que vous étiez toutes les deux dans la classe de monsieur Mills, expliqua-t-il en évitant mon regard.

Je n'en revenais pas.

— Mais elle m'a jamais rien dit, répliquai-je finalement.

— Elle était vraiment gênée. Essaie de comprendre...

— Mais elle te l'a dit à toi !

Je sentis une bouffée de chaleur m'envahir. Pourquoi s'était-elle confiée à lui plutôt qu'à moi ?

— Elle était vraiment mal en point. Elle ne voulait sans doute pas t'embêter avec tous ses problèmes.

Il roula le magazine et le frappa sur le comptoir.

— C'était une très gentille fille. Elle m'a dit qu'elle voulait devenir organisatrice de fêtes. Lancer des confettis dans les airs et rendre les gens heureux. Je me sentais vraiment mal pour elle — elle avait moins que rien.

Son regard croisa enfin le mien. J'y lus une tristesse qui balaya ma colère. Je me demandais si lui aussi, peut-être, avait espéré pouvoir l'aider, si nous avions tous les deux, pendant tout ce temps, été habités par les mêmes préoccupations.

Notre dépanneur était situé sur la rue Queen, au centre-ville de Toronto. C'était à l'ouest de Bathurst, à une intersection populaire auprès des prostituées, des sans-abri et, à l'occasion, de patients de l'hôpital psychiatrique qui se trouvait dans le quartier. La tour du CN, la structure autoporteuse la plus haute du monde, se trouvait à moins de dix minutes de voiture vers le sud, mais à la grande déception de ceux qui nous rendaient visite, nous ne la voyions pas de chez nous. Ce n'était pas comme si nous avions le temps de faire du tourisme de toute façon. Chaque matin, sauf à Noël, à sept heures, nous ouvrons le magasin. De tous les produits essentiels que nous vendions — lait, pain et journaux —, les cigarettes et les condoms étaient les plus populaires.

Mes parents possédaient tout le bâtiment à deux étages, et nous vivions dans un petit appartement au-dessus du magasin. L'entrée de notre logis se trouvait sur le côté de la bâtisse et donnait sur une rue étroite à sens unique qui débouchait sur Queen. Les fenêtres tremblaient chaque fois que les tramways passaient en grondant, et nous nous étions habitués au cri des sirènes, ayant même appris à différencier celle du service d'incendie de celles de la police et de l'ambulance. Mais l'appartement était confortable, bien que petit pour nous quatre. Josh, qui avait un an de moins que moi, avait hérité de la plus grande des chambres de coin, percée de fenêtres sur deux murs. Ses amis venaient souvent y dormir, jusqu'à ce que ma mère découvre pourquoi. Les garçons fermaient la lumière et regardaient en cachette les prostituées au coin de la rue.

Vers le milieu des années 1980, la plupart des dépanneurs de Toronto appartenaient à des familles d'immigrants coréens. Du moins, c'est ce que la KBA — l'association des hommes d'affaires coréens — avait déclaré dans le journal *Korea Times*. Fondée en 1973, l'organisation était devenue assez importante pour avoir des employés rémunérés et offrir des services et avantages à ses membres.

Je n'aimais pas travailler au magasin et détestais m'occuper de la caisse. Je préférais aligner des rangées et des rangées de thon en conserve et de boîtes de soupe instantanée. En été, les jours de canicule, j'aimais bien remplir les frigos de cannettes et de bouteilles de boisson gazeuse. Ce n'était pas si facile, car je devais placer les nouvelles boissons derrière celles qui étaient déjà froides pour leur laisser le temps de se rafraîchir. Ma tâche préférée, c'était de placer les magazines. La porno me fascinait, mais je n'avais pas la chance de l'examiner de près, car mes parents veillaient au grain. Parce qu'on se faisait fréquemment cambrioler, on ne me laissait jamais seule très longtemps. Il ne se passait rien qui aurait fait les nouvelles de dix-huit heures, mais un patient de l'hôpital psychiatrique était déjà entré en gesticulant furieusement, un couteau à beurre à la main.

— Ça me prend une chèvre à sacrifier ! avait-il crié à ma mère. Vendez-moi une putain de chèvre !

Comme ma mère le fixait de ses grands yeux ahuris, il se tourna vers moi.

— Toi... toi ! bégaya-t-il.

Il agita sa main libre, un doigt pointé vers moi, tel un panneau routier secoué par le vent.

— C'est quoi ton nom ?

Quand je marmonnai « Mary », il s'écria :

— Ming, dis-lui... dis-lui en chinois ou peu importe la langue que vous parlez !

Nous avions tout l'incident filmé sur les bandes vidéo de sécurité, sans le son, mais la police les emporta avant que nous puissions les montrer à quiconque.

Une autre fois, deux Blancs maigres étaient entrés en déclarant qu'ils avaient une arme. Ils étaient tous deux terriblement grands, mais leurs visages poupins les rendaient moins intimidants. De toute évidence, ils ne savaient pas qu'on faisait trois sous sur chaque

journal vendu et que nous devions afficher le lait au prix coûtant juste pour attirer les clients dans le magasin.

— Vous devriez cambrioler une banque, leur avait lancé mon père, conseil sincère, mais difficile à comprendre à cause de son fort accent.

Ils étaient repartis avec moins de cinquante dollars en argent, un sac rempli de cigarettes et la dernière édition de *Penthouse*, que j'avais placée sur les tablettes quelques minutes auparavant.

Étant donné que la plupart des dépanneurs fermaient entre vingt-deux heures et vingt-trois heures, mes parents, quand ils avaient de la compagnie, recevaient les gens très tard. Au moins tous les deux mois, je me faisais réveiller par mon père et ses amis qui chantaient dans le salon, saouls comme des bottes d'avoir bu trop de *soju*. Je n'y avais jamais goûté, mais on m'avait dit que ça ressemblait à de la vodka. Les femmes buvaient du *boricha*, un thé d'orge, et discutaient à voix basse dans la cuisine. Josh et moi restions dans nos chambres. Même si ça nous embêtait de rester éveillés aussi tard, nous étions secrètement heureux d'entendre nos parents rire et de les voir dans un groupe où ils parlaient leur langue et auquel ils avaient le sentiment d'appartenir. J'étais parfois triste que mes parents et leurs amis dussent se réunir comme des lucioles dans la nuit, sacrifiant leur sommeil pour s'amuser, manger et potiner.

Les hommes aimaient chanter et ils avaient chacun leur air favori. Monsieur Young, qui possédait un petit magasin au nord du nôtre sur Dundas, entonnait toujours *Arirang*, un air traditionnel considéré comme l'hymne officieux de la Corée. Sa voix riche et puissante me touchait moi aussi chaque fois qu'il chantait cet air.

La chanson préférée de mon père portait sur un général célèbre. La famille de papa avait conservé des registres officiels qui montraient que ce général était un de ses ancêtres directs. Né en 1316, le général était devenu un héros national lorsqu'il avait conduit ses

hommes à la victoire après une série de batailles contre les pirates japonais qui raflaient la côte coréenne dans les années 1350. Il avait ensuite remporté des batailles de plus en plus importantes contre les Mongols pour reprendre possession de territoires dans le nord sur lesquels ils avaient fait main basse durant la dynastie Yuan, tout comme sur les îles Juju, au sud. Ces succès lui avaient apporté une grande dose de reconnaissance, de même que de l'influence auprès du roi. Toutefois, selon la chanson, sa grande popularité lui avait aussi créé d'importants ennemis, qui avaient conspiré contre lui, et, par une journée glaciale de novembre 1388, le général avait été déclaré traître, puis décapité.

Mon père, qui ne chantait que lorsqu'il était ivre, beuglait toujours tristement la chanson sur le général et les jours de gloire du temps où un homme pouvait être un vrai héros. Quand un de ses amis l'avait taquiné en lui demandant pourquoi il ne pouvait être lui-même un héros, il avait répondu en riant :

— Dans ce pays, il faudrait d'abord que j'apprenne l'anglais !

Il était vrai que mon père, même s'il vivait au Canada depuis dix ans, n'avait jamais vraiment appris à parler ni à écrire l'anglais. Cela n'avait jamais semblé le déranger, à l'inverse de ma mère, qui gardait à côté de la caisse des piles de cassettes — couvrant un éventail de niveaux — pour apprendre l'anglais et les faisait jouer quand il n'y avait pas de client.

— Pourquoi tu ne lui fais pas apprendre, à lui aussi ? demandai-je un jour à ma mère. Tu n'as pas honte de lui ?

— Ton père a accepté son sort ici, me répondit-elle.

Même si pour une fois je ne croyais pas qu'elle voulait me faire sentir mal, je me sentis coupable que mon père se voie comme un être réduit dans le pays même qui, selon ma mère, me conduirait à un grand et brillant avenir. Contrairement à mon père, je n'accepterais jamais mon sort.

Chapitre 2

Ma mère se plaignait toujours de quelque affection.

— Je suis une femme malade, me rappelait-elle chaque fois que j’oubliais de m’exercer au piano ou, pire, que je rapportais à la maison un examen ou un devoir avec la note interdite de B. Des ulcères d’estomac et un mauvais genou, voilà ce que j’ai, parce que, selon les docteurs, je travaille trop et monte trop de marches avec ma pauvre jambe.

Sa jambe droite, qu’elle s’était fracturée en tombant dans un puits en Corée à l’âge de seize ans, n’avait jamais tout à fait guéri. C’était donc une grave erreur de lui dire que je voulais devenir écrivaine — pire, poète. Ce n’était même pas mon idée. C’était celle de monsieur Allen. Il avait été mon professeur de français en neuvième année, et puis encore une fois en onzième.

— Tu devrais étudier en création littéraire. Tu as vraiment du talent, m’avait-il assuré.

Il n’avait pas besoin de me convaincre ; j’avais un sérieux béguin pour lui. Mes amies et moi jugions que les photos de lui dans l’album de finissants étaient assez belles pour figurer en couverture du magazine *Tiger Beat*, à côté de celles d’autres gars qui nous faisaient fondre comme Shaun Cassidy et Mark Harmon. J’avais même commencé un cahier où j’écrivais tous les mots dont monsieur Allen se servait en classe et que je ne connaissais pas, même si je me demandais à quel moment j’aurais l’occasion d’utiliser *viscéral*, *superflu* ou *subjuguer*.

— Si seulement tu savais combien de paquets de cigarettes, de sacs de lait et de milliers de journaux nous avons dû vendre, lança ma mère en secouant la tête.

Je voyais qu’elle était encore une fois perdue dans son monde de regrets.

— Regarde autour de toi.

Elle fit un geste vers les tablettes remplies d'articles.

— Nous avons tout sacrifié pour venir ici. Penses-tu que j'aime travailler seize heures par jour, que les gens pensent que je suis stupide parce que je ne parle pas anglais ? Non, tu vas faire quelque chose de ta vie ici.

Elle se leva du tabouret derrière le comptoir. De la paume des mains, elle pressa le bas de son dos et se déplia lentement comme si c'était souffrant.

Ma mère voyait la moindre attitude de défi ou toute remise en question de son autorité comme une trahison, une tentative délibérée de briser leur rêve. Mes parents n'avaient jamais pris de vacances, n'avaient jamais rendu visite à leur famille en Corée, même s'ils envoyaient religieusement de l'argent à leurs parents pour leur venir en aide. Aucun membre de la famille de ma mère ni aucune de ses amies là-bas ne croiraient que travailler dans un dépanneur était aussi exigeant, voire dangereux. Ma famille grimaçait chaque fois qu'on lisait un article dans les journaux sur un vol dans un magasin ou des coups de feu mortels, trop consciente que nous étions des cibles faciles, surtout tard le soir.

— Parfois je me sens comme un pigeon d'argile, avait confié madame Cha à ma mère.

Sa famille possédait un magasin dans Regent Park, un quartier réputé parmi les plus dangereux de Toronto.

— Ce n'est qu'une question de temps avant que quelqu'un me fasse exploser la cervelle ou que mon cœur ne succombe au stress d'ici là.

— *Aigu cham ne !* avait répondu ma mère. Ne dis pas n'importe quoi. Nous allons toutes deux atteindre un âge vénérable et nos fils vont prendre soin de nous. Ils vont nous donner plusieurs petits-fils et faire en sorte que chaque sacrifice en vaille la peine.

— Au moins, toi, tu n'es pas concernée par toutes ces attentes, me glissa Josh à la blague. Tu vas faire ta vie et épouser un Blanc, dont les parents ne se préoccuperont pas de tout ça.

En réalisant qu'une telle responsabilité lui pesait sur les épaules, j'eus envie de le serrer dans mes bras comme j'avais vu faire tant de familles à la télévision lorsqu'elles vivaient de grandes émotions. Mais dans notre famille, cela ne se faisait pas.

Josh avait calculé que nos parents devraient vendre quelque 32 102 paquets de cigarettes, 4 570 boîtes de condoms et 266 678 copies du *Toronto Star* pour que je me retrouve avec un diplôme en poche. Il avait même établi qu'il faudrait que nous vendions 889 tirelires en forme de buste d'Elvis Presley. Bien en vue dans notre vitrine, ces tirelires de céramique étaient très populaires auprès des passants. Nous étions toujours aussi étonnés que les gens prennent le temps de s'arrêter et de trouver du stationnement pour venir acheter un objet d'aussi mauvais goût et aussi hors de prix.

Contrairement à moi, Josh avait de nombreux amis tant coréens que canadiens et passait avec aisance d'un cercle à l'autre. Il suivait des cours de tae-kwon-do et regardait de vieux feuilletons coréens sur VHS. D'un autre côté, il passait tout son temps libre aux arcades avec ses amis non coréens et une fille blonde nommée Tillie, que tout le monde considérait comme sa copine.

La seule fois où Josh avait crié contre moi, c'était lorsqu'il était rentré à l'appartement et m'avait entendue gratter sa guitare. Le fait que mes parents avaient dépensé près de cinq cents dollars pour sa précieuse possession signifiait qu'elle m'était officiellement hors de portée. Elle reposait sur un socle à côté de son lit tel un trophée géant. Josh était fier de dire à tout le monde que sa guitare Simon & Patrick était « canadienne » puisqu'elle était fabriquée à la main dans un petit village du Québec. À l'image de l'artisan qui avait donné vie à son instrument adoré, Josh manipulait sa guitare avec le plus grand

soin. Plus il en jouait, plus le son qui en émanait était intense et riche. Quelque chose dans le son de la guitare et son fini en cèdre laqué me donnait envie d'y toucher et aussi d'en jouer. Quand Josh savait que mes amies venaient me voir, il la rangeait dans son étui et la cachait dans le placard, à l'abri.

Lorsque j'avais annoncé à ma mère que je voulais suivre des cours de guitare, elle avait froncé les sourcils et déclaré :

— Mais tu es une fille. Si tu t'exerçais comme tu devrais le faire, tu trouverais que le piano est aussi bien que la guitare.

Comme toutes les jeunes Coréennes, je suivais des cours de piano une fois par semaine. Déjà quand nous vivions en Corée, j'en suivais. Le piano était l'instrument de choix, suivi du violon. C'était considéré comme essentiel pour une fillette dès l'âge de trois ou quatre ans d'apprendre la musique ; c'était une preuve de sa grâce et de la capacité de sa famille à se payer ce qu'il y avait de mieux. Pour me rendre au Royal Conservatory of Music sur Bloor, je devais prendre le tramway de la rue Queen vers l'est, puis le métro vers le nord. Parce qu'il n'y avait rien à voir pendant le trajet, j'écoutais des bribes de conversations autour de moi, espérant trouver de l'inspiration pour écrire une histoire. J'écrivais discrètement des bouts de ces échanges dans des cahiers. C'était la meilleure façon d'obtenir un dialogue authentique.

— Je ne comprends pas. C'est un nom de fille ou de garçon ? demanda une femme.

Je me retournai et aperçus une Blanche d'apparence ordinaire, les cheveux courts et de gros anneaux d'argent aux oreilles.

— Tu ne préférerais pas un nom qui permet de le savoir ? insista-t-elle.

La femme à côté d'elle, qui selon moi était Chinoise, haussa les épaules pendant qu'elle cherchait quelque chose dans son sac. Ses longs cheveux noirs glissèrent devant son

visage, tombant jusque dans ses affaires, ce qui l'agaça, de toute évidence. Elle repoussa les mèches et répondit :

— Tu ne pourrais sûrement pas dire non plus si c'est un nom ethnique ou pas, alors ça change quoi?

Elle sortit de son sac une paire de lunettes de soleil de marque surdimensionnées, sourit et ajouta :

— C'est juste un nom.

Le métro s'arrêta et elles sortirent.

Comme on s'engouffrait de nouveau dans le tunnel, je fixai la pénombre et aperçus mon reflet dans la vitre du wagon. Mes parents adoraient raconter que j'étais restée sans prénom pendant des semaines après ma naissance, car mon grand-père consultait les esprits de nos ancêtres pour choisir le bon. Un prénom, comme une image, valait mille mots. C'était un poème d'un seul mot qui définissait une personne. J'avais à peine quatre ans quand j'avais confié à ma mère que je détestais mon prénom. Elle m'avait réprimandée.

— Tu portes un prénom magnifique. On doit traiter les prénoms comme s'ils étaient sacrés. Un jour, ta réputation sera bâtie sur ton nom.

À la naissance de Josh, l'année suivante, deux fois plus d'efforts avaient été mis à trouver son prénom.

Au bout du compte, nous perdîmes tous deux nos prénoms coréens choisis avec tant de soin.

— Il faut leur trouver de nouveaux noms, déclara le directeur.

Ma mère, mon frère et moi étions dans son bureau. J'aurais bientôt six ans et serais inscrite dans une école canadienne pour la première fois. Une jeune femme timide, que nous ne connaissions pas, nous avait traduit ses paroles.

— Ça va les aider à s'intégrer. Leurs professeurs n'arriveront jamais à prononcer ces noms-là.

La femme avait pointé mon prénom, Yu-Rhee, de même que celui de mon frère, Chun-Ha, sur nos formulaires d'inscription officielle. Ma mère gardait le silence. J'avais peur de regarder son visage, mais je pouvais facilement m'imaginer ses mâchoires serrées, ses yeux baissés et immobiles, alors que nous nous faisons dire que nos prénoms ne feraient qu'inciter les autres enfants à se moquer de nous. La pièce était devenue si silencieuse que tout ce que nous entendions, c'était le tic-tac de l'horloge. Je fus soulagée lorsque la traductrice reprit la parole, même si nous n'étions pas prêts pour ce qu'elle nous dirait :

— Vous n'avez pas le choix. C'est la politique du conseil de l'école... Ça va aider les enfants à s'intégrer.

Nous ne connaissions aucun prénom canadien. Impuissants, nous nous sommes tous trois tournés vers le directeur. Il nous sourit avec insouciance, révélant une série de dents d'un blanc étincelant. Leur irrégularité m'accrocha l'œil. Il fit un grand geste avec ses mains lorsqu'il nous offrit les noms : Josh dans une paume ouverte pour mon frère, et Mary dans l'autre pour moi. Ma mère accepta d'un simple hochement de tête.

Le directeur joignit ensuite ses paumes et applaudit à grand bruit. La traductrice nous expliqua :

— Monsieur Darcy dit que vous avez de merveilleux noms — ce sont ceux de ses enfants.

Il se tourna pour nous montrer une photo de sa famille dont le cadre était posé sur une étagère derrière lui. Ses enfants avaient les cheveux blonds et des milliers de minuscules taches de rousseur saupoudrées partout sur leur petit visage pâle.

Je pensai à monsieur Darcy et à ses enfants quand je martelai *Für Elise* sur le clavier.

— Tu sembles un peu distraite, remarqua ma professeure de piano, comme je m'arrêtais de jouer. Es-tu nerveuse à propos du récital qui s'en vient ?

Je haussai les épaules. Je n'étais pas plus distraite que d'habitude. Je ne pensais pas du tout au récital, dont je n'avais même pas pris la peine de parler à mes parents. Si je leur demandais de venir, ils me diraient non, comme toujours. À l'inverse des tournois de taekwon-do de Josh, il n'y avait pas de médaille d'or à gagner lors des récitals de piano.

Plus tard ce jour-là, comme je venais de remplacer à la caisse ma mère partie préparer le souper, j'ouvris mon cahier d'anglais et songeai à ce que monsieur Allen avait dit en classe :

— Aucune histoire ne s'écrit toute seule. Cherchez l'inspiration.

Je devais composer le portrait d'un personnage que j'utiliserais plus tard dans une nouvelle.

Un client aux cheveux roux dressés en pointes entra. Il portait une veste noire, des jeans et des lunettes de soleil aux verres réfléchissants, que je détestais tant. C'était la première fois que je le voyais ; je l'observai avec attention pendant qu'il allait au réfrigérateur du fond, puis faisait une allée et l'autre.

— Donne-moi un paquet de du Maurier King size, ordonna-t-il en plaçant sur le comptoir une bouteille de deux litres de Coke, un sac de croustilles et trois conserves de notre nourriture pour chats la moins chère.

Il s'approcha des magazines et en prit un de la rangée du haut.

— Je dois de l'argent à ton mari pour la dernière fois où je suis venu, déclara-t-il, et il sortit son portefeuille.

— Vous voulez dire mon père, le corrigeai-je.

Je plaçai les cigarettes sur le magazine, couvrant les poitrines dénudées de deux femmes. Même à l'envers je pouvais lire le sous-titre : *Nuances de Singapour : serviles et sexy*. J'attrapai la pile de reçus retenus par un trombone, près de la caisse.

— C'est quoi votre nom, déjà ?

— Je l'ai pas dit encore, répondit-il.

Je levai les yeux et aperçus mon propre reflet dans ses lunettes.

— C'est Leon.

Je fouillai dans les reçus. Mon père n'avait aucun talent pour garder le fil des notes des clients. Il avait son propre système qui consistait à inscrire les noms en les épelant phonétiquement en coréen.

— En tout et pour tout, vous devez vingt-sept dollars et deux sous, l'informai-je.

Il prit trois billets de dix dollars dans son portefeuille.

— Alors... Comment tu t'appelles ?

— Mary.

Je lui rendis trois dollars.

— Nan, dit-il en me redonnant un dollar. J'veux pas devoir rien d'autre.

Puis il demanda :

— Pis, c'est quoi que t'étudies là, Mary ?

Je gardai le silence. Il toucha ma main quand je laissai tomber la monnaie dans sa paume tendue, et j'en eus la chair de poule. Pendant que j'emballais ses achats, je remarquai le gros bracelet à maillons en argent qu'il portait. J'avais déjà mémorisé son visage : pâle, avec une barbe de trois jours, les lèvres pincées, des taches de rousseur partout, même dans le cou. J'imaginai qu'il avait un tatouage ou deux quelque part.

La porte de derrière s'ouvrit et mon père entra.

— Salut ! lui lança Leon. Je viens juste de payer ce que je devais... à ta fille, là.

Il se retourna pour me faire face. Il retira ses lunettes.

— À bientôt, Mary, me glissa-t-il avec un léger hochement de tête.

Ses yeux de lézard ramenèrent à ma mémoire les paroles de monsieur Allen :

— Cherchez l'inspiration.

C'était le dernier samedi après-midi d'octobre, j'étais chez moi et j'attendais que mes amies arrivent. Nous allions essayer le nouveau jeu Ouija d'Erin. Notre ancien professeur titulaire nous avait surnommées les mini-Nations Unies. Rubina, qui avait émigré du Pakistan, était une musulmane pratiquante. Linda était une catholique italienne dévote et portait toujours une croix dorée autour du cou. J'avais dit à tout le monde que j'étais bouddhiste, même si j'allais rarement au temple. En tant qu'enfants d'immigrants, nous menions des vies similaires et étions liées par des attentes similaires de grande réalisation, ce qui, au bout du compte, nous conduisait à conspirer fréquemment contre nos propres parents.

Erin était la seule d'entre nous qui avait échappé au fardeau du rêve des parents. Elle était la dernière de cinq enfants, et cela faisait si longtemps que sa famille était au Canada que son grand-père né en Irlande avait combattu lors de la Première Guerre mondiale. Elle avait la permission de sortir les soirs de semaine, de porter des jupes courtes et du maquillage et d'avoir les oreilles percées plus de deux fois. Rubina, Linda et moi, nous l'adorions et enviions sa liberté, mais chacune gardait pour elle ce que nos parents en disaient.

J'avais fait la connaissance d'Erin deux ans plus tôt à une soirée pyjama pour l'anniversaire de Linda. Son père était décédé au mois de mai de cette année-là. Selon Linda, c'est Erin qui l'avait trouvé alors qu'il pendait nu du plafond de sa chambre. Erin ne m'avait jamais rien dit à ce sujet, et je n'avais jamais posé de question même si mon esprit

ne cessait de visualiser ce dont elle avait pu être témoin. À ce jour, les images d'un homme à la peau blanche comme du papier, une ceinture autour de son cou mince, balançant d'un crochet au plafond, me hantent. Combien de temps avait-il souffert ? Avait-il crié à l'aide pour se rendre compte qu'il était trop tard ? Au moins il n'y avait pas dû avoir de sang. Juste à penser à du sang, je me sentais défaillir.

À la soirée pyjama de Linda, mes amies et moi avions juré d'être meilleures amies pour la vie. Nous nous étions promis de n'abandonner notre virginité qu'à notre grand amour, même si plus tard dans la soirée, Erin nous avait avoué avoir déjà fricoté avec son cousin aîné — ce à quoi Linda avait réagi avec un dégoût exagéré, jusqu'à ce que Rubina nous révèle que ses parents étaient cousins. Je n'avais rien d'aussi excitant à partager.

— Pourquoi n'as-tu aucune amie coréenne ?

Ma mère engageait toujours ainsi la conversation les jours où mes amies venaient me rendre visite. Puis sa voix devenait accusatrice, hostile.

— Tu n'aimes pas les Coréens. Tu as honte de notre culture. Mais tu vas épouser un Coréen si tu as le moindre bon sens.

Même si je restais toujours silencieuse, je détestais qu'elle me parle de cette façon, car une part de moi savait qu'elle avait raison. J'aurais aimé avoir assez de front pour lui répondre : *Tu ne peux pas me forcer à être fière de ma culture quand tu ne m'as rien inculqué dont je puisse être fière.*

J'imaginai que la vie serait plus facile si nous étions Blancs, mangions de la nourriture de Blancs et prenions des vacances à des endroits comme Myrtle Beach ou Cape Cod. Je désirais aussi secrètement un nom de famille de Blancs, un nom que je n'avais pas besoin d'épeler aux gens. C'était remarquable, le nombre de personnes qui se trompaient en épelant Hwang. Ça me fatiguait qu'autant de gens me croient Chinoise.

— Je te comprends totalement, m'avait répondu Rubina quand je le lui avais confié. Ça me rend folle quand les gens pensent que je suis Indienne.

J'étais soulagée de découvrir que Rubina et Linda entendaient les mêmes accusations et menaces de la part de leur mère à propos des attentes culturelles. Toutes les trois, nous avions juré que nous n'allions jamais permettre à nos parents de décider comment nous allions vivre notre vie ni, surtout, qui nous allions épouser. Erin, la seule qui ne se faisait pas dire quoi faire par sa mère, avait suggéré que nous fredonnions en silence *Girls Just Wanna Have Fun*, de Cyndi Lauper, lorsque nous avions à endurer les diatribes maternelles. Elle nous en avait transcrit les paroles, et c'était devenu notre chanson secrète.

Ce samedi-là, comme d'habitude, mes parents étaient en bas, au magasin. Josh était parti à une compétition de tae-kwon-do, à Hamilton. Mes amies et moi étions assises autour du plateau Ouija sur la moquette de sa chambre. Selon Ouija, Rubina serait la première à se marier. Elle rayonna, fière de cette révélation. Même si elle portait un jean et un chandail, elle était, et de loin, la plus traditionnelle d'entre nous, revêtant un foulard qui cachait au monde ses magnifiques cheveux noirs. Parce que ses parents étaient aussi stricts que les miens et avaient des attentes similaires, je sentais qu'elle me comprenait mieux que les autres. Son amitié m'en était d'autant plus précieuse.

Nous demandâmes à Ouija qui se marierait ensuite, et la flèche se mit à bouger sous nos doigts. Linda, qui était de toute évidence affolée par la suggestion de Rubina d'utiliser l'esprit du père d'Erin pour répondre à nos questions, se mordit la lèvre si fort que du sang en jaillit. Je grimaçai. Elle marmonna quelque chose pour elle-même et embrassa la croix qu'elle portait, y laissant de légères traces rouges. Linda pouvait être mélodramatique, mais elle finissait toujours par prendre part à nos activités. Ses parents voulaient qu'elle devienne infirmière, et c'était celle d'entre nous qui devait travailler le plus fort pour maintenir ses

notes. Même si elle ne l'avait jamais admis, nous savions qu'elle était gênée par le fait qu'on voyait son père, qui travaillait comme concierge à notre école, dehors dans son uniforme gris, en train de fumer avec les enseignants durant son heure de dîner.

Selon le plateau Ouija, Erin serait celle qui se marierait ensuite, puis ce serait mon tour. Nous ne prîmes pas la peine d'épeler le prénom de Linda, puisqu'il ne restait qu'elle.

Nous attendions que la pizza arrive. Affamée et impatiente, j'allai à la fenêtre pour voir si le livreur était dans les environs. Je vis plutôt Leon, qui portait encore ses lunettes de soleil réfléchissantes et se tenait de l'autre côté de la rue à sens unique, où il parlait à Suzie X et à une autre fille.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Erin vint me rejoindre et tira le rideau.

Leon, qui s'allumait une cigarette, leva les yeux et nous vit toutes deux. Je me cachai, me sentant comme si on m'avait prise en flagrant délit.

— Tasse-toi de là ! pestai-je.

— Ouais, il fait peur quand même, observa Erin en continuant de regarder par la fenêtre.

Puis, tout le monde fut à la fenêtre, curieux de jeter un œil. Je refermai les rideaux, mais pas avant d'apercevoir une seconde fois Leon, qui nous fixait toujours.

— Qui porte encore des lunettes comme ça, aujourd'hui ? demanda Linda. Il fait presque noir de toute façon.

— C'est clair que c'est un proxénète, annonça Erin comme si elle savait tout.

Elle en ajouta pour l'effet théâtral :

— Il est sûrement armé et dangereux aussi, prêt à tabasser ses filles dès qu'elles font un pas de travers.

La sonnette de la porte résonna et nous échangeâmes des regards. Je paniquai en pensant au sinistre Leon. La sonnette se fit entendre une fois de plus, suivie par de lourds coups sur la porte de bois du rez-de-chaussée.

— On devrait appeler la police, chuchota Linda.

Erin, qui avait jeté de nouveau un œil par la fenêtre, annonça finalement :

— C’est le livreur de pizza.

Je courus à la porte pour y trouver un livreur agacé.

— J’peux en avoir une pointe ? me cria Leon depuis l’autre côté de la rue.

Suzie X et l’autre fille rigolèrent. Il n’attendit pas ma réponse, fit voler son mégot de cigarette dans l’égout d’un claquement de doigt et se retourna pour parler aux filles.

Nous avions presque fini de manger quand la porte d’entrée claqua. Nous restâmes figées jusqu’à ce que je reconnaisse les pas lourds de ma mère dans l’escalier.

— Vous vous êtes assez amusées, me lança-t-elle brusquement en coréen. Dis à tes amies de rentrer pour que je puisse préparer le souper.

Je poussai mes amies vers la sortie avant que l’odeur âcre d’ail et de chou marinés envahisse notre petit appartement et avec elles le plateau Ouija et ses folles prédictions.

Le dimanche après leur visite, les amis de mon père restèrent tard une fois de plus. Après une si courte nuit, lundi ne fut pas une bonne journée. Je devais rédiger le portrait de Leon, mais puisque mon père m’avait empêchée de dormir pendant la moitié de la nuit avec ses chansons, je finis par écrire un long poème sur la vie qu’on mène quand on est prise pour travailler dans un dépanneur. Je pensai le dédicacer à Erin, qui m’avait dit un jour qu’elle croyait qu’avoir un magasin était la chose la plus cool au monde, car on avait droit à des boissons gazeuses gratuites, à des cigarettes gratuites, à tout ce qu’on voulait de gratuit. Je montrai plutôt le poème à monsieur Allen.

— C'est très bon, commenta-t-il.

À son compliment, mon cœur ne fit qu'un bond, puis il demanda :

— L'as-tu montré à tes parents ?

— Mes parents ne savent pas lire l'anglais, répondis-je, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge.

Ils me tueraient, pensai-je, s'ils savaient que j'exposais nos secrets au monde entier.

Ça ne se faisait pas, chez les Coréens.

Chapitre 3

Depuis trois jours, quelqu'un volait notre pile de *Toronto Star*. Ficelées en un paquet, cinquante copies étaient livrées tôt tous les matins juste à l'extérieur du magasin. La disparition de ces journaux était très problématique. Les gens qui les achetaient se procuraient habituellement aussi d'autres articles — un paquet de cigarettes, un pot de beurre d'arachides, quelques rouleaux de papier hygiénique.

— Ils continuent quand même de nous facturer les journaux, déclara ma mère.

Elle nous rapportait ce qu'on lui avait dit, au *Toronto Star*. Mes parents et moi nous trouvions dans le magasin. Il était vingt-deux heures trente un vendredi soir. Puisque Josh était parti plus tôt en soirée pour une autre fin de semaine de tournoi de taekwondo à Hamilton, je devais m'occuper de ses tâches en plus des miennes.

— On devrait appeler la police, leur dis-je en tendant une boîte de céréales à mon père.

Il se tenait en équilibre sur trois caisses de lait empilées pour placer proprement un trop grand nombre de boîtes de céréales sur la tablette du haut.

— Pas question.

Ma mère sortit de derrière la caisse et alla à la porte d'entrée. Le regard rivé dehors, elle ajouta :

— Ils n'en auraient rien à faire de nos journaux. Ils penseraient que c'est une perte de temps.

Elle hésitait toujours à appeler la police. Cela ferait de la mauvaise publicité au magasin. Personne n'achèterait un commerce réputé pour ses problèmes, le jour où mes parents décideraient de le vendre.

— On doit faire encore plus attention maintenant que Minjoo Lee travaille pour eux.

Elle faisait référence au fils d'un autre commerçant. Il était nouvellement policier et était affecté à un commissariat des environs. On disait de sa mère qu'elle était une grande commère, dans la Petite Corée. Aussi appelée K-Town, la zone couvrait deux stations de métro le long de Bloor Ouest. Les Lee faisaient partie des premières familles à y avoir eu pignon sur rue en 1967, alors que les immigrants des Amériques centrale et du Sud dominaient dans le quartier.

— On avait l'épicerie avec les fruits et légumes les plus frais et les plus propres de tout Toronto, nous avait confié madame Lee. Je polissais les pommes jusqu'à ce que j'y voie le reflet de ma dent en or. On était reconnus pour ça !

Elle était maintenant à la retraite, mais ne se lassait jamais de répéter ses vieilles histoires.

Même si pendant que madame Lee parlait, je ne voyais pas le visage de ma mère, j'imaginai la tension qui devait s'y peindre. Pour ma mère, conserver la réputation du magasin était prioritaire ; alors un policier coréen qui détiendrait de l'information privée sur notre dépanneur, c'était inquiétant.

— Il est allé à l'université, et pour arriver à ça ? lança ma mère. Il aurait dû être dentiste. Il aurait alors été quelqu'un qu'on est content de connaître plutôt que quelqu'un qu'on évite.

— On ne peut pas se permettre de ne pas avoir le *Star* du samedi, annonça mon père en saisissant la dernière boîte de céréales.

— On devrait peut-être mettre une caméra dehors, proposai-je.

Il refusa d'un signe de la tête. Il transféra son poids puis sauta en bas des caisses, où il atterrit de façon stable, les genoux pliés.

— Je vais passer la nuit dans le magasin, ne pas fermer l’œil s’il le faut, ou du moins jusqu’à ce que le livreur arrive, annonça-t-il. Je vais attraper la personne qui vole nos journaux.

Il m’adressa un bref sourire sans que ma mère ne le voie. Il y avait dans ses yeux l’étincelle d’un homme que le devoir appelle.

— Je vais le prendre en photo. Bandit le plus recherché au Canada...

Ma mère vint vers nous.

— Et s’il y avait plus d’une personne ? Ça semble dangereux.

L’idée que mon père passe la nuit sur le plancher près de la caisse, armé seulement d’un appareil photo Polaroid, m’effraya.

— Si seulement Josh était là, ajouta ma mère. Il aurait pu passer la nuit avec toi.

— Je peux rester, moi, proposai-je.

Je me sentais à la fois excitée et effrayée. Je ne m’étais jamais trouvé au magasin après la fermeture. Et s’il y avait des souris ? Il faudrait que je reste éveillée toute la nuit. Je lançai un regard furtif vers les boîtes roses des stimulants que nous vendions. J’en utiliserais quelques-uns. Ils m’avaient aidée à traverser la période des examens finaux l’année passée.

Ma mère secoua la tête avec vigueur.

— Tu ne saurais pas quoi faire si quelque chose arrivait. Non, Josh doit être là. C’est un garçon...

Ma nervosité se transforma en une bravade indignée.

— Si quelque chose arrive, j’appellerai le 911. Je ne ferai rien de stupide...

Ma voix faiblit quand je vis ma mère se mordre la lèvre du bas.

Mon père regarda l’horloge : il était vingt-deux heures cinquante. Le magasin fermait dans dix minutes.

— Tu peux rester, me dit-il.

Il se dirigea vers le placard à balais pour prendre une vadrouille et éviter la réaction de ma mère.

J'aperçus de nouveau un bref sourire sur son visage et fis semblant de replacer les magazines. Je savais par expérience que je n'avais pas encore gagné mon combat. Ma mère avait habituellement le dernier mot, puisque mon père n'aimait pas les confrontations.

— Nous sommes vraiment singe et rat, m'avait-il déjà dit, en s'adressant à moi en anglais.

Il faisait référence à leurs signes de l'horoscope chinois.

— Elle le gros gorille, continua-t-il, frappant sa poitrine de ses poings, et moi Mickey la souris.

Il avait levé les poings au-dessus de sa tête pour imiter les oreilles du rongeur. Même si ma mère riait rarement de ses bouffonneries devant nous, j'entendais parfois son rire de l'autre côté du mur de leur chambre le soir.

Une longue minute s'écoula. Enfin, ma mère trancha :

— Monte te brosser les dents. Prends des couvertures.

Je quittai le magasin le sourire aux lèvres, les bras croisés sur le torse. J'avais froid, même avec mon manteau sur le dos. Trixie, Babe, Suzie X et Leon se tenaient au coin de la rue juste en face. J'entendis Suzie X dire qu'elle avait besoin de quelque chose au magasin avant qu'il ferme. Elle traversa la rue en courant dans ma direction, son foulard rouge glissant presque de son cou. Nos regards se croisèrent brièvement et nous échangeâmes un sourire poli. J'évitai de regarder le reste du groupe, surtout Leon, qui avait arrêté de coiffer ses cheveux roux en pics et commençait à ressembler à un Howdy Doody effrayant.

Le plancher derrière le comptoir était surélevé d'un pied au-dessus du sol. Alors que j'y étais étendue à côté de mon père, je réalisai que la largeur de l'espace était semblable à celle de mon lit jumeau. En quelques secondes, mon père s'endormit. Je n'avais jamais couché si près de lui auparavant. C'était étrange, et très vite, je fus dérangée par son ronflement et l'odeur de renfermé de la poussière et de la crasse qui nous entouraient. Lorsque je le poussai du coude, il se tourna sur le côté et se fit silencieux.

Mais je n'arrivais toujours pas à me détendre. Je me levai et allai m'asseoir sur une chaise près de la caisse enregistreuse. Les lumières de la rue jetaient des ombres menaçantes dans tout le magasin. J'agrippai ma couverture sur le sol et m'en enveloppai, puis allai me poster à la fenêtre qui donnait sur le coin de la rue. Je vis Suzie X penchée à la fenêtre d'une voiture noire en train de parler à un homme, son foulard rouge autour de la tête. *Elle doit avoir froid*, pensai-je. D'une façon tordue, je fus heureuse pour elle lorsqu'elle monta dans la voiture et s'en alla, même si je me retrouvai seule.

Il était seulement vingt-trois heures trente. J'avais faim. Les barres de chocolat se trouvaient dans l'allée la plus proche de moi, mais j'hésitai à y aller. Je repensai aux stimulants, mais je me sentais si alerte que je me sortis cette idée de la tête. En plus, il aurait fallu que je prenne les comprimés avec de l'eau, et la seule idée de descendre à la salle de bains froide, humide et mal éclairée du sous-sol me donna la chair de poule.

Pendant la demi-heure suivante, je restai assise, immobile, les genoux repliés sous le menton, abriée de ma couverture — ma seule protection. Chaque fois qu'une voiture ou un tramway passait, la forme et la taille des ombres changeaient. J'imaginai des souris, grosses comme des bêtes sauvages, rôdant au sous-sol, dans l'attente que je tombe endormie pour monter au rez-de-chaussée. Malgré ma peur, je me mis à les imaginer dans les moindres détails et souhaitai avoir mon cahier et un stylo pour m'y échapper. Lorsque l'aiguille des minutes indiqua minuit et demi, je rassemblai tout mon courage et me dirigeai vers les barres

de chocolat. Alors que je tendais courageusement la main vers une Oh Henry !, j’entendis quelque chose trotter sur le plancher — quelque chose de gros. Terrifiée, je courus réveiller mon père.

— Ça ne pouvait pas être une souris, rapportai-je. C’était trop bruyant et trop rapide !

J’essayai de lui montrer avec mes mains la grosseur de la créature.

Il haussa les épaules, bâilla et dit :

— *Ja. Bali bali ja.*

Dors. Vite, vite dors. Apparemment, il ne s’inquiétait pas que sa fille se fasse dévorer par une souris grosse comme un monstre. Je le secouai encore une fois et lui annonçai que je voulais aller en haut. À moitié endormi, il débarra la porte pour me laisser sortir et me dit de ne pas réveiller ma mère. Une bourrasque de vent me frappa quand je tournai le coin du bâtiment. Je glissai la main dans mon manteau et en sortis ma clé. Je venais tout juste de passer la porte et d’allumer le plafonnier qui projetait sa faible lumière dans le bas de l’escalier lorsque quelqu’un me tira par en arrière. Avant même que je puisse me retourner, on me poussa contre le mur. Puis on me fit pivoter, et mon dos alla frapper le mur. Des cheveux roux en bataille et une peau froide se pressèrent dans mon visage. Leon recula et me plaqua la main sur la bouche. Je ne pouvais ni bouger ni crier. Il s’appuya de tout son poids sur moi, déboutonna mon manteau de sa main libre avant de la faufiler sous mon chandail. Je me débattis pour voir si la porte était toujours ouverte et si quelqu’un m’entendrait crier à l’aide dehors, mais Leon l’avait refermée.

— J’peux sentir ton cœur, Mary, souffla-t-il.

Son haleine puait l’alcool. Il s’écrasa encore plus contre moi et me chuchota à l’oreille :

— J’té veux comme ça s’peut pas depuis la première fois que j’t’ai vue.

Je retins mon souffle et serrai les paupières, tentant avec désespoir de penser à une façon de m'en sortir. Puis, de toutes mes forces, je commençai à le frapper de mes poings fermés. Il était assez fort pour emprisonner mes poignets dans une seule de ses mains, l'autre couvrant toujours ma bouche. Ses doigts s'enfonçaient dans ma joue. L'odeur nauséabonde de cigarette sur sa main et celle d'alcool dans son haleine me submergèrent, et je sentis mon estomac se nouer et se retourner. J'essayai encore de crier.

— Non. Fais pas ça, Mary, ordonna-t-il. J'veux pas avoir à te faire mal.

Je sentis mes pieds quitter le sol quand il me décolla du mur. Il essayait de me transporter dans l'escalier. Je me débattis et ma tête heurta l'extrémité de la main courante. Tout devint noir. Je sentis les marches, dures et froides, sous mon corps.

Lorsque je rouvris les yeux, il se tenait au-dessus de moi.

— T'es toujours avec moi, Mary ? demanda-t-il.

Il attrapa une poignée de mes cheveux et me tira la tête vers l'arrière. Il me gifla.

— Ce s'ra pas l'fun si t'es partie.

Je me rappelai une histoire que ma mère m'avait lue un jour. Un enfant, perdu dans les bois, avait prétendu être mort pour échapper à l'attaque d'un ours. Je fermai les yeux et laissai mon corps, déjà mou, se fondre dans l'escalier.

— Espèce de stupide salope chinoise ! s'exclama-t-il.

Ses doigts se creusèrent en moi quand il essaya de me retourner. Quelque chose atteignit mon estomac, la douleur violente, aiguë. Mon souffle se coupa, pourtant, je restai immobile.

— Enweye ! Réveille-toi !

Il me frappa, des poings et des pieds — je n'aurais su les distinguer —, encore et encore.

Au moment où je ne pouvais plus rien endurer, il arrêta. Sa respiration lourde et irrégulière emplissait le vide de la cage d'escalier.

Peut-être qu'il pensait m'avoir tuée. Ou bien il était trop épuisé pour continuer. La porte s'ouvrit. Je sentis un courant d'air sur ma peau et la coupure sur ma tête. J'ouvris les yeux lentement. Il était parti.

Chapitre 4

Le lundi après l'agression, mes parents me gardèrent à la maison. Plutôt que d'aller à l'école, je passai la journée sur le divan, calée dans des coussins, à regarder des jeux télévisés et des feuilletons. Les antidouleurs que je prenais toutes les quatre heures me rendaient somnolente, et j'alternais entre les moments d'éveil et le sommeil. Ma mère m'avait apporté des magazines.

— Ne les feuillette pas quand tu manges, me dit-elle.

Ainsi, elle pourrait tout de même les vendre par la suite.

— Madame O'Doherty a demandé de tes nouvelles, m'annonça Josh en arrivant à l'étage. Ça va ?

Ses yeux étaient emplis de douceur.

Je hochai la tête. Chaque fois que la porte d'entrée s'ouvrait et que j'entendais des bruits de pas, je tressaillais. Josh déposa un plat de lasagne acheté sur la table basse. J'éteignis la télévision et tentai de me redresser, mais j'avais mal partout.

— Je n'ai pas faim, déclarai-je.

Madame O'Doherty était une femme de quatre-vingt-sept ans qui vivait seule au-dessus d'un magasin, à quelques rues à l'est de chez nous. Elle prenait le temps de bavarder avec nous à chacune de ses visites. Les jours de mauvais temps, nous transportions ses achats. Elle nous invitait toujours à entrer et nous récompensait avec des biscuits qu'elle avait achetés à notre magasin. Je jetais toujours les miens — ils ressemblaient à des cailloux aplatis — mais Josh mangeait les siens.

— Elle se demandait pourquoi elle ne t'avait pas vue depuis quelques jours.

Josh piocha dans un bol de croustilles posé sur la table basse.

— Des policiers sont allés chez elle pour lui poser des questions. Ils lui ont dit qu’il y avait eu une agression dans le quartier.

— Lui as-tu dit que j’étais tombée ?

— Non, mais *eomma* oui.

Ma mère avait dit à tout le monde que j’étais tombée dans l’escalier — à tout le monde sauf à la police. Comme d’habitude, elle voulait éviter que le magasin reçoive de la mauvaise publicité. Comme pour les journaux. Elle ne m’avait même jamais parlé à moi de l’attaque.

L’odeur de la lasagne envahit la pièce. J’aurais aimé que Josh se soit aussi acheté un souper. Pour nous, les plats à emporter représentaient un luxe. Quand je lui en offris, il hésita, comme s’il voulait dire quelque chose mais qu’il ne trouvait pas les mots. Il esquissa un petit sourire et se leva.

— Je mangerai quelque chose plus tard, dit-il.

La porte de sa chambre frotta contre l’embrasure lorsqu’il la ferma.

C’était un des inconvénients du magasin. Nous ne mangions jamais nos repas en famille, puisque l’un d’entre nous devait toujours tenir le commerce. Je rallumai la télé. Les rires en canne de *Vivre à trois* résonnèrent dans le silence de la pièce.

— C’est bon ?

Je tournai la tête, surprise de voir ma mère se tenir dans le cadre de la porte.

— Je t’ai dit de ne pas manger près des magazines, lança-t-elle.

— Wow, tu te soucies plus de tes foutus magazines que de moi !

Je fis un grand mouvement de bras, qui fit tomber le plat de lasagne par terre. La douleur me transperça les côtes lorsque j’essayai de ramasser la lasagne renversée. De la sauce tomate avait barbouillé les pages des revues étalées autour de moi.

Sans me regarder, elle ramassa les magazines sur le sol et le divan, empilant ceux qui étaient encore propres sur son bras gauche. Josh, qui m'avait entendue crier, sortit de sa chambre.

— Fais-lui savoir si tu as besoin d'autre chose, dit-elle.

Elle redescendit l'escalier lourdement et claqua la porte d'entrée derrière elle.

— Tu sais bien comment elle est, commenta Josh. Elle garde tout en dedans et fait comme si rien n'était arrivé.

« Mais c'est arrivé », voulus-je crier. À moi. Quelque chose d'horrible. Pourquoi ne pouvait-elle pas me parler ? Je savais bien que je ne devais pas confronter Josh, qui faisait preuve de plus de compréhension. Nous étions Coréens. Depuis la naissance, on me disait de ne pas demander pourquoi ou pourquoi pas.

Deux agents de police, un homme et une femme, m'avaient trouvée. Nous ne savions pas qui les avait appelés. Ils m'avaient posé une tonne de questions à l'hôpital. Mes parents et moi nous sentions bêtes de ne pas connaître le nom de famille de Leon ou son numéro de téléphone alors qu'il avait un compte en souffrance chez nous. Je ne sais pas si les agents nous ont crus. Puis, pendant que le policier entraînait mes parents plus loin pour leur poser des questions, la policière resta avec moi. Elle avait de doux yeux bleus et des cheveux blonds coiffés en un chignon serré. Elle me posa des questions : mes parents se fâchaient-ils beaucoup ? Comment me débrouillais-je à l'école ? Avais-je un amoureux ? Les deux agents vinrent chez nous quelques jours plus tard pour me poser les mêmes questions. Ils questionnèrent même Josh à propos de nos parents, qui se trouvaient alors au magasin.

Était-ce parce qu'on avait vu la police patrouiller dans le quartier et poser des questions ? En tout cas, après l'incident, on ne vola plus nos journaux.

Je commençai à faire d'étranges rêves. Dans l'un d'eux, j'étais une petite fille et je vivais encore en Corée. Chaussée de sandales bleues et vêtue d'une robe jaune, je marchais dans la rue lorsqu'un gros chariot tiré par un vieil homme vendant toutes sortes de marchandises — brosses à dents, pantoufles, caleçons longs et cahiers de notes — chancela et tomba dans un fossé parallèle à la route. Enfoncé dans la boue jusqu'aux genoux, l'homme m'invectiva avec véhémence, me blâmant de ne pas m'être enlevée de son chemin.

Je me rappelai des discussions qu'on avait eues en classe sur la valeur prophétique des rêves dans les livres qu'on avait étudiés. Je pensai à Calpurnie, la femme de César, qui suppliait César de ne pas faire fi des rêves de catastrophe qu'elle avait faits. Perdais-je la raison, ou réagissais-je de façon excessive à mon agression ? Je refusai de me laisser sombrer dans cette noirceur, même si la tentation était forte.

Le premier vendredi après l'agression, Rubina m'apporta mes devoirs. C'était ma plus vieille amie. Nous nous étions rencontrées en quatrième année, à l'époque où j'avais connu Delia.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-elle.

Je levai mon chandail et lui montrai mon ventre, mon dos, puis roulai mon bas de pyjama pour qu'elle voie l'arrière de mes jambes. Les yeux de Rubina s'emplirent de larmes et elle ouvrit la bouche comme si elle voulait dire quelque chose, mais détourna plutôt le regard. Je n'avais pas lavé mes cheveux depuis l'agression. Ils étaient collés sur ma tête. Je touchai délicatement la gale qui s'était formée là où je m'étais frappé la tête.

— Mon Dieu, tu es vraiment amochée, dit-elle enfin, évitant toujours mon regard.

Puis, réalisant ce qu'elle venait de dire, elle afficha le même sourire forcé — de compassion mêlée de pitié — qu'arborait la policière lorsqu'elle avait pris des photos de mes blessures.

J'avais vu mon visage tuméfié pour la première fois dans une salle de bains à l'hôpital. Je repensai à Delia, quand elle était venue au magasin, pleine de coupures. *Mais je n'ai rien fait de mal*, pensai-je. Puis je demandai silencieusement pardon à Delia : *Personne ne mérite de se faire battre*.

— Linda pense que c'est le fantôme du père d'Erin qui t'a poussée en bas des marches, me confia Rubina. Parce qu'on l'a obligé à répondre à nos questions avec le stupide Ouija.

Je rigolai et sentis une vive douleur dans ma poitrine et mon ventre.

— Ne me fais pas rire, lui dis-je. Ça fait mal.

— Désolée. Oh, j'allais oublier... c'est pour toi, dit Rubina.

Elle sortit de son sac un cadeau enveloppé de papier d'emballage au motif de fleurs.

J'en sortis une magnifique écharpe bleu ciel.

— Je l'adore. Ma couleur préférée !

Elle était douce et légère dans mon cou.

— C'est rien, je l'ai vu au Cotton Ginny et j'ai pensé à toi.

Elle sourit.

— Pour vrai... Linda a vraiment peur qu'il nous arrive toutes quelque chose.

Je lui racontai alors la vérité et lui fis promettre de ne rien dire. Rubina écouta chaque mot, ses prunelles noires rivées sur moi, et je pris un certain plaisir à faire le récit de ma mésaventure à un public aussi attentif.

— Alors, qu'est-ce que tu sais sur lui ? demanda-t-elle.

— Pas grand-chose. Il achète beaucoup de nourriture pour chats et de porno. Il aime les Asiatiques, répondis-je, repensant aux magazines qu'il avait choisis.

— Penses-tu que c'est pour ça qu'il s'en est pris à toi ?

Je ne savais que répondre ; je n'avais pas fait le lien entre ces éléments.

— Crois-tu qu'il a fait ça parce qu'il pensait qu'il pourrait s'en sortir à cause que tu es...

Rubina s'arrêta.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Ma mère pense que les hommes blancs croient qu'ils peuvent faire pas mal ce qu'ils veulent avec nous et s'en sortir parce qu'ils sont blancs. C'est du moins ce qui est arrivé à sa sœur, à son travail.

J'étais sceptique, mais je me suis alors souvenu de monsieur Darcy, mon ancien directeur — celui qui avait dit à ma mère que mon frère et moi avions besoin de nouveaux noms si nous voulions aller à l'école au Canada. Ma tête commença à élaner et je voulus m'allonger.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? demanda Rubina. Je prie déjà pour toi.

— Moi, je ne prie pas.

— C'est pas grave... Je dois le faire cinq fois par jour. Je compense pour toi et Erin. Je pensai à Linda et me demandai à quelle fréquence elle priait son Dieu catholique.

— Les bouddhistes ne prient pas ? reprit Rubina.

Elle regardait une lanterne de lotus en papier rose qui pendait du plafond, une version miniature du véritable objet.

— Ouais, ma mère va au temple avec ses amies, mais je n'y suis allée qu'une fois ou deux, à l'anniversaire de Bouddha.

Je devais admettre que c'était un spectacle magnifique — des lanternes de papier, conçues pour ressembler à des fleurs de lotus, pendaient de tous les coins du plafond du

temple. Ma mère aidait à leur préparation des mois d'avance, découpant de délicats pétales de papier rose, vert et blanc translucide et les collant à un squelette de lanterne en fil de fer qu'elle avait elle-même formé.

— La lumière dans la lanterne symbolise la sagesse, expliquai-je. La fleur de lotus est censée être spéciale parce qu'elle pousse dans les eaux troubles des étangs. La fleur représente les bouddhistes éclairés, et l'étang, le monde dans lequel on vit.

Je redirigeai mon regard vers la lanterne de papier rose. Chaque pièce de l'appartement avait sa lanterne suspendue. Aucune ne s'allumait.

— Dis à tout le monde que je vais bien, dis-je à Rubina, même si c'était encore douloureux de simplement respirer.

Ma mère ne voulait laisser personne d'autre me rendre visite. Puisque j'étais incapable de lire ou d'écrire longtemps sans avoir mal à la tête, mon esprit oscillait comme un pendule fou. Devais-je dire la vérité à quelqu'un d'autre ? J'étais persuadée que j'étais près de perdre la raison.

J'eus plutôt une illumination. Je décidai que je parlerais de ce qui s'était réellement passé à monsieur Allen. Je lui faisais confiance et j'étais convaincue qu'il ne me ferait jamais de mal. Les yeux fermés, j'imaginai sa réaction, m'autorisant à prendre plaisir à le voir choqué, puis inquiet. Je le laissai me prendre dans ses bras pour me serrer contre lui. Oui, *la vérité me libérerait*. Le cliché me fit rire bêtement et quand je me relevai pour m'asseoir, je me sentis la tête légère, rêveuse. C'était sans doute comme ça que l'on se sentait quand on était saoul. La curiosité s'empara de moi. J'oubliai monsieur Allen. Je pris une bouteille de *soju* que mon père avait laissée sur une petite table d'appoint. *Ce n'est fait qu'avec des patates douces. Ça ne peut pas être mauvais pour moi.*

Mon père buvait rarement seul, et quand il le faisait, ce n'était jamais du *soju*, qui était considéré comme une boisson sociale que l'on servait avec un plat appelé *anju* — de la pieuvre ou des anchois séchés. Je fouillai la cuisine, mais puisqu'il n'y en avait pas, je versai le contenu d'un sac de mélange du randonneur dans un bol et me rassis sur le divan.

— À la santé du général, imitai-je mon père, et levai mon verre à shooter. Et à la santé de ma foutue virginité encore intacte !

J'avais vu le soulagement sur le visage de ma mère à l'hôpital quand on lui avait dit ça. Ils pourraient toujours me marier sans honte à un quelconque Coréen. Le *soju* me brûlait la gorge. Après cette première sensation, je sentis chaleur et agitation dans mon ventre. Je me versai quelques verres de plus et bu à mon avenir incertain. Je resterais à la maison pour toujours et ruinerais ce que j'avais de chances d'aller à l'université. *Et puis merde*, pensai-je, *je reprendrai l'entreprise familiale, ou pire, je retournerai en Corée et épouserai un soldat américain noir posté à la base militaire près d'Itaewon*. Paniquée, j'entendis la poignée de porte d'en bas cliqueter, puis tout devint noir.

Josh me trouva. Je repris connaissance alors qu'il me transportait sans un mot jusqu'à mon lit.

— Quand es-tu devenu aussi fort ? lui demandai-je tandis que j'étais étendue et que la tête me tournait. J'imagine que tous ces cours d'arts martiaux servent à quelque chose.

Je fermai les yeux et entendis l'aspirateur qu'on mettait en marche. Il nettoyait le dégât que les noix avaient créé en se renversant sur le plancher.

À un moment donné, ma mère remonta l'escalier, et j'entendis Josh lui dire que je ne me sentais pas bien et que j'étais retournée me coucher.

— Tu as besoin d'autre chose ? me demanda-t-il en me tendant un verre d'eau.

Je voulais lui dire que je l'aimais, qu'il était la seule personne qui me comprenait. Je voulais aussi le remercier de ne pas m'avoir fait la leçon et de m'avoir couverte auprès de

nos parents. Bien sûr, je ne le fis pas. À la place, je lui déclarai que j'aurais aimé qu'on soit une famille blanche.

— Tu ne trouves pas ça étrange, lui demandai-je, que les parents n'aient aucune façon de dire à leurs enfants qu'ils les aiment, en coréen ?

C'était vrai ; *sarang*, qui veut dire « amour », n'était utilisé que pour exprimer l'amour romantique. Par contre, le riz, lui, était appelé *ssal* quand il était cru et *bap* une fois cuit.

Josh déclara :

— Tu devrais retourner à l'école. Tu dois reprendre tes activités. Et si tu recommençais lundi ?

Mais c'est dans deux jours, pensai-je. Il avait toutefois raison. Après deux semaines, l'ennui profond d'être coincée dans notre petit appartement commençait à m'atteindre. Ce qui avait d'abord rimé avec protection rimait maintenant avec confinement. J'aurais aimé que mes parents m'obligent à retourner à l'école, mais ils n'en avaient rien fait. Peut-être vivaient-ils avec les mêmes peurs que moi : Leon était dehors, quelque part, et attendait mon retour. Ou peut-être était-ce leur façon de dire : *Désolés que ça te soit arrivé et désolés d'avoir menti et que le monde entier croie que tu n'es qu'une empotée qui est tombée dans l'escalier.*

Je ne pouvais pas dormir, alors je sortis mon journal de sous mon lit. Cela faisait un moment que je n'avais rien écrit. Je le parcourus jusqu'à trouver une page blanche, que je me mis à fixer. Puisque je n'arrivais pas à écrire, je me levai et jetai un œil par la fenêtre, en quête du moindre signe de vie. Les rues étaient désertes. On était lundi, trois heures du matin. Six heures plus tard, je serais de retour en classe. Un frisson me traversa l'échine. Je me tiendrais debout lorsqu'on jouerait l'hymne national, puis lors du *Notre père qui êtes aux*

cieux, que votre nom soit sanctifié... Je pris mon oreiller et le serrai dans mes bras, assise sur mon lit, en me berçant. Une demi-heure plus tard, au moment où j'avais perdu tout espoir et que je commençais enfin à m'enfoncer dans le sommeil, le téléphone sonna.

Ma grand-mère, mon *halmeoni*, était décédée. À l'ouverture du magasin, à sept heures, il avait déjà été décidé que ma mère retournerait en Corée et que je l'accompagnerais.

Chapitre 5

Je restai avec ma mère pendant qu'elle préparait notre voyage. Nous partions pour sept jours. En une journée et demie, elle avait cuisiné et congelé une douzaine de plats coréens pour Josh et mon père, et s'était entendue avec un ami de la famille pour que son fils aîné vienne aider au magasin. Elle dévalisa notre appartement, prit tout ce qui pouvait faire office de cadeau à apporter à la famille et aux amis : du shampoing, de la crème à mains, du rince-bouche ; et, pour les enfants : des livres de coloriage, des crayons de couleur et des crayons à l'effigie de Barbie. Elle compta même le nombre de cachets antidouleur dont j'aurais besoin pendant le voyage et rangea les pilules restantes dans un sac Ziploc pour les laisser à la maison.

Je me demandai si la mort de mon *halmeoni* était attendue, car pour une femme qui se plaignait constamment de maux et de douleurs, ma mère bougeait maintenant avec une vitesse et une détermination exceptionnelles. J'avais été surprise qu'elle ait en sa possession des passeports valides. J'aurais voulu savoir si elle se sentait coupable de ne pas avoir rendu visite à ses proches pendant autant d'années. Mais je ne me sentais pas à l'aise de lui poser la question, alors je questionnai plutôt mon père.

Il me répondit en coréen, comme il le faisait toujours lors des discussions sérieuses.

— Ton *halmeoni* avait le cancer du sein.

Sa voix s'était faite murmure.

— Mais ta mère n'en avait aucune idée. Personne n'a pris la peine de lui dire.

— Est-ce que ça va aller ? demandai-je. Elle n'a même pas pleuré.

— Quand elle affiche un visage de pierre, répondit-il, tu dois toi aussi devenir un roc pour elle. De sa main gauche, il couvrit son poing droit pour illustrer que la « pierre » était devenue « roc ».

Je compris son message, même si je refusais de croire que je pourrais un jour être aussi forte que ma mère, encore moins la protéger des aléas de la vie.

— Ouais, personne n’a pris la peine de lui dire.

Je répétais les mêmes mots à chacune de mes amies, qui écoutèrent avec attention quand je les appelai l’une après l’autre le lundi soir.

— Ça fait déjà tellement longtemps que tu n’es pas venue à l’école, dit Rubina. Les gens vont se demander si tu vas revenir un jour.

Son rire me laissa étrangement triste, et, à ma surprise, mon esprit fut submergé d’images de Delia. Combien de fois s’était-elle fait battre ? Presque violer ? Vraiment violer ?

— Allô, t’es toujours là ? demanda Rubina, et elle répéta sa question.

— Ouais. T’en fais pas. Je vais revenir en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire.

Contrairement à Delia, je n’abandonnerais jamais mes amies. De toute façon, Delia et moi n’avions jamais vraiment été amies.

Nous partîmes avec Korean Air Lines. Presque tous les passagers de la classe économique étaient Coréens. La femme assise à côté de moi se mit tout de suite à nous parler. Ma mère regardait de haut les gens qui parlaient son dialecte. Dès que mes yeux se posèrent sur cette femme, je sus ce que ma mère en penserait : c’était une *mu chang hi*. Une « m’as-tu-vue ».

— Tes mains sont si fines, observa-t-elle.

J’étais soulagée qu’elle n’ait pas fait mention des bleus qui se voyaient encore légèrement sur mon visage. Je ne répondis rien. Elle portait une montre Gucci, un élégant

bracelet rivière et une bague sertie d'un énorme diamant, juste au-dessus de son jonc de mariage.

— Ce voyage, c'est notre dernier espoir, expliqua-t-elle.

Elle retira ses lunettes, qui arboraient aussi le logo Gucci.

— Vous ne croiriez pas le montant que le géomancien nous a demandé pour son travail.

Je demandai à ma mère en anglais :

— C'est quoi, un géomancien ?

Elle répondit en coréen :

— Tu sais, quand le chiromancien lit la paume de ta main pour te dire combien de temps tu vas vivre ou quels obstacles tu vas rencontrer et quand ? Un géomancien fait la même chose, mais avec la terre.

— Oui, confirma la femme.

Elle se pencha pour parler à ma mère.

— Le géomancien nous a dit que la raison pour laquelle l'entreprise de mon mari avait échoué en Corée, c'est que la tombe de son ancêtre était située au mauvais endroit. Alors nous avons déménagé au Canada pour avoir un nouveau départ. Pendant un certain temps, tout allait bien, mais notre entreprise s'est mise à décliner encore une fois, et maintenant, mon mari est très très malade.

Mes yeux tombèrent sur le gros diamant de sa bague et sur la multitude de petits diamants sur son bracelet, et je me demandai quelle était sa définition d'un échec commercial.

— Je reviens au bercail, nous confia-elle en flattant doucement le diamant de sa bague, pour essayer de relocaliser la tombe de l'ancêtre de mon mari afin d'apaiser les esprits ancestraux et qu'ils reposent enfin en paix.

La femme me regarda et me dit en anglais :

— Tu as le même air que mes enfants. Tu crois que nous sommes *micheosseo*.

Puis, comme si je n'allais pas comprendre le mot coréen pour « fous », elle leva le doigt et fit de petits cercles près de sa tête.

— C'est ça, le problème, avec cette génération, ajouta une voix d'homme depuis l'autre côté de l'allée. Ils ne croient pas à nos usages.

L'homme expliqua que lui et sa femme étaient en route pour aller témoigner dans un conflit juridique avec un autre clan au sujet d'un lieu d'inhumation des ancêtres, conflit qui durait depuis cent ans.

Je savais depuis longtemps que les Coréens étaient superstitieux, mais j'étais stupéfaite de les voir partager aussi librement des histoires très personnelles avec de parfaits inconnus.

— Et vous, demanda la femme à mes côtés, pourquoi y retournez-vous ?

— Ma grand-mère vient de décéder, répondis-je.

Elle s'adressa à ma mère :

— Toutes mes condoléances.

Ma mère hocha la tête.

— Il n'y a pas que les Coréens qui croient à la géomancie et vénèrent leurs ancêtres.

J'imaginai qu'une version coréenne de l'esprit du père de Hamlet errait dans les rues du centre-ville de Séoul en réclamant que Hamlet relocalise sa tombe pour qu'il repose en paix.

Ce n'est que lorsque nous survolions l'océan Pacifique que les passagers commencèrent à s'endormir. J'avais mal aux côtes et ne trouvais pas de position confortable. Je fermai les yeux et essayai de penser à ma grand-mère. Je me concentraï sur une photo que j'avais d'elle, un cliché en noir et blanc où on la voyait vêtue du *hanbok* traditionnel, une blouse ample qui tombait sur une jupe bouffante et la faisait paraître sans forme. J'aurais aimé avoir plus de photos d'elle et du reste de ma famille élargie. Nous en avions à peine assez pour remplir un album. En fait, nous n'avions pas non plus beaucoup de photos de nous — nous n'avions pas de vrai appareil photo, seulement un vieux Polaroid que quelqu'un nous avait donné.

J'étais triste de ne pas connaître ma grand-mère assez pour m'ennuyer d'elle, et tentai de penser à quelque chose qui pourrait faire surgir un souvenir. Pas juste d'elle, mais de la Corée en général. Quelles avaient été mes pensées quand j'en étais partie ?

Des fragments de souvenirs, comme des paillettes, reflétaient la lumière et renvoyaient nos derniers moments en Corée. Je sortis mon cahier à spirale et écrivis : *Souvenirs à l'extérieur de l'aéroport Kimpo, 18 avril 1975*. Je me rappelais avoir été méchante avec Chun-Ha parce qu'on portait des ensembles identiques, des chemises blanches et des salopettes à carreaux bleus et noirs ; avoir regardé mon père, qui se tenait avec les autres hommes, en train de fumer une cigarette tout en levant les yeux vers le ciel et commentant la belle météo pour le vol ; avoir pensé que ma mère et mes tantes ressemblaient à des clowns, avec leur mascara qui coulait à cause de leurs larmes et leur rouge à lèvres, étendu par tous les baisers d'au revoir ; avoir senti l'odeur subtile de cannelle dans l'haleine de ma grand-mère alors qu'elle glissait une pièce dans ma main en m'assurant que celle-ci avait des pouvoirs magiques pour me protéger, peu importe où je me trouverais.

Je me rappelai le chaos alors que nous tentions de nous organiser pour prendre une dernière photo, au moment où j'avais échappé ma pièce de monnaie magique dans la

confusion ; mon oncle qui me disait de regarder l'appareil photo et de sourire ; ma mère, de sourire ou sinon ; ma grand-mère qui disait à tout le monde de me laisser tranquille.

Je me rappelai le silence qui était tombé comme un parachute blanc géant sur ma mère, mon père et mon frère quand nous étions entrés dans l'aéroport ; je me rappelai ma grand-mère qui nous envoyait la main ; je me souvins d'avoir scruté le sol en cherchant désespérément des yeux ma pièce magique. Et alors que j'allais perdre tout espoir, je me souvins du soulagement que j'avais ressenti quand Chun-Ha l'avait glissée de nouveau dans ma main.

Ma mère et moi rejoignîmes la longue file pour passer les douanes. Nous ne nous étions pas rendu compte que nous avions choisi la mauvaise file jusqu'à ce qu'un employé de l'aéroport, qui avait vu les passeports canadiens entre nos mains, nous redirige vers une file beaucoup plus courte. J'en fus heureuse, jusqu'à ce que je voie le visage de ma mère, ses yeux rivés sur l'affiche ÉTRANGERS devant nous. Je voyais à quel point elle était anxieuse.

Alors que nous nous dirigions vers la réception des bagages, d'autres affiches en anglais nous saluèrent, nous accueillant au « pays du Matin calme » et nous souhaitant un agréable séjour. Des bannières colorées annonçant les futurs Jeux olympiques de 1988 pendaient du plafond. Je fourrai plusieurs brochures touristiques en papier glacé dans mon sac.

Les deux jeunes sœurs de ma mère, ma *keun imo* (grande tante) et ma *jageun imo* (petite tante), vinrent à notre rencontre. Tout le monde se mit à pleurer, et je fus à la fois heureuse et soulagée d'entendre ma mère dire qu'il était bon de rentrer chez soi.

— Oh, ton joli visage ! s'exclama ma *jageun imo* en coréen en me touchant le menton. On a été tellement désolées d'apprendre ce qui t'était arrivé.

Je regardai ma mère, mais elle s'affaira plutôt à ses bagages.

Les sœurs bavardèrent sans arrêt, en riant de temps en temps, pendant le trajet vers la maison de ma *keun imo*. Séoul avait changé. Je devins étourdie par le rapide va-et-vient des voitures de taxi, dont les couleurs correspondaient à un code précis, dans les rues à dix voies de la ville.

— Les gris et blancs sont les taxis de base, pour les gens moins nantis, expliqua la plus jeune de mes tantes depuis le siège passager. Les noirs sont pour les riches. Luxueux à l'intérieur.

Elle pointa certaines voitures en avant de la nôtre.

— Presque aussi bien que cette voiture, ajouta mon autre tante en référence à son propre véhicule.

J'observai les rangées sans fin de tours d'habitation qui se dressaient contre le ciel morne de novembre. Cela me rendit claustrophobe. Ne restait-il donc plus aucune maison à Séoul ? Ce n'était pas la Corée dont je me souvenais. Je fermai les yeux et tentai de me remémorer la petite maison dans laquelle j'avais grandi, une montagne érodée en arrière-plan. J'appuyai ma tête contre le siège et m'assoupis.

* * *

— Tu devrais te reposer un peu, me proposa ma *keun imo* dès que nous passâmes la porte de son appartement. Je t'ai vue dormir dans la voiture.

Elle me prit le sac des mains et me mena à une chambre au bout du couloir. L'odeur m'était familière, et je pris conscience que c'était la même odeur d'huile de noisette, celle qu'on utilisait pour nettoyer les meubles en bois de nos chambres quand nous vivions en Corée.

— Toi et ta mère dormirez ici, déclara ma tante avant de me laisser seule.

La pièce ressemblait à un boudoir, avec sa table de lecture en bois, une armoire vitrée assortie ainsi qu'un paravent élégant à quatre panneaux, décoré de calligraphie coréenne et de peintures à l'encre. La table de lecture était très basse afin qu'on puisse s'asseoir sur le sol et s'en servir pour lire ou étudier.

— Les planchers *ondol* ! Ça me manque, entendis-je ma mère dire en riant dans la pièce d'à côté.

Les maisons coréennes étaient pourvues d'un réseau de conduits souterrains qui transportaient la chaleur d'une pièce à l'autre, ce qui réchauffait les planchers. Même la maison au toit de chaume de riz de mon arrière-grand-père, faite de murs de terre mal construits, était équipée d'un chauffage sous les planchers qui rendait les pièces confortables et invitantes.

Ma tante avait étalé pour nous deux matelas sur le sol, un oreiller et une couverture pliée avec soin posés au pied de chacun. J'aurais aimé qu'il y ait une chaise où m'asseoir. J'examinai le couple de canards en bois, cadeau traditionnel de mariage symbolisant la fidélité, qui reposait sur la dernière tablette de l'armoire vitrée, aux côtés de plusieurs vases en argile céladon. La tablette du bas était garnie de quelques livres, tous à couverture rigide et en coréen, sauf un exemplaire surdimensionné du *Webster's New World Dictionary*, qui détonnait dans le décor.

J'ouvris les tiroirs de l'armoire et en trouvai le contenu parfaitement organisé, des mouchoirs de soie dans l'un, et des documents, classés dans des dossiers colorés, dans l'autre. C'est toutefois la boîte à chaussures des plus banales, rangée dans le dernier tiroir, qui attira mon attention.

Des photos en noir et blanc se répandirent dès que j'en retirai le couvercle. Une photo de ma mère, de mes deux *imos*, et d'une troisième femme que je ne connaissais pas. Une photo de mon arrière-grand-père, penché à presque quatre-vingt-dix degrés, une montagne

de paille fixée sur le dos. Sur une autre photo, on le voyait attacher des tiges de riz destinées aux toits de chaume. J'aurais aimé qu'au moins une fois, il lève le visage vers la caméra pour que je puisse bien le voir.

Un portrait de mon *halmeoni* m'absorba pendant un instant. Je pris conscience de la grande ressemblance entre elle et ma mère. *Halmeoni* portait ses cheveux attachés, comme ma mère le faisait souvent. J'avais oublié que ma grand-mère avait une cicatrice au-dessus de son sourcil gauche. Ses yeux étaient grands et beaux, envoûtants, comme habités d'un million de secrets.

À ma surprise, dans une enveloppe au fond de la boîte était glissée la photo d'un soldat blanc. Je retournai la photo. Quelqu'un avait écrit en anglais : *Craig Dawson, Second Infantry Division, 1952*⁷⁹. Contrairement à mon arrière-grand-père sur ses photos, Craig regardait directement l'appareil et souriait, le blanc de ses dents contrastant avec son uniforme militaire et le décor sombre de terre et de montagne à l'arrière-plan. Mais qui était-il ?

J'entendis une voix masculine et remis la boîte dans le tiroir en vitesse. La porte de la pièce s'ouvrit bien grand, et ma tante me présenta un garçon, qui s'inclina devant moi de façon formelle. Je le saluai pareillement, puis me demandai si j'aurais plutôt dû m'en abstenir. Je ne savais pas s'il était plus jeune ou plus âgé que moi. C'était le fils d'un voisin, que ma tante avait invité pour qu'il me tienne compagnie.

Ma tante nous apporta du thé vert, et nous nous assîmes sur le plancher pour le siroter.

— Si mon anglais est assez bon, je pourrais décrocher un boulot comme traducteur aux Olympiques, expliqua-t-il, à l'évidence enthousiaste de parler avec moi.

— Tu as un accent britannique, remarquai-je.

⁷⁹ *Craig Dawson, Division de la deuxième infanterie, 1952.*

C'était tellement étrange, un Coréen qui avait un si gros accent étranger.

— J'ai passé les trois dernières années à étudier à Londres, me confia-t-il, puis il rougit.

Je voulus lui demander pardon. J'avais oublié la courtoisie coréenne de base, la *gibun* — un code strict de bienséance qui voulait qu'on évite de blesser quelqu'un ou de porter atteinte à sa dignité. C'est ce qui le retenait sans doute de me questionner à propos de mes bleus.

— Es-tu allée aux États-Unis ? demanda-t-il.

— Non.

Il sembla déçu.

— J'aimerais beaucoup visiter les États-Unis d'Amérique, continua-t-il. Mais je ne crois pas avoir beaucoup de chances d'y aller ; mon père déteste les Américains.

— Mon père déteste les Japonais.

Les yeux du garçon se plissèrent. Il avait l'air suspicieux quand il demanda :

— Peux-tu l'en blâmer ?

— Ça fait plus de trente ans.

Le garçon fronça les sourcils, puis, comme s'il avait mémorisé ses livres d'histoire, me bombardait de faits à propos de la façon dont les Japonais avaient, durant leur occupation de la Corée, exploité les ressources naturelles du pays et tenté de détruire la culture et la langue coréennes. Pendant qu'il parlait, des fragments de ce que ma mère m'avait dit il y a des années me revinrent à l'esprit : il était interdit d'enseigner la langue coréenne, ou même de la parler, à l'école. Pour fréquenter l'école, mon *halmeoni* avait pris un nom japonais.

— Ils ne vous apprennent rien de tout ça, dans vos écoles ? demanda le garçon.

— Non, on apprend l'histoire du Canada.

— Qui a à peine plus de cent ans, répondit-il avant d'ajouter : Confédération, 1867.

J'étais surprise par ses connaissances, mais tentai de ne pas le montrer.

— On étudie aussi l'histoire européenne.

Je commençais à être sur la défensive.

— Que sais-tu de la Guerre de Corée ?

— Seulement que cinq cents soldats canadiens y sont morts.

— *Trois millions* de Coréens y sont morts.

Eh bien, évidemment, pensai-je, mais je ne dis rien. C'était *leur* guerre.

Le garçon semblait exaspéré.

— Sais-tu seulement que ton *halmeoni* avait eu cette grosse cicatrice sur sa tête parce que son enseignant l'a battue pour voir écrit un poème en coréen ? Qu'il l'a frappée si fort avec son bâton que son crâne s'est ouvert ?

Ma première pensée fut : mon *halmeoni* a écrit de la poésie ? Je me sentis un nouveau lien avec elle. Mais l'idée que quelqu'un — surtout un professeur — lui fasse mal me noua l'estomac. Je touchai mon front tuméfié.

— Je suis tombée, expliquai-je en voyant ses yeux fixer ma tête.

Puis, avant qu'il ne puisse demander quoi que ce soit, je m'enquis :

— Quel était son nom japonais ?

Le garçon baissa de nouveau les yeux.

— Je ne sais pas, admit-il. La seule raison pour laquelle je connais des choses sur ton *halmeoni*, c'est parce qu'elle venait souvent nous rendre visite avec ton *imo*, qui est la meilleure amie de ma mère.

Il se tut.

— Je ne peux pas croire que tu sois aussi ignorante. L’armée impériale japonaise a kidnappé plus de deux cent mille Coréennes pour qu’elles servent dans leurs bordels militaires. Elles se faisaient constamment violer et torturer. La plupart sont mortes. Comment peux-tu ne pas détester les Japonais après ce qu’ils ont fait ?

Je fus déconcertée par son franc-parler, mais je devais admettre qu’il avait raison — j’étais ignorante. Je doutais même de la véracité de ses propos. Ça semblait tellement tiré par les cheveux. Un silence inconfortable s’installa. Nous fûmes tous deux soulagés que ma tante nous appelle pour manger.

Pendant que nous étions assis par terre autour de la table à manger, mes tantes parlant l’une par-dessus l’autre, ma grand-mère occupait toutes mes pensées.

— Ça va ? me demanda finalement le garçon.

— Je suis sûre que sa grand-mère lui manque, répondit ma *keun imo* à ma place. Comme à ma In-Suk. J’aimerais qu’elle soit avec nous ce soir, mais elle est occupée à préparer ses examens pour l’université. Et son père, eh bien il est toujours aussi occupé avec sa compagnie. Je ne le vois presque pas moi-même.

Leur conversation se transforma en une suite de plaintes envers leurs maris. J’étais seulement soulagée qu’elles me laissent tranquille.

Couchée sur le sol, je ne parvenais pas à m’endormir. Mes côtes me faisaient toujours souffrir, même si j’avais pris un cachet. Je me tournai et me retournai jusqu’à ce que ma mère, agacée, me dise d’arrêter de bouger.

— Comment ça se fait que tu ne m’as jamais dit comment *halmeoni* avait eu sa cicatrice ?

Je me sentais stupide que le fils de la voisine, avec son accent britannique et ses notions de l'histoire du Canada, connaisse un détail si important de la vie de ma grand-mère, alors que moi, je l'ignorais.

— Savais-tu qu'elle écrivait de la poésie ?

— Ton *halmeoni* peignait et chantait aussi. C'était une femme heureuse même si elle portait le lourd fardeau de ne pas avoir eu de fils. C'était une femme d'une force incroyable, jusqu'à ce que...

Sa voix dérailla. Je me redressai dans le noir.

— Ma *keun eonni* a disparu et tout a changé.

J'étais perdue et lui demandai de quelle sœur elle parlait. Puis, comme si le fait de se trouver dans un lieu étranger lui donnait la permission de parler librement, ma mère me parla de son *eonni*, de sa sœur Mi-Ra, une troisième tante dont je ne connaissais pas l'existence.

— Mi-Ra *eonni*, puisqu'elle était l'aînée, avait été envoyée dans le nord pour prendre soin d'une tante et d'un oncle âgés qui vivaient dans un petit village. C'était avant que la guerre éclate en 1950. Un jour, alors qu'elle cherchait de la nourriture, elle s'est égarée dans une zone où les civils n'avaient pas le droit de se trouver. Elle a été arrêtée et interrogée par des soldats des Nations Unies assignés à la garde de la zone. Ils étaient convaincus qu'elle était une espionne, mais un soldat américain a eu pitié d'elle et, par l'intermédiaire d'un interprète, on l'a jugée innocente de tout crime. Elle a fini par tomber en amour avec ce soldat.

Je me levai, allumai la lumière et sortit la photo du soldat que j'avais vue plus tôt.

— Oui, elle nous a envoyé cette photo, confirma ma mère, le visage blême et impassible. Il n'avait que vingt-deux ans. Il avait reçu son diplôme de l'université. Il venait tout juste de terminer son entraînement de base quand il a été assigné à la ligne de résistance principale.

Elle se tut et prit une grande respiration avant de se recoucher. Elle expliqua que la ligne de résistance se trouvait là où les forces des Nations Unies avaient affronté les troupes chinoises et nord-coréennes dans la « zone neutre ».

— Nous avons reçu deux lettres dans lesquelles elle nous disait combien il la rendait heureuse, continua ma mère. Mon cousin, qui était comme un frère pour nous, voulait aller dans le nord pour la trouver, mais c'était trop dangereux. La guerre avait éclaté. Notre père ne voulait pas risquer la vie de son neveu — même pour aller chercher la Mi-Ra bien-aimée de *halmeoni*.

Ma mère se tut quelques instants.

— Quand la guerre a pris fin, nous avons tenté de la retrouver. Je ne connaissais pas très bien ma sœur ; je n'avais que huit ou neuf ans quand tout ça est arrivé. Il y a eu des rumeurs comme quoi elle avait été séparée de son soldat américain. Mon cousin a parlé à son commandant, qui lui a dit qu'il avait été renvoyé en Amérique. Personne ne savait ce qui était advenu de ma sœur. Avec le temps, nous avons eu l'interdiction de parler d'elle, car ça rendait ton *halmeoni* très triste.

Des larmes roulèrent sur le visage de ma mère pendant qu'elle fixait le plafond. Je voulais désespérément la consoler, mais ne savais pas comment. Je me rappelai les mouchoirs de soie dans le tiroir et lui en offris un. Puis je rangeai la boîte, fermai la lumière et me recouchai. Je ne pouvais arrêter de penser à ma tante disparue. Pourquoi personne ne l'avait-il cherchée depuis ? Je voulus le demander à ma mère, puis m'arrêtai quand je réfléchis à ce qui comptait pour l'instant.

Je murmurai :

— Je suis tellement désolée pour *halmeoni*.

Je voulais poser ma main sur son épaule ou son bras, mais elle roula loin de moi et me dit de dormir. Elle ne mit pas de temps à se retourner sur le dos, et son doux ronflement m'aida enfin à me glisser moi aussi dans un sommeil troublé.

Les funérailles de ma grand-mère se déroulèrent le lendemain matin, le cinquième jour après sa mort. C'étaient les premières funérailles auxquelles j'assistais. Des membres de la famille et des amis gravirent une vieille montagne couverte d'une mince couche de neige poudreuse pour atteindre le temple familial. Des nuages étaient suspendus, immobiles, au-dessus de la ville qu'on apercevait au loin, à peine visible à travers la brume de ce début d'hiver. Une vieille dame chantait plaintivement, pendant que d'autres membres de la procession faisaient sonner des clochettes ou tenaient de l'encens fumant. Tout — sur ces chemins étroits où nous avancions en direction de l'ancien temple décoré de fleurs peintes, de créatures mythiques et de motifs compliqués — me paraissait magique. Je regardai ma mère. Son visage détendu, son pas léger ; il se dégageait d'elle un calme que je ne lui avais pas vu depuis qu'on avait reçu la nouvelle du décès de mon *halmeoni*. Sa quiétude me fit sentir à l'aise pour la première fois depuis notre arrivée en Corée.

Une fois tout le monde entré dans le temple, un moine récita une série de prières et accomplit divers rituels pour éloigner le Malin de l'esprit de ma grand-mère et le guider vers la « terre pure » ou vers une bonne famille s'il se réincarnait. Nous nous inclinâmes de nombreuses fois, puis parcourûmes le chemin inverse pour retourner dehors. Mon oncle, qui était en fait le cousin de ma mère, s'était déjà occupé de la crémation du corps de ma grand-mère et transportait maintenant ses cendres. Ma grand-mère avait demandé qu'elles soient dispersées sur le terrain du temple.

Un autre rite funéraire avait lieu de l'autre côté du temple. Les gens qui s'y trouvaient en étaient à la fin officielle de la période de deuil. Rassemblés autour d'un vieux chariot, les

endeuillés y avaient empilé des couvertures, des vêtements, des souliers, des serviettes et d'autres objets. À mon grand étonnement, les femmes retirèrent leurs manteaux, s'exposant au vent hivernal. Elles portaient toutes le *hanbok* blanc traditionnel, qu'elles enlevèrent pour révéler des tailleurs noirs de style occidental. Elles placèrent le *hanbok* avec soin sur le dessus des couvertures et des vêtements avant de remettre leurs manteaux. Les hommes retirèrent des brassards noirs de leurs manches de manteau et les placèrent par-dessus les *hanbok* des femmes. Un brasier fut allumé et l'amoncellement d'objets prit vite feu, envoyant de la fumée dans notre direction.

Ma mère pointa le chariot.

— C'est symbolique du voyage dans l'au-delà. La famille a rassemblé toutes les choses dont un mort a besoin pour accomplir ce voyage.

Elle se retourna pour regarder l'endroit où avaient été répandues les cendres de sa mère.

— Après quarante-neuf jours, l'esprit doit faire le voyage jusqu'à la « terre pure », le « paradis » — elle s'interrompt — ou jusqu'à son retour ici parmi nous.

En levant les yeux vers le ciel, elle ajouta :

— Nous devons prier pour que l'esprit de ton *halmeoni* soit guidé vers un lieu de repos.

Je savais qu'elle voulait m'inculquer les notions de sa religion bouddhiste, mais mes pensées s'égarèrent. Je pensai à Erin et au Ouija, ainsi qu'à l'esprit de son père mort. Je me sentis soulagée de ne pas avoir à être témoin de la réaction de mes amies à tous ces rites et croyances. Dans ma tête, je voyais Linda frotter la croix qu'elle portait toujours, apeurée et méfiante de tout, du moins habillé d'un costume d'enterrement coloré à l'odeur de l'encens et au feu qui envahissait l'air sombre de la montagne.

L'autre famille se dispersa, et une petite fille, qui n'avait pas plus de sept ou huit ans, passa près de moi. Le premier bouton de son manteau était détaché, révélant ainsi une cordelette noire au bout de laquelle pendait une vieille pièce de monnaie en bronze de la taille d'un vingt-cinq sous avec un trou carré au centre. Mon cœur bondit. Cela me rappela ma pièce de monnaie magique, la dernière chose que ma grand-mère m'avait donnée. Celle-ci me sembla soudain plus précieuse et plus importante que n'importe quoi d'autre au monde. Mais où se trouvait-elle maintenant ? Je l'avais oubliée, avec les années. La fillette se rendit aux toilettes extérieures, situées à l'extrémité du terrain du temple, et disparut à l'intérieur.

Je voulais cette pièce.

Je pensai suivre la petite fille, la plaquer dans les toilettes s'il le fallait. Personne ne nous verrait. Tout pour m'assurer que j'avais de nouveau une pièce magique. J'entendis la voix de ma mère m'appeler depuis l'intérieur du temple, mais, plutôt que de lui répondre, je fixai les petites empreintes de pas dans la neige. J'avais fait quelques pas dans leur direction lorsqu'une femme — la mère de la fillette ? — passa près de moi. L'occasion ayant filé, je fis volte-face et retournai dans le temple à la hâte.

Pendant que tout le monde pleurait à chaudes larmes et priait aux moments désignés, la pièce de monnaie magique prenait toute la place dans mon esprit. Je fermai les paupières. J'imaginai les yeux de mon *halmeoni* et les histoires perdues qu'ils renfermaient. Je réfléchis aux poèmes qu'elle avait osé écrire, enfant, et aux blessures qu'elle avait reçues à cause d'eux. Je pensai à la souffrance qu'elle avait dû endurer quand elle avait perdu sa fille Mi-Ra, et à ma mère, qui était un jour partie à l'autre bout du monde et n'en était jamais revenue. Je me demandais comment l'esprit de mon *halmeoni* pourrait un jour trouver la paix.

Mes pensées revinrent à la fillette, qui était probablement partie depuis longtemps. Le chagrin s'empara de moi. Je pensai à ma grand-mère souffrante, à Delia souffrante, à ma propre souffrance. C'était comme si le fait de me trouver en sol coréen m'avait en quelque

sorte libérée des chaînes qui m’avaient contrainte au silence. Je ne retins pas mes larmes. Alors que ma mère et mes tantes se berçaient en sanglotant de façon incontrôlable, je me perdis dans ce chaos. Je pleurai de ne jamais avoir connu la femme qu’était ma grand-mère, mais aussi de ressentir une profonde impuissance envers le fait que quelqu’un m’avait fait du mal.

Finalement, le chagrin se dissipa, les larmes se tarirent. Je me rappelai soudain l’endroit où j’avais vu ma pièce magique pour la dernière fois — dans la poche de mon vieux manteau, suspendu au fond de mon garde-robe. Une cloche sonna au loin. L’odeur de l’encens satura la pièce. Puis, le silence. Je me sentis épuisée, mais étrangement en paix. Je le pris comme une invitation, un signe qu’il était temps de laisser les choses aller, temps de tourner la page et d’essayer de trouver la paix, comme devait le faire mon *halmeoni*.

— Pourquoi ta mère t’appelle-t-elle « Mary » ? me demanda-t-il, me prenant au dépourvu.

Il s’appelait Joon-Ho, le garçon qui habitait à côté et à qui on avait confié la tâche de me tenir compagnie pendant les deux jours que ma mère passait avec ses amies pour rattraper le temps perdu. Nous nous trouvions dans l’aire de restauration du niveau le plus bas d’un centre commercial, après avoir magasiné des souvenirs. Parce qu’il avait quelques années de plus que moi, prononcer son nom m’était interdit. Je devais plutôt l’appeler *oppa*, ce qui voulait dire « grand frère ». Lui pouvait en revanche m’appeler par mon nom parce que j’étais plus jeune que lui.

Ce n’était pas juste, mais les Coréens avaient des règles strictes à propos des noms et de leur utilisation. Tout comme mes amies n’auraient jamais pensé appeler leur mère ou leur père par leur prénom, les Coréens ne s’adressaient jamais à leurs aînés en se servant de leur nom, peu importe leur lien. Ils utilisaient plutôt des titres qui indiquaient leur relation. Voilà

pourquoi j'appelais mes tantes *keun imo*, « grande tante maternelle », et *jageun imo*, « petite tante maternelle », sans y joindre leur prénom. Même les époux évitaient les noms, leur préférant des surnoms affectueux.

Ma première pensée fut que mon nom n'était pas du tout de ses affaires, mais l'instant d'après, je me retrouvai à lui expliquer en détail ce qui nous était arrivé à Josh et à moi quand nous nous étions inscrits dans une école canadienne.

— Ce n'est pas différent de ce que les Japonais ont fait aux Coréens ici, commenta-t-il.

Il fixa le gros bol de nouilles posé devant lui.

— Je ne croyais pas qu'ils faisaient des choses comme ça au Canada.

Je hochai la tête, contente de changer l'image blanche comme neige qu'il avait du Canada.

— Quand ma famille est arrivée à Toronto, lui racontai-je, on vivait dans un logement subventionné par le gouvernement. Je me réveillais au beau milieu de la nuit parce qu'il y avait des souris qui grattaient l'intérieur des murs. Une fois, je me suis réveillée et j'ai trouvé cinq bébés souris dans mes cheveux. Ça m'a tellement fait peur que je les ai écrasées à mort pour les enlever de là.

— Et maintenant ? Je croyais que tout le monde vivait dans de grandes maisons avec un terrain avant *et* arrière. C'est tellement un grand pays !

— On habite au-dessus de notre magasin, répondis-je avant de mordre dans ma pizza.

— Ça doit être dangereux, dit-il.

Mon air interrogateur le força à s'expliquer :

— Eh bien, il y a eu pas mal de tensions entre des commerçants coréens et des clients noirs qui ont été rapportées dans les nouvelles. Tu dois être au courant... L.A., New York... Avez-vous beaucoup de clients noirs ?

Je repensai à ce que Josh m'avait raconté à propos d'un incident à L.A. où un client noir avait rapporté s'être fait manquer de respect par un commerçant coréen. Certains Noirs étaient contrariés que la majorité des petits commerces dans des quartiers principalement noirs appartiennent à des Coréens. « Mais qui d'autre travaillerait autant et accepterait de se faire traiter comme un sous-humain ? avait rétorqué ma mère. Seuls des fous feraient autant d'heures et mettraient de côté leur vie entière ! »

— Non, ce n'est pas un problème.

Je pris une grande gorgée de Coke.

— Nous nous entendons avec tout le monde.

La vérité, c'était que nous n'avions pas beaucoup de clients noirs et que la majorité de ceux qui nous volaient étaient blancs. Les seules autres personnes qui nous persécutaient étaient les itinérants qui entraient au magasin parce qu'ils cherchaient un endroit où uriner.

Un groupe d'adolescents s'assit à la table en face de la nôtre. L'une d'entre eux, une fille à peu près de mon âge aux cheveux très courts et aux lunettes à monture noire, me regarda dans les yeux quand elle prit place. Tout à coup, ils se retournèrent tous vers moi.

Je chuchotai : « Ils me regardent tous. » Je ramenai mes cheveux sur mon visage, vaine tentative pour cacher mes bleus.

Joon-Ho se retourna, mais ils ne me fixaient plus.

— Pour eux, c'est clair que tu n'es pas d'ici, déclara-t-il en recommençant à remuer ses nouilles.

— Comment ça ?

— Tes cheveux ? Tes boucles d'oreille ? C'est comme un sixième sens pour nous. Nous savons, tout simplement. En plus, ajouta-t-il entre deux bouchées, on parle en anglais.

Ma main gauche toucha l'anneau doré qui pendait de mon oreille droite. Je baissai le regard vers mon chandail gris Roots et mon jean bleu Levi's.

— Je me sens bizarre. C'est étrange de ne voir que des Coréens partout. Au Canada, je n'ai pas d'amis proches qui sont Coréens. Je pense que nous sommes moins d'une douzaine dans toute mon école.

Le garçon hocha la tête, comme s'il essayait de m'imaginer dans mon environnement scolaire.

— Tu ne te sens pas comme une étrangère là-bas... ?

— J' imagine que tu finis par t'habituer à vivre dans une ville multiculturelle. La couleur de la peau importe peu une fois que tu connais les gens.

— Je ne vois pas comment ça peut être possible, énonça-t-il d'un ton factuel. C'est la première chose que tu vois — la première chose qui différencie tout le monde.

— Eh bien, tu devrais venir au Canada pour voir, répondis-je. Qui sait, peut-être que tu aimerais tellement ça que tu aurais envie d'y rester. Tu n'aurais pas à faire ton service militaire ni quoi que ce soit.

Je savais qu'il allait devoir s'enrôler pour son service obligatoire au printemps.

— Pourquoi est-ce que je ne voudrais pas faire mon service ? C'est mon devoir de citoyen.

Il déposa ses baguettes.

— Je serais fier de donner ma vie pour mon pays.

— Le frère aîné de mon père est mort pendant la guerre. La guerre, c'est stupide. Pourquoi penses-tu qu'autant de familles ont déménagé au Canada ?

— La vie là-bas ne semble pas si fantastique, selon ce que tu m’as dit.

Je jetai ma croûte de pizza sur le plateau, agacée qu’il ait utilisé contre moi ce que je lui avais confié.

Dehors, l’air hivernal glacial était frais et purifiant. J’espérais que ça enlèverait l’odeur de kimchi et d’autres mets coréens imprégnée dans mon manteau et mes cheveux. Puis, je me rappelai que j’étais en Corée, je me détendis et arrêtai de m’en faire comme je le faisais au Canada. Le garçon tendit la main pour me proposer de porter certains de mes sacs de magasinage, un geste que j’appréciai, mais qu’il gâcha aussitôt quand il me dit : « Tu dois avoir hâte de rentrer à la maison. »

Ce n’était pas tant ce qu’il avait dit que la façon dont il l’avait dit, en sous-entendant que je n’étais qu’une visiteuse dans ce pays. Le mot *maison* resta en suspens, et je me rappelai Erin et sa remarque sur le fait de retourner à la maison, *en Corée*. Ça ne m’avait pas irritée sur le moment, mais ça me dérangeait maintenant de la même façon que le commentaire de ce garçon. Il me fixa, attendant une réponse, mais je me mis à marcher. J’étais fatiguée et ennuyée de toutes ses questions, de ses petites insultes et de son accent stupide, qui m’irritait de plus en plus à chaque mot prononcé.

— Ça a été la semaine la plus longue de ma vie ! annonça ma mère.

Elle se coucha doucement sur le matelas de sol.

C’était vrai. Elle avait été très occupée, chaque minute de son temps occupée à voir des amies d’enfance ou à visiter des temples. Dans les derniers jours, je ne l’avais vue qu’au déjeuner et le soir. Elle n’avait pas reparlé de sa sœur Mi-Ra.

— Ils pensent qu’on vit comme des rois, dit-elle.

L’amertume transperçait dans sa voix alors qu’elle parlait de ses vieilles amies, et cela me rendit étrangement heureuse. Je m’étais sentie négligée par son besoin constant de

sortir et de faire des activités, mais jamais avec moi. Malgré notre fatigue, aucune de nous deux n'arrivait à bien dormir sur le sol, même si ma tante avait doublé les matelas pour nous.

Je fixai ma mère alors que ses yeux examinaient la petite pièce, avec sa table de lecture et son armoire sophistiquées, probablement toutes deux façonnées par un maître artisan, à l'opposé de nos meubles à la maison, qui venaient du magasin Brick. Elle n'achetait jamais rien — vêtements, meubles, et même les cadeaux — à moins que ce soit en solde.

— *Aigu, aigu !* murmura ma mère.

Elle n'était plus habituée de s'asseoir sur le plancher maintenant et avait pris l'habitude d'émettre des sons tous plus étranges les uns que les autres quand elle pliait les jambes avec difficulté pour s'asseoir dessus.

— Ji-Young et moi avons commencé à enseigner ensemble, dit-elle en retirant ses bas. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait — elle ne savait absolument pas comment discipliner les enfants comme il le fallait. Je me souviens de la première fois qu'elle a frappé un enfant, elle a couru à la salle de bain pour pleurer parce qu'elle se sentait mal pour l'enfant ! Et maintenant elle est directrice. Directrice ! Avec son propre bureau et une secrétaire.

Ma mère lâcha un profond soupir et me demanda d'éteindre la lumière. J'hésitai, ne sachant pas si je devais lui demander si elle allait bien, ou si elle voulait continuer à parler. Je la regardai, étendue sur le matelas, les yeux fermés, un bras reposant sur son front. Je fermai la lumière. Dans cette pièce sans fenêtres, nous fûmes plongées dans l'obscurité, ce que nous accueillîmes avec reconnaissance toutes deux, je crois.

Les parents de mon père vivaient avec leur fils aîné, sa femme et leurs enfants à Busan, ville située à trois heures de train au sud de Séoul. Nous avions gardé cette étape de notre séjour pour la fin, puisque ma mère n'aimait pas vraiment ses beaux-parents. Elle avait

emballé à contrecœur un sac de cadeaux : whisky, cigarettes, shampoing et revitalisant, et lotions pour le corps.

J'étais assise du côté de la fenêtre dans le train. Mon cahier à spirale et un stylo dépassaient de mon sac à main, rappel que le temps de transport pouvait me servir à écrire. Enfant, j'avais accompagné mon père à Busan. Nous prenions toujours l'autobus, car c'était moins cher. Certains de mes meilleurs souvenirs d'enfance étaient associés au trajet lui-même. Chaque fois, mon père achetait un œuf cuit dur et plusieurs petits sacs d'escargots cuits à la vapeur aux vieilles dames qui les vendaient à l'extérieur du terminus. Pendant les heures suivantes, je restais assise dans l'autobus, une épingle à couche à la main pour sortir les escargots de leurs coquilles, qui se répandaient partout sur le plancher sous mon siège, malgré tous mes efforts pour les garder sur mes genoux.

— C'est la rivière Han.

Ma mère me poussa du coude.

Agacée par son interruption, je regardai par la fenêtre et vis une eau bleu-gris, puis Séoul, avec ses immenses gratte-ciel grisâtres en arrière-plan, et plus loin encore, un ciel gris sans fin. Pendant un instant, je me sentis perdue et désorientée. Toronto me manquait terriblement.

Je ne me souvenais que très peu de mes grands-parents paternels, mais je me rappelais ma cousine Eun-Jin, qui avait maintenant vingt-quatre ans. Elle avait étudié à Séoul pendant une certaine période et nous rendait alors visite de façon régulière. Elle m'accueillit avec un grand câlin et m'entraîna jusqu'à sa chambre pour qu'on puisse bavarder.

Quand elle avait quinze ans, les parents d'Eun-Jin l'envoyèrent avec son frère jumeau à Londres, pour étudier l'anglais. Lui terminait présentement sa maîtrise en génie à Cornell, tandis qu'Eun-Jin finissait la sienne en langues internationales à l'Université nationale de

Séoul. Elle parlait anglais, français, espagnol, mandarin, japonais en plus, bien sûr, du coréen.

— As-tu eu la chance de te promener un peu à Séoul ? demanda-t-elle dans un anglais, comme celui de Joon-Ho, teinté d'un accent britannique.

Elle me prit la main et me fit asseoir sur le plancher.

— Ça doit avoir beaucoup changé depuis que ta famille est partie, non ?

Sa chambre était encombrée de romans au format de poche : *Gatsby le Magnifique*, *Les Hauts de Hurlevent*, *Jane Eyre*.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire après avoir reçu ton diplôme ? lui demandai-je, évitant de répondre à sa question.

Je n'avais pas envie de parler à cœur ouvert de mes sentiments et redoutais de devoir expliquer une fois de plus pourquoi mon visage avait cette apparence. Je plaçai plutôt certains des romans qui jonchaient le sol en petites piles. Ils s'élevaient telles de petites pagodes autour de nous.

Ma cousine haussa les épaules et répondit :

— Me marier. Avoir des enfants.

— Quel genre de travail peux-tu faire ici en Corée en parlant tant de langues ?

— Je crois que plusieurs Nord-américaines travaillent par choix. La concurrence pour les emplois en Corée est si féroce que ce n'est pas bien vu pour les femmes de prendre les emplois des hommes.

— Mais tu parles six langues, m'objectai-je en agitant un exemplaire de *Crime et châtiment* dans les airs. Tu es tellement brillante et talentueuse. Tu pourrais travailler pour les Nations Unies...

Eun-Jin se mit à rire.

— Tu as toujours eu une telle imagination. Je ne sais pas si tu te souviens, mais quand tu avais six ans et que tu as appris que vous déménagiez au Canada, tu m’as dit que tu avais peur que tes cheveux deviennent blonds et que tes yeux bruns deviennent bleus ou verts... Tu te rappelles ? Tu me confiais tous tes secrets. Et tu ne voulais pas partir. Maintenant, tu essaies de me convaincre d’aller vivre à l’étranger, moi aussi...

Je souris, même si je ne me souvenais pas de cette anecdote.

— En fait, je voulais étudier en droit, continua-t-elle, mais ma mère croyait que les langues — la littérature, les arts — m’attireraient un meilleur mari.

Ses yeux se mirent à briller, et elle se pencha vers moi, démolissant mes constructions de livres.

— Tu dois me jurer de garder le secret, me dit-elle en prenant mes mains dans les siennes.

Je hochai la tête. Elle me confia qu’elle correspondait avec un professeur qu’elle avait rencontré et avec qui elle avait eu une aventure pendant l’un de ses voyages d’échange en France.

— Il m’écrit en français. Comme ça, mes parents n’ont aucune idée de ce qu’il me raconte. En fait, ils pensent que c’est une fille. Il a été assez brillant pour m’envoyer une photo de famille où on le voit avec sa sœur.

L’idée, bien que romantique, me semblait sans espoir.

— Je ne sais pas ce qu’on va faire, ajouta-t-elle. J’ai été chanceuse récemment. Mes parents voulaient que j’épouse un homme dont ils avaient entendu parler par un marieur, mais quand ils ont fait faire une enquête sur les antécédents de son clan, on s’est rendu compte que c’était mon cousin au septième degré ! Je suis vraiment chanceuse, non ?

J’étais triste pour ma cousine, mais, en même temps, alors que nous étions entourées de ses romans en anglais et qu’une énergie chaleureuse et familière nous enveloppait, je me

sentais détendue. Je commençais à peine à lui faire part de ce sentiment lorsque nous entendîmes des éclats de voix accusatrices en provenance du salon. Eun-Jin et moi fûmes debout en un rien de temps et courûmes pour voir ce qui se passait.

— Mais nous avons envoyé de l'argent chaque mois pendant les dix dernières années ! Vous n'en avez rien vu ?

La voix de ma mère était si aiguë qu'elle commençait à se fêler.

Mes grands-parents ressemblaient à des fleurs flétries. Tous deux presque sourds, ils secouèrent la tête, et mon grand-père leva les yeux vers mon oncle, puis ma tante, qui était assise avec rigidité dans un fauteuil en face de mes grands-parents.

— Retourne dans ta chambre, ordonna mon oncle à ma cousine.

Elle obéit et je la suivis.

Quinze minutes de silence plus tard, ma mère et moi étions de nouveau sur le chemin de la gare, son visage blanc comme celui d'un fantôme.

— Tout ce temps, tout ce temps que ton père et moi avons passé à nous tuer à la tâche dans ce magasin pour envoyer de l'argent à nos parents — ton grand-père n'en a jamais rien su. Ce sont ta tante et ton oncle qui l'ont utilisé. Ils sont allés à Hawaï, deux fois ! Quand est-ce que ton père et moi avons pris des vacances pour la dernière fois ?

À l'extérieur de la gare, ma mère n'avait plus de souffle et voulut s'asseoir. Nous trouvâmes un banc. Je cherchai le sac dans lequel nous avions mis les cadeaux, car j'y avais placé une bouteille d'eau, mais je réalisai que nous l'avions oublié chez mes grands-parents.

— Ils ont eu l'audace de nous demander plus d'argent ! Peux-tu croire ça ? Ta tante qui n'a jamais travaillé de sa vie. Comme la majorité des femmes. Même quand je vivais ici, je travaillais ! Mes sœurs — mes amies — elles restent à la maison, prennent des cours de golf, des vacances de luxe, et elles se plaignent de la vie difficile qu'elles vivent parce que leurs enfants ne les écoutent pas ou du fait que les maîtresses de leurs maris sont tellement

stupides qu'elles laissent des taches de rouge à lèvres sur leurs pantalons. Ah ! Pendant ce temps, nous travaillons comme des forcenés seize heures par jour, sept jours par semaine, à côtoyer des gens qui nous accusent de les faire payer trop cher, puis qui nous volent, et qui attaquent même nos enfants.

Ma mère se mit à sangloter.

Je ne l'avais jamais vue s'effondrer de façon si soudaine et si intense. Il était près de dix-huit heures et la foule, composée principalement d'hommes portant des manteaux foncés par-dessus leurs complets, allait et venait à un rythme effréné aux portes de la gare, sans nous accorder la moindre attention. De l'autre côté de la rue était installée une rangée de vendeurs. J'observai un groupe d'hommes acheter de la nourriture aux kiosques avant de traverser la rue. Ils passèrent près de nous pour entrer dans la gare, laissant sur leur passage une odeur de pieuvre et de poisson séchés qui donnait la nausée. En voyant ma mère si démunie, je fondis presque en larmes moi aussi.

Toute ma vie, même si elle avait eu de multiples occasions d'être blessée, j'avais vu ma mère revêtir sa dignité comme un manteau invisible et refuser de montrer ses blessures à qui que ce soit. Mais à cet instant, elle était assise sur ce banc, perdue et vulnérable. Je me tenais debout tout près d'elle, tentant de la protéger des gens. Comment pouvais-je l'aider, la protéger, la réconforter ? Je me rappelai la pierre que mon père avait formée avec son poing. Mais je ne savais pas comment devenir son roc.

— *Aigu cham ne !* s'exclama une femme.

Je levai les yeux. C'était la dame aux Gucci de l'avion, la femme aux beaux bijoux.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle. Et bon sang, que se passe-t-il ?

Elle prit place à côté de ma mère et, contrairement à moi, sembla savoir exactement quoi faire, car elle plaça une main dans son dos et une autre sur ses genoux. Elles restèrent ainsi en silence pendant un moment, les sanglots de ma mère s'estompant de façon graduelle.

Une femme qui portait un béret violet, tenant son chien au bout d'une laisse, attira mon attention. Son pas était empreint d'une énergie légère. Même son chien semblait heureux, sa queue remuant avec enthousiasme.

— Les temps ont changé depuis ma dernière visite, remarqua la dame aux Gucci. Je ne me suis jamais sentie aussi perdue dans ce pays.

Je n'arrivais pas à croire qu'elle aussi se sente comme une étrangère. Et même si ma mère ne disait rien, je savais qu'elle partageait les mêmes sentiments.

— Vous savez, articula lentement la dame, je reste dans la famille de la sœur de mon mari. Des vautours, ce sont tous des vautours. Je leur ai dit combien mon mari était malade, mais tout ce qui intéressait sa sœur, c'était mes bagues, ma montre. « Prenez-les ! que je leur ai dit. Prenez tout. »

Elle retira ses gants de cuir pour nous montrer ses mains dénudées.

— Moi aussi, j'ai eu de la peine.

Ma mère et moi lâchâmes un cri de surprise.

— Venez, nous encouragea la dame en prenant ma mère par le bras. Il fait bien trop froid pour rester dehors aujourd'hui. Allons manger une bouchée. Je vous invite. Je connais un endroit tout près. Ce n'est pas aussi bon qu'à mon restaurant, mais ça va faire l'affaire.

Elle sourit.

— Eh oui, mon mari et moi sommes propriétaires du restaurant Little Seoul House sur Bloor. Vous et votre fille devriez venir nous voir.

Elle s'interrompit, puis ajouta :

— J'ai une fille, probablement du même âge que toi. J'ai aussi un fils. Très brillant. Il est en première année à l'Université de Toronto. Il veut être médecin.

Ces paroles retinrent l'attention de ma mère, et je sais qu'une graine fut plantée dans sa tête pour y semer l'idée d'un futur mariage arrangé. Elle passa sa main sur le poignet gauche de la dame, là où il y avait eu la montre et le bracelet.

— Je suis vraiment désolée que vous ayez dû les donner...

— Mais non ! répondit la dame, et elle sourit. Ce n'étaient pas des vrais !

Elles rirent, et c'est ainsi, tout simplement, que ma mère redevint elle-même. Soulagée, je suivis les deux femmes, semblables à deux amies de longue date qui se retrouvaient et partageaient des histoires tout en se promenant.

Le dernier jour de notre voyage, je ressortis la boîte de souliers et pris une photo de ma grand-mère, une de mon *imo* perdue, et une de ma mère avec ses deux autres sœurs. Je les insérai dans les dernières pages de mon cahier, en espérant qu'elles ne manqueraient à personne.

Joon-Ho vint me dire au revoir.

— J'ai quelque chose pour toi, me dit-il en me tendant un petit sac cadeau.

Je me sentais mal de ne rien avoir pour lui, alors j'inscrivis mon adresse sur un bout de papier et l'invitai à m'écrire et à venir me voir s'il venait un jour au Canada.

— Eh bien, je te dis au revoir, alors, conclut-il en penchant légèrement la tête.

Puis il repartit.

Je regardai dans le sac. Il renfermait un beau cygne en origami fait avec un papier blanc texturé, soyeux et doux au toucher. Le col de l'oiseau était long et élégant, et encerclé d'un étroit ruban rouge. Joon-Ho avait même collé deux ronds noirs pour les yeux. Je fus touchée par ce geste inattendu. Je le plaçai dans mes bagages avec soin.

Chapitre 6

Mes parents entreprirent un projet de rénovation majeur alors que j'entamais ma dernière année du secondaire. Le magasin à côté du nôtre, un fleuriste, avait fermé boutique et ma mère avait acheté la propriété. Ils combinèrent les deux espaces pour en faire un plus grand dépanneur. Quand je vis ma mère accrocher une nouvelle lanterne en papier au-dessus de la caisse, j'eus l'idée d'y attacher ma pièce de monnaie magique. Elle pendait au bout d'une ficelle.

— Nous avons finalement une pièce chanceuse, comme dans le nom de notre magasin, observai-je.

Des amis de mes parents vinrent à la maison pour fêter l'événement. La dame aux Gucci qui possédait le restaurant coréen avait une fille de mon âge, Kate, et nous étions devenues amies. Contrairement à moi, Kate avait des amies coréennes qui allaient à la même église chrétienne qu'elle. Ma mère espérait que son frère s'intéresse à moi, mais il ne faisait aucun cas de moi quand j'allais chez Kate.

— Ma mère veut que j'aie plus d'amies blanches et qu'elles viennent à la maison, me confia Kate, mais je ne peux pas, la maison sent le coréen. Il faut s'y attendre quand tu vis au-dessus d'un restaurant. En plus, mon père leur ferait sûrement peur. Même quand il ne fait que parler, on dirait qu'il crie.

Cela me faisait du bien d'avoir, pour la première fois de ma vie, une amie coréenne.

Les parents de Kate apportèrent différents plats qui venaient de leur restaurant et que ma mère accepta avec reconnaissance, même si je savais que ça l'agaçait parce qu'elle avait passé la journée à cuisiner pour ses invités. Kate était venue avec eux, et nous étions toutes deux enfermées dans ma chambre.

— Ton frère est plutôt mignon, hein ? remarqua-t-elle.

— Josh ? m'exclamai-je, surprise. Il est plus jeune que toi.

— Je sais, je sais, répondit Kate.

Elle s'affala sur mon lit.

— Il ne m'intéresse pas ni rien. Je dis juste que...

Je l'informai alors que dans les dernières semaines, je l'avais vu tenir la main d'une grande fille blanche prénommée Andonia, qui venait d'arriver à l'école.

— Mes parents me tueraient, dit Kate. S'ils ne faisaient que soupçonner que j'aimais quelqu'un, ç'en serait fini de moi.

Puis, elle imita son père en baissant la voix.

— Tu ferais mieux de m'écouter, sinon je te tue. Vas-y, appelle la police. J'mourrai en prison et pourrirai en enfer s'il le faut.

À la différence de mon père, qui, quand il se saoulait, se mettait à chanter la gloire de ses ancêtres avant de perdre conscience, le père de Kate devenait violent. Elle m'avait raconté des histoires familiales qui m'avaient fait peur. Il avait même poussé sa mère en bas d'un escalier quelques années auparavant, incident duquel elle était ressortie avec une jambe cassée et un poignet foulé. Mais, comme le fit remarquer Kate, les fautes que l'on commet finissent toujours par nous rattraper, et son père s'était fait diagnostiquer des problèmes de foie la journée où l'on avait retiré le plâtre de sa mère. Il avait dû arrêter de boire. J'étais fascinée par ce coup du destin, tout comme par la notion de karma, lequel, selon ma mère, était au cœur du bouddhisme. *Il avait vraiment eu ce qu'il méritait.*

— C'est joli, observa Kate en pointant le cygne en origami suspendu au-dessus de ma commode. C'est toi qui l'as fait ? J'ai toujours voulu apprendre à plier le papier en forme de grue.

— C'est un cygne. C'est le gars que j'ai rencontré en Corée qui me l'a donné.

— Il était beau ?

J'étirai le bras sous mon lit et en sortis une boîte de souliers pour lui montrer une photo que j'avais de Joon-Ho et moi, debout devant le palais Changdeokgung, à Séoul.

— Il doit t'apprécier s'il t'a fait cette grue. Toi, tu le trouves comment ?

Ce cygne, voulus-je la corriger, mais me retins. Joon-Ho m'avait agacée avec son accent stupide et son attitude crâneuse, mais il m'avait aussi donné un cadeau.

— Est-ce que c'est ta mère ? demanda Kate. Elle plongea la main dans la boîte et en ressortit une photo en noir et blanc.

— Non, c'est mon *imo* disparue, mais je ne suis pas censée parler d'elle.

J'avais questionné ma mère à propos de ma tante Mi-Ra quelques fois depuis notre retour, mais elle pinçait toujours les lèvres, et je savais qu'il valait mieux ne pas insister.

Des rires s'échappèrent du salon. Une voix masculine, plus forte que les autres, monologuait sur la situation difficile des immigrants coréens à Toronto. Kate roula des yeux.

— Il me fait tel-le-ment honte, se plaignit-elle. Tu sais pourquoi nous sommes venus au Canada? Mon père a eu une aventure avec la femme de son patron. Avoir une maîtresse, c'est une chose, la plupart des hommes en ont une, mais la femme de ton patron ? Il a perdu son travail. C'était un cadre important, chez Hyundai. Puis il a essayé de partir sa propre compagnie, mais ça n'a jamais abouti, et le mot s'est répandu, à propos de son adultère. Ma mère ne pouvait plus endurer ça.

Je repensai au moment où j'avais rencontré la mère de Kate à bord de l'avion. Elle nous avait dit que leur entreprise avait échoué, mais elle avait mis cet échec sur le compte de l'endroit où l'ancêtre de son mari avait été enterré.

Les hommes chantaient maintenant, et la voix puissante du père de Kate faussait.

— Tu chantes mal ! se moqua gentiment une des femmes en riant.

Nous ne l'entendîmes plus.

Il était presque trois heures du matin lorsque je me réveillai. Kate et moi nous étions endormies sur le plancher. Je jetai un coup d'œil par la porte, qui faisait face au salon. Tout le monde était parti sauf les parents de Kate. Son père criait après sa mère. Il s'exprimait avec difficulté.

— Elle a raison, tu ne devrais pas conduire, déclara mon père. Donne-lui les clés.

Le père de Kate se mit à jurer contre sa femme, qui l'implorait d'arrêter. Il avait le visage rouge et les mâchoires serrées. Il s'apprêtait à la frapper, mais mon père s'interposa. Pendant que les hommes luttaient, les femmes les supplièrent d'arrêter, et Josh sortit de sa chambre, les yeux plissés jusqu'à ce qu'ils s'ajustent à la lumière. Il agrippa les deux hommes et réussit à les séparer. Le père de Kate se dirigea vers la porte d'entrée. Sa mère appela Kate. Je retournai à ma chambre, où elle était toujours roulée en boule, endormie sur le plancher.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle quand je la secouai pour la réveiller.

Puis, nous entendîmes son père crier son nom depuis la cage d'escalier.

— Il est saoul.

— Mais il n'a pas bu un verre depuis plus d'un an, dit-elle en se frottant les yeux.

— Je suis désolée, compatis-je, inquiète pour elle.

Dès qu'ils furent partis, je demandai à ma mère comment elle avait pu les laisser partir dans cet état. Qu'est-ce que le père de Kate ferait une fois qu'ils seraient seuls ?

— Ça ne nous regarde pas.

Elle commença à ramasser les assiettes qui jonchaient la table basse.

— Ça ne te dérange pas ? articulai-je lentement, de plus en plus désespérée. Ça ne te dérange pas que ton amie puisse se faire battre ? Son mari lui a déjà cassé une jambe et Dieu

sait quoi d'autre. Elle a été là pour toi en Corée, tu te souviens ? Maintenant qu'elle a besoin de toi, tu ne vas rien faire ?

Ma mère me regardait comme si elle allait me frapper. Je sentis des larmes rouler sur mon visage. Elle recula d'un pas. Son visage avait perdu toutes ses couleurs.

Elle embrassa tout le salon du regard, puis déclara :

— Nous rangerons demain matin.

Puis, elle s'en alla à sa chambre, où mon père était déjà au lit, et ferma la porte.

Pendant plusieurs semaines, je tentai de joindre Kate, mais elle ne me rappelait pas. Je pensai même aller à son restaurant, mais craignais que cela lui cause des problèmes. J'étais surprise de voir combien elle me manquait. J'aimais avoir une amie coréenne qui comprenait ce que je vivais dans ma famille. Même si je ne savais pas pourquoi, je sentais que je lui devais des excuses. Avec le temps, je devins frustrée qu'elle ne me réponde pas et décidai de laisser tomber notre amitié.

Je ne la revis que des mois plus tard, alors que je me trouvais avec mes amies au resto Mr. Greenjeans du centre Eaton. Cette fois, nous fêtions l'anniversaire de Rubina.

— J'ai trop hâte à l'an prochain, s'enthousiasma Erin, en levant son verre de Coke. On va toutes être majeures et on va pouvoir souligner nos fêtes en prenant un vrai coup.

Nous trinquâmes et souhaitâmes à Rubina « un bon dix-huitième ».

Au moment où nous partions, je remarquai Kate et un garçon sur une banquette. Il était Noir. Ils étaient assis côte à côte et partageaient un plat de pâtes. Je me demandai comment réagiraient les parents de Kate s'ils savaient qu'elle sortait avec un garçon — surtout un Noir. Il rit alors qu'il la laissait le nourrir. Avec son maquillage et ses cheveux remontés, des boucles d'oreille dorées suspendues à ses oreilles, Kate était belle comme

jamais. *Son visage rayonne, pensai-je, elle est tellement heureuse.* Je partis avant qu'elle ne puisse me voir.

Je venais tout juste de descendre du tramway près de chez moi et attendais au coin de la rue que le feu de circulation tourne au vert lorsqu'une jeune femme qui avait environ mon âge s'approcha et me demanda :

— Comment tu vas ?

Je ne la reconnus pas sur le coup, puis je me rendis compte que c'était Suzie X, vêtue d'un blouson brun et d'un jean. Je ne l'avais jamais vue porter des pantalons auparavant, et elle était à peu près de ma taille sans ses talons de quatre pouces. Elle traversa la rue avec moi.

— Désolée de c'qui t'est arrivé, dit-elle.

Je m'arrêtai et la dévisageai. Sans rouge à lèvres, sa bouche semblait informe, comme si rien de cohérent ou d'intelligent ne pourrait jamais en sortir.

— Je l'ai vu sortir de chez vous. Il s'en est allé pas mal vite. Il m'a pas vue descendre d'une auto. En tout cas, après son départ, j'ai regardé à l'intérieur et je t'ai vue. J'ai appelé la police, même si j'leur ai pas donné mon nom ni rien.

Je sentis comme une décharge dans ma poitrine. Après avoir raconté à presque tout le monde que ce qui m'était arrivé était un accident, je me faisais maintenant rappeler ce qui s'était réellement passé. Le sentiment de panique que j'avais laissé derrière moi en Corée revint en une fraction de seconde. Je ne savais pas si je devais redouter que quelqu'un en dehors de ma famille et de Rubina sache la vérité.

Je la regardai dans les yeux, mais elle garda le regard rivé à mes souliers. Nous demeurâmes silencieuses, figées en plein trottoir. Un taxi ralentit à notre hauteur et le

chauffeur se pencha pour m'envoyer la main. C'était Mato, un client qui venait au magasin tous les dimanches après-midi pour acheter treize billets de loterie.

— Besoin que je te dépose quelque part ?

Je secouai la tête. Il me fit un signe de la main et repartit.

— En tout cas..., ajouta Suzie X en relevant le regard. J'suis vraiment désolée. Il était vraiment tordu et j'sais rien sur lui, alors perds pas ton temps à me poser des questions. Je l'ai pas revu dans le coin depuis. J pense qu'il a quitté la ville.

J'étais soulagée de l'apprendre.

— Comment tu t'appelles ?

— Mona Lisa, avoua-t-elle avec un sourire gêné, comme le tableau.

Elle leva les yeux au ciel.

— Ouais, c'est un nom idiot, mais qu'est-ce que tu veux, on ne choisit pas comment on s'appelle.

Je ne sais pas si elle aurait aimé le fait que mon frère l'ait surnommée Suzie X.

Je lui rendis son sourire et la remerciai. Je ne savais pas quoi faire d'autre. Après tout, elle avait appelé la police pour moi.

— À plus, me salua-t-elle.

Elle boutonna le dernier bouton de son blouson et s'en fut droit devant, au-delà de notre magasin, jusqu'à ce que je la perde de vue.

Je me remis lentement en marche derrière elle, laissant cette nouvelle information faire son chemin. Leon, comme Delia, était passé à autre chose. Je me souvins que c'était aussi ce que j'avais décidé de faire.

Chapitre 7

Josh travaillait habituellement le quart du dimanche matin, jusqu'à ce qu'il commence à aller à l'église avec ses amis — en fait, avec sa petite amie, Andonia, un détail que nous avions caché à nos parents. C'était maintenant moi qui devais ouvrir à sept heures. À cette heure, la ville était prise d'une immobilité qui rendait ma présence au magasin si ennuyante que c'en était presque douloureux.

C'était le dernier dimanche de mai, et il tombait des clous. Plus d'une heure s'était écoulée depuis que j'avais ouvert le magasin, et il n'y avait pas eu un seul client. Devant l'insistance de ma mère, j'avais apporté des devoirs. J'avais même décidé de rentabiliser mon temps et d'écrire quelque chose que je pourrais plus tard partager avec monsieur Allen. Mais mon esprit refusait de faire quoi que ce soit d'autre que de bâiller. J'allai au présentoir des magazines et j'en feuilletai quelques-uns dans l'espoir de trouver des mots ou des bouts de phrase inspirants à voler. Tous les magazines pour adolescents avaient pour sujet le bal des finissants. Il y avait même un article qui expliquait comment habiller son cavalier pour le bal. J'étais soulagée que mes amies et moi ayons décidé d'y aller non accompagnées.

Un article intitulé « Comment les sourcils peuvent faire de votre visage une œuvre d'art ou un désastre » attira mon attention. Je n'avais jamais épilé les miens. À l'aide du petit miroir magnétique que ma mère gardait attaché sur le côté de la caisse, j'étudiai mes sourcils.

— Ohmonddieu, m'entendis-je prononcer.

C'était la catastrophe sous tous les angles.

J'attrapai une paire de pinces à épiler à 1,99 \$ et commençai à épiler mon sourcil droit. Ce n'était pas aussi facile que ce que les instructions laissaient entendre. Quand l'endroit que j'avais épilé autour de mon œil droit vira au rouge, la nervosité s'empara de moi et je passai à l'œil gauche. Faire en sorte que les deux sourcils soient identiques s'avéra

impossible. Je courus à la salle de bain et me regardai dans le grand miroir. Mes paupières étaient rouges et enflées. Je vis à l'horloge : huit heures quinze. Erin me tuerait si je l'appelais à cette heure.

La porte s'ouvrit et je retournai précipitamment dans le magasin. Madame O'Doherty entra. Elle secoua son parapluie et l'appuya à côté de la porte.

— Mary, je t'ai apporté le disque que j'avais promis de te prêter. Bon Dieu, il mouille plus dehors que —.

Elle s'interrompt.

— Seigneur ! Qu'est-ce qui est arrivé à tes sourcils ?

Elle déposa le disque — le concerto n° 2 pour piano de Rachmaninoff — sur le comptoir. Elle posa les yeux sur le magazine, sourit et dit :

— On se prépare pour le bal, c'est ça ?

Puis, elle perçut ma détresse et ajouta :

— Laisse-moi t'aider.

Avant même que je puisse lui dire oui ou non, elle se passa derrière le comptoir.

— Le truc, c'est d'épiler un poil à la fois, expliqua-t-elle.

Je sentais un léger effluve de menthe poivrée dans son haleine.

— Tu sais que j'ai élevé trois filles, Teagan, Rosemary et Siobhan. Je suis surprise qu'à ton âge, tu ne portes aucun maquillage.

— Vos filles ont de beaux noms, répondis-je, mais tout ce à quoi je pensais, c'était que j'avais dix-huit ans et que je ne portais pas de maquillage. La seule chose que j'avais vu ma mère s'appliquer sur le visage, c'était la cold-cream Galien Pond's, que nous vendions.

— Puis, as-tu déjà trouvé une robe pour le bal ?

Je fis non de la tête.

— Tu as un très joli visage, et un peu de maquillage ferait ressortir tes pommettes.

J'étais flattée. Personne n'avait jamais laissé entendre que j'étais belle. J'observai les yeux bleus de madame O'Doherty et, pour la première fois, me fis la réflexion qu'elle devait avoir été une femme attirante lorsqu'elle était jeune. Elle possédait une confiance discrète, son visage délicatement maquillé avec du mascara, un peu de fard à joues et un brillant à lèvres naturel. Malgré le temps maussade, elle portait une robe de coton jaune pâle. Une étroite ceinture noire faisait paraître sa taille plus mince que la mienne.

— Y a-t-il un garçon spécial par qui tu aimerais te faire inviter au bal ?

Je ne voulais répondre ni oui ni non, alors je hochai simplement la tête tandis qu'elle s'occupait de mes sourcils.

— Voilà, lança-t-elle quand elle eut fini.

Je me regardai dans le miroir. Même si la peau tout autour était encore enflée et rouge, mes sourcils étaient maintenant identiques.

— Ne t'inquiète pas pour l'enflure, me rassura-t-elle en sortant une sucette glacée mauve du congélateur à crème glacée. Mets ça sur tes sourcils pendant une minute. Ça va arrêter de chauffer.

La friandise glacée pressée sur ma tête, je l'observai faire les allées et sélectionner des articles qu'elle ajouta au lait qu'elle avait pris dans le réfrigérateur du fond, puis elle vint déposer son sac sur le comptoir.

— Alors, parle-moi de ce garçon, s'enquit-elle.

— Il est plus vieux, répondis-je. Nous parlons de poésie et de livres. C'est un grand lecteur. Et il aime la musique classique. Il joue même un peu de piano. Il va falloir que je lui fasse écouter ce Rachmaninoff.

Puis, me rappelant les affiches sur les murs de sa classe, j'ajoutai :

— C’est un vrai mordu de cinéma. Il a vu tous les classiques.

Je parlais avec confiance même si je ne connaissais pas grand-chose de monsieur Allen, y compris son âge. Malheureusement, je n’arrivais pas à deviner l’âge des Blancs. J’avais demandé à Erin, qui croyait qu’il était dans la fin vingtaine.

— Mon Stephen — que Dieu ait son âme — avait seize ans de plus que moi, me confia-t-elle en posant une boîte de biscuits à l’avoine sur le comptoir.

Elle toucha la croix qu’elle portait autour du cou.

— Nous avons été mariés pendant trente-sept ans avant son décès. L’âge n’a rien à voir avec l’amour et le bonheur.

Elle sourit.

— Quand j’y repense... J’avais dix-huit ans quand je me suis mariée. Stephen était l’aîné de trois frères. Nous sommes venus au Canada pendant notre lune de miel. Stephen voulait commencer une nouvelle vie ici — il ne voyait pas trop d’avenir là d’où nous venions. Son père avait une ferme laitière et voulait que Stephen la reprenne, ce qu’il n’avait aucunement l’intention de faire. Il voulait faire des études, vois-tu. Il s’intéressait énormément à l’architecture et au design.

Elle ouvrit son porte-monnaie pour payer.

— Si vous voulez, vous pouvez laisser vos sacs ici et je pourrai vous les apporter quand Josh va arriver, sûrement bientôt, lui proposai-je.

Ce qui me trottait toujours dans la tête, c’était le fait que malgré leur grande différence d’âge, ils avaient été heureux ensemble.

Elle acquiesça. Sa main attrapa la sucette glacée.

— Tu vois, dit-elle en me faisant un clin d’œil. Tu es très belle. Et avec un peu de maquillage, tu vas faire tourner les têtes comme je l’ai fait dans le passé.

Elle remit la friandise dans le congélateur.

— Votre mari est-il un jour devenu architecte ? demandai-je.

Je ne voulais pas être indiscrete, mais j'étais tout à coup intriguée par madame O'Doherty.

— Pas exactement.

Elle soupira.

— Nous sommes arrivés au Canada en 1916 — c'était la guerre. Les temps étaient durs. Je suis tout de suite tombée enceinte. Stephen a trouvé un emploi au *Toronto Star* — ça portait peut-être un autre nom dans ce temps-là. Il a travaillé là jusqu'en 1921, quand la ville a créé la Commission de transport de Toronto. Il est devenu chauffeur de tramway. Je l'enviais parfois, car il rencontrait de nouvelles personnes tous les jours. Moi, bien entendu, j'étais à la maison avec mes bébés et sûrement enceinte ou sur le bord de l'être.

Elle secoua la tête.

— La malédiction d'être une catholique irlandaise.

Je ne saisis pas tout à fait ce qu'elle voulait dire, mais je pris conscience que madame O'Doherty avait eu une vie riche, pleine de détails dont je ne connaissais rien. Je réalisai également que je ne savais même pas comment mes propres parents s'étaient rencontrés.

— J'aimerais beaucoup en apprendre plus sur votre vie, un de ces quatre, lui confiaai-je avec sincérité.

Madame O'Doherty parut surprise et laissa échapper un doux rire au moment où elle me fit au revoir de la main.

Après qu'elle fut partie, je mis les pincettes dans ma poche et glissai quelques magazines sur la mode et les conseils maquillage entre les pages de mon cartable. *Tant qu'à apprendre*, me dis-je.

Lorsqu'Erin nous annonça qu'elle comptait aller à l'Université Western Ontario parce que c'était l'université de party par excellence, le reste du groupe et moi nous sentîmes trahies. Même si nous n'en avions jamais parlé, j'avais toujours présumé que nous irions toutes à l'Université de Toronto.

Maintenant qu'Erin nous abandonnait, je ressentis moi aussi un grand désir de quitter Toronto, de partir loin du magasin et de mes parents. J'avais planifié subtilement d'en glisser un mot à ma mère, mais elle tomba par elle-même sur certaines des brochures d'université dans ma chambre.

— Comment peux-tu seulement *penser* aller à une autre école ?

Pour les Coréens, l'Université de Toronto était la seule université qui existait au Canada.

— Ça n'a aucun sens, continua-t-elle. Pourquoi jeter de l'argent par les fenêtres alors que tu as déjà un endroit où vivre ? Et le magasin ? Tu veux que je paye quelqu'un pour faire ton boulot en même temps que je paye tes cours ? Tu penses que j'ai assez d'argent pour ça ?

— Je déteste le magasin.

— Attention. Même les Blancs ont un dicton qui dit qu'il ne faut pas mordre la main qui les nourrit. Où penses-tu que nous serions sans lui ? Quand nous sommes arrivés au Canada, ton père et moi nous faisons exploiter dans une usine le jour, et partions à la chasse aux vers de terre le soir. Non, non, non... Au moins, ce magasin est à nous. Quand nous l'avons acheté, c'était un dépotoir. Maintenant, il est deux fois plus gros parce que nous avons tous travaillé trois fois plus fort. Pourquoi ? Pour que ton frère et toi ayez une belle vie. Une vie meilleure que tout ce que ton père et moi ne connaissons jamais.

J'acquiesçai, mais j'étais convaincue que je serais plus heureuse si le magasin brûlait et que mes parents étaient obligés de décrocher des emplois de neuf à cinq, comme les parents de mes amis, nous libérant, Josh et moi, d'une vie de servitude.

Je fus encore plus déprimée quand, quelques jours après l'annonce d'Erin, la sœur de ma mère appela pour nous informer de l'arrivée de Joon-Ho. Il avait été libéré de ses obligations de service militaire après avoir reçu un congé prématuré à cause d'une blessure. Il venait au Canada pour étudier à l'Université de Toronto.

— La dernière chose dont j'ai besoin, c'est un fils adoptif dont je dois m'occuper, marmonna ma mère après avoir raccroché le téléphone.

— Pourquoi arrive-t-il aussi tôt ? On est en juin. Les cours ne commencent pas avant septembre.

Ma mère expliqua qu'il venait étudier l'anglais dans une école de langues pendant l'été avant de commencer l'université. Il était inscrit dans un programme de maîtrise en génie.

— Il n'a pas de famille ici, ajouta ma mère, et on nous a demandé de l'aider. Il va louer une chambre près de l'université, alors au moins je n'aurai pas à cuisiner pour lui.

— Comment va *keun imo* ? demandai-je.

— Bien. Moi aussi, j'irais bien si tout ce que j'avais à faire de mes journées, c'était de jouer au golf et de suivre des cours d'origami. Sa fille est partie quelque part dans un autre pays pour étudier — elle ne voit jamais son mari, il travaille tout le temps.

Je commençais à me sentir désolée pour mon *imo* — sa vie semblait être une vie de solitude.

— Puis il y a mon autre sœur. Elle passe toutes ses journées couchée sur le dos à essayer de tomber enceinte.

Elle se tut, secoua la tête et me dit d'aller m'exercer au piano.

— Et ne joue pas quelque chose de trop triste, ajouta-t-elle. J'en ai déjà assez dans ma vie.

— T’ennuies-tu de ta famille restée chez toi, au pays ? demandai-je à mon père.

Nous étions en route vers l’aéroport pour aller chercher Joon-Ho.

— Ma famille est ici, et c’est chez moi, ici.

Je repensai au soir où ma mère et moi étions revenues de Corée. Elle était encore enragée d’avoir envoyé tout cet argent aux parents de mon père au fil des ans.

— Ça suffit ! avait-elle hurlé. Je ne me fendrai plus en quatre pour enrichir ton idiot de frère et son imbécile de femme.

Mon père ne répondit rien, et je n’en entendis plus jamais parler.

Je me demandais quelle blessure avait subie Joon-Ho pour qu’on lui permette de quitter l’armée plus tôt que prévu et je fus presque déçue de voir qu’il n’y avait rien de différent chez lui. Il s’inclina, et mon père prit l’un de ses sacs.

En route vers la chambre qu’il louait, il raconta en coréen ce qui lui était arrivé pour que mon père comprenne :

— Durant l’entraînement au combat, je me suis cassé la fibule et le tibia gauches. Il y avait des fractures à sept endroits différents. Les médecins ont d’abord dit à mes parents que je ne remarcherais jamais. Mais après la chirurgie, deux plaques d’acier, seize vis pour les maintenir en place, une greffe pour laquelle on a prélevé des plaques de peau sur le haut de ma cuisse gauche et des mois de physiothérapie, j’ai été capable de remarcher. Mes parents ont supplié mes supérieurs de me donner mon congé parce que j’étais leur seul fils — et leur seul enfant. Ils ont accepté.

Je trouvais que son histoire tombait à plat, mais mon père semblait intéressé. Il posa à Joon-Ho des questions à propos de l’armée qui m’ennuyaient, et je regrettai de m’être jointe à eux pour le trajet.

Quelques jours après son arrivée, Joon-Ho nous rendit visite. Je lui fis faire le tour du magasin, ce qui prit moins de deux minutes, puis je le conduis à l'étage. Il rencontra Josh, et puisqu'ils se mirent à parler guitares et musique, j'allai me réfugier dans ma chambre. Après un moment, Joon-Ho se présenta à ma porte. Son visage s'illumina quand il vit, accroché au miroir de ma commode, le cygne en origami qu'il m'avait donné.

— On dirait qu'il y a deux cygnes, observa-t-il en fixant le cygne et son reflet. Les cygnes s'accouplent pour la vie, le savais-tu ?

Je ressentis de l'irritation envers ce que je croyais être son hypothèse.

— Qu'est-il arrivé aux yeux ? s'enquit-il. Je me rappelle avoir collé deux points sur la tête.

— Ils sont tombés, répondis-je, et me demandai comment se débrouillaient les cygnes aveugles dans la vraie vie.

Je demandai à Joon-Ho s'il avait faim. Comme ma mère m'avait dit de lui offrir quelque chose à manger, je sortis des nouilles froides du réfrigérateur pour lui et Josh. Soulagée que mon frère soit là pour lui tenir compagnie, je quittai l'appartement. Je voulais magasiner des souliers pour le bal avant que les boutiques ferment.

* * *

Pendant que j'attendais que le dernier élève quitte la classe de monsieur Allen pour aller lui parler, je contemplai Audrey Hepburn, représentée sur une affiche de *Petit déjeuner chez Tiffany*. De vieilles affiches étaient accrochées au-dessus des tableaux noirs et des fenêtres, les quatre murs décorés d'images d'acteurs et d'actrices de films tels que *Casablanca*, *Autant en emporte le vent* et *Mothra contre Godzilla*. Monsieur Allen disait à la blague qu'on pouvait s'y échapper si jamais on s'ennuyait dans son cours. Le corps en

forme de sablier d'Audrey était divin dans sa robe noire sans manches. Je pourrais peut-être trouver la même robe dans une boutique *vintage* au Kensington Market. Peut-être la porter au bal ? Monsieur Allen verrait alors sans l'ombre d'un doute que je n'étais plus l'élève immature à qui il avait enseigné quelques années auparavant.

— C'est un film extraordinaire. Avant-gardiste, remarqua monsieur Allen.

Il portait une chemise de couleur crème ainsi qu'une cravate noire agrémentée de notes de musique rouges. J'examinai ses iris pour tenter d'en déterminer la nuance exacte de bleu, mais je manquai de courage et baissai les yeux avant d'avoir pu tirer ma conclusion.

— Ma mère a jeté les brochures que l'Université Queen m'avait envoyées, annonçai-je et m'éloignai de madame Hepburn et de son corps parfait pour me diriger vers le bureau de monsieur Allen. Je les ai trouvées dans la poubelle, toujours dans leur enveloppe.

Je laissai choir mon sac à dos sur une chaise.

— C'est une très bonne école, commenta-t-il. Excellent département d'études anglaises.

— Oui, mais je n'ai pas bien d'autre choix que d'aller à l'U de T. Mes parents ont besoin de moi au magasin. Ma mère croit que je devrais penser à aller chercher un diplôme en administration. Ou en droit. Elle ne voit pas vraiment l'utilité d'un diplôme en études anglaises.

— C'est ta vie, Mary, dit-il.

Quel commentaire typique de Blanc ! Il ne savait pas de quoi il parlait. Si c'était venu de n'importe qui d'autre, je n'aurais pas senti le besoin d'expliquer.

— Vous ne savez pas à quel point mes parents travaillent fort. Je leur dois tout. Quand on ne possède pas de magasin, on ne peut pas savoir à quel point c'est un fardeau.

Le ton défensif de mon discours me surprit. Pourtant, j'avais bien trop honte pour raconter ce qui arrivait parfois au magasin.

Récemment, ma mère s'était querellée avec un voleur, qui était reparti les mains vides en criant des obscénités et en lui disant de retourner sa « chinetoque » de personne en Chine. Deux jours avant, un itinérant avait demandé à utiliser la salle de bains. Devant mon refus, il avait baissé ses pantalons et s'était soulagé à l'endroit même sur le plancher.

— Peut-être que je ne comprends pas.

Monsieur Allen marqua une pause.

— Et il est où, votre magasin ?

À ma réponse, il sourit.

— Je sais où c'est. Je jouais au baseball au parc Trinity Bellwoods. J'avais une tante agoraphobe qui a vécu au-dessus de l'un des magasins jusqu'à sa mort.

Il sembla pensif.

— Il y a un film que j'aimerais que tu regardes. As-tu un VCR ? Je viendrai te l'apporter cette fin de semaine. C'est un vieux film, mais il porte un message que tu dois entendre, je crois, Mary.

Avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, il jeta un œil à sa montre et me dit qu'il devait y aller.

Postée près des casiers, j'observai monsieur Allen, sa mallette dans une main et un sac rempli de devoirs à corriger dans l'autre, se diriger vers l'escalier au bout du couloir. Mon cœur battait la chamade. Je le verrais à l'extérieur de l'école pour la première fois. Il se souciait assez de moi pour m'accorder du temps de sa fin de semaine. Je repensai à Audrey Hepburn — que porterait-elle si elle travaillait dans un dépanneur ? Pas qu'elle ait à descendre aussi bas. J'attendis dans l'espoir que monsieur Allen se retourne pour m'envoyer la main, en vain.

Le film était *Devine qui vient dîner...*, avec Sidney Poitier, un acteur dont je n'avais jamais entendu parler. Je regardai la moitié du film en étant fâchée contre ma mère, qui m'avait fait rater la visite de monsieur Allen — il était venu durant les trente minutes où j'avais été forcée de m'exercer au piano — et en me demandant pourquoi il voulait me faire regarder une histoire au sujet d'un couple formé d'un Noir et d'une Blanche à San Francisco et de la discrimination qu'ils vivaient. Puis, vers la fin du film, John, le personnage principal, dit à son père qu'il entendait vivre sa vie comme il le voulait et qu'il ne lui devait rien. J'arrêtai le film et le rembobinai plusieurs fois pour m'imprégner des mots de John, mettant ma mère dans la scène pour qu'elle m'entende dire : *Je ne te dois rien. Tu t'éreintes au magasin comme une esclave parce que c'est ce que tu dois faire. Je n'ai jamais demandé à naître, mais tu m'as mise au monde, alors tu me dois le meilleur de ce que tu peux me donner.* J'imaginai l'expression sur le visage de ma mère. Je ne pouvais vivre ici comme elle le faisait, avec la mentalité d'une Coréenne, enfermée dans son éducation et ses valeurs coréennes à elle.

Mais contrairement à John dans le film, je n'irais pas jusqu'à lui dire que je l'aimais. Ça ne se faisait pas, chez les Coréens.

— Je veux un prénom canadien, annonça Joon-Ho, un jour que nous travaillions ensemble au magasin. Quel nom m'irait bien, tu penses ?

Cela me semblait une énorme responsabilité. Mes pensées allèrent instantanément à Dunstan Ramsey et à l'effet qu'avait eu l'adoption d'un nouveau nom sur lui, dans *Cinquième emploi*, un roman à l'étude dans le cours d'anglais.

Joon-Ho parcourait l'un des magazines pour parents que nous vendions. Y étaient listés les cent prénoms les plus populaires pour les garçons.

— Que penses-tu de Michael ? proposa-t-il.

Je fis non de la tête.

— Presque tous les autres Coréens sont des Michael.

— Kevin ? Benjamin ? Anthony ?

Je faisais non chaque fois. Il me semblait trop coréen pour que je le voie bien porter n'importe lequel de ces prénoms.

— Andrew ? David ?

— Il y a déjà trop de Coréens qui portent ces prénoms, répondis-je.

— James ?

C'était un nom que j'avais toujours adoré. Je l'aimais trop pour le lui laisser.

Il tourna plusieurs pages.

— Patrick ?

— Trop irlandais.

— Sean ?

Quelques secondes s'écoulèrent, puis il le répéta et ajouta :

— Connery. Comme double-zéro-sept.

Je penchai la tête. Même prononcé avec son accent britannique, ce nom ne lui allait pas. Ou peut-être que oui ? Je remarquai pour la première fois que ses yeux étaient plutôt attirants et qu'ils possédaient une deuxième paupière que la plupart des Coréens n'avaient pas.

— Je connaissais un Sean, lui confiai-je, repensant au premier bégain que j'avais eu pour un garçon. Finalement, c'était un idiot.

Chapitre 8

Erin trahit le groupe une seconde fois. Elle avait trouvé quelqu'un pour l'accompagner au bal. Nous nous étions toutes entendues pour y aller seules, mais elle avait maintenant un amoureux, Jake, de qui elle était devenue inséparable.

— Il y a huit personnes par table, dit Erin. Amenons toutes quelqu'un.

Nous devions être quatre : Erin, Linda, Rubina et moi, mais en fin de compte, Rubina n'eut pas le droit de venir. Ses parents ne croyaient pas au bal.

C'est ainsi que je me retrouvai à inviter Joon-Ho.

Lors de la soirée de bal, je le présentai aux autres sous le nom de Sean. Quand j'appris à mes amies qu'il était au Canada pour étudier l'ingénierie à l'U de T, elles semblèrent impressionnées, surtout Erin, qui lui répéta à profusion qu'elle aimait son accent britannique.

— Il est mignon, hein ? lança-t-elle.

Nous étions dans la salle de bains pour nous remettre du rouge à lèvres après le souper.

— Mon Dieu... il en train de faire sa maîtrise.

Elle portait une robe rose fluo avec des manches si bouffantes que je m'imaginais que des ailes allaient s'en déployer pour l'emporter vers le ciel.

Ce n'est que lorsqu'Erin se mit à faire tout un plat à propos de Joon-Ho que je sentis poindre un sentiment de jalousie. En silence, je maudis son petit ami d'être tombé malade et d'avoir annulé à la dernière minute. Linda n'avait même pas pris la peine d'inviter quelqu'un. Si j'avais su que je serais la seule à être accompagnée, j'aurais volontiers donné une excuse à Joon-Ho pour annuler notre rendez-vous.

— Alors, il t'intéresse pour vrai ? demanda Erin en se regardant dans le miroir.

Son rouge à lèvres était rose Barbie et avait un fini brillant.

Je haussai les épaules. Une fille qui portait une robe bleue à fleurs se précipita dans les toilettes. Avant même qu'elle n'atteigne une cabine, elle vomit, et son corsage, une orchidée blanche, tomba dans le dégât. Erin et moi nous éloignâmes rapidement d'elle.

— Dégueu, chuchota Erin en se pinçant le nez. Elle, elle a trop bu.

Elle attrapa ma main et nous sortîmes.

J'étais en train de me demander si nous aurions dû aider cette fille ou en parler à un professeur quand j'aperçus monsieur Allen. Je ne l'avais encore jamais vu en habit : il était superbe. Mon cœur se mit à battre la chamade et la chaleur envahit mes joues.

— Je te rejoins. Je dois aller demander quelque chose à monsieur Allen, dis-je à Erin.

— Va falloir que tu décides après quel gars tu cours, se moqua-t-elle, et s'en alla avant que je puisse répliquer quoi que ce soit.

Lorsque je vins à sa rencontre, monsieur Allen sourit.

— Mary, dit-il, tu es en beauté. Je ne crois pas t'avoir déjà vue porter autant de noir.

Je baissai les yeux vers ma robe longue de soirée et intimai à mon corps de ne pas transpirer. Contrairement à Audrey Hepburn, j'avais décidé que je n'étais pas prête à abandonner les manches. J'espérais tout de même qu'une simple robe noire me donnerait l'air plus vieille et créerait une illusion de sophistication. Une chanson d'amour se mit à jouer et la tête me tourna tandis que je m'imaginais dans les bras de monsieur Allen. J'aurais même pu m'évanouir. Il aurait été obligé de m'attraper.

— Vous aussi, vous êtes élégant, répondis-je. J'aime votre cravate.

J'avais envie de tendre la main et de tracer du doigt les motifs cachemire couleur tangerine de sa cravate, qui ressortait si bien sur sa chemise bleu pâle.

— C’est à peu près la seule danse que ça ne me dérange pas de superviser, me confia-t-il, et ses yeux firent le tour de la salle de réception.

Elle était remplie de garçons en habits foncés et de filles en grandes robes colorées, plusieurs d’entre elles dotées de couches de tulle et d’épaulettes épaisses qui me rappelaient les personnages du feuilleton *Dynastie*. Quelques filles avaient choisi de porter des robes ethniques, des saris indiens en soie et des robes chinoises traditionnelles colorées. Une fille avait revêtu un kimono de soie rouge sur lequel étaient représentées de grandes grues blanches. Elle portait même des sandales japonaises *geta*.

— C’est fantastique de voir tout le monde qui fête, commenta monsieur Allen. Mais je remarque que Rubina n’est pas avec vous, ce soir.

— Non, ses parents n’ont pas voulu la laisser venir. Ils n’aiment pas les danses.

Puis, comme je voyais que Joon-Ho regardait dans ma direction, j’ajoutai :

— Les miens ont accepté de me laisser venir à condition que mon cousin m’accompagne. Il nous rend visite de Corée. Il était dans l’armée jusqu’à ce qu’il soit blessé. Il s’est cassé la jambe à sept endroits différents. Il étudie en génie...

Ma voix faiblit lorsque je remarquai que l’attention de monsieur Allen s’était tournée vers madame Nakamura, une des enseignantes de musique. Elle discutait avec le D.J. Même moi, je devais admettre qu’elle était sublime dans sa robe courte rouge cerise, qui me faisait sentir comme une nonne, habillée de noir de la tête aux pieds.

— C’est génial, pour ton cousin je veux dire..., commenta monsieur Allen, les yeux toujours rivés sur madame Nakamura. J’aimerais bien que tu me le présentes avant de partir.

Sur ces dernières paroles, il s’excusa et s’en fut la rejoindre.

— J’aime juste trop ton accent, minaudait Erin à Joon-Ho une fois de plus lorsque je revins à la table. Ça fait tel-le-ment sophistiqué.

Puis, elle se retourna vers moi et ajouta :

— Savais-tu que Sean avait étudié pendant quelque temps à Londres ?

Je lui lançai un regard qu'elle feignit d'ignorer. Elle prit une grande gorgée de Coke et observa les marques de rouge à lèvres sur son verre avant de lancer :

— Linda, prends une photo de nous.

Elle prit l'appareil photo de Joon-Ho qui se trouvait sur la table et le tendit à Linda avant de se rapprocher de Joon-Ho pour prendre la pause.

Linda regarda l'appareil.

— Un Kodak Disc 4000. J'ai vu ça à la télé. Qu'est-ce que ça a coûté ?

Avant qu'il ne puisse répondre, elle demanda :

— Avez-vous des bals de finissants en Corée ?

Même si je lui savais gré de sa tentative maladroite de détourner son attention d'Erin, cela m'exaspérait de plus en plus que Joon-Ho soit devenu le sujet de toutes les conversations autour de la table.

— Oui, répondit-il. Mais c'est plutôt un repas formel.

Thriller, de Michael Jackson, se mit à jouer, et tout le monde autour de nous se leva pour gagner le plancher de danse.

— Tu viens danser ? demanda Erin, et elle éclata de rire, révélant des dents tachées de rouge à lèvres rose.

— Est-ce que t'es gelée ? la questionnai-je.

— Alors tu disais qu'il n'y avait pas de danse..., reprit Linda, et elle afficha un sourire forcé.

— J'aime danser, mais je dois faire attention, dit Joon-Ho avant de détailler ses blessures à la jambe.

Profitant de son audience captive, il roula la jambe de son pantalon et révéla sa cicatrice.

— J’voudrais l’embrasser... je peux ? gloussa Erin.

Dégoûtée, je me levai pour retourner à la salle de bains. Linda me suivit.

— Veux-tu bien me dire ce qu’elle fout ? crachai-je.

En regardant le miroir, je fus étonnée de me voir si enragée.

— Tu ne devrais pas être surprise. Elle déraile toujours, à cette date-ci, me rappela Linda.

Puis je me souvins. Aujourd’hui était l’anniversaire du jour où le père d’Erin s’était pendu. Me revint à la mémoire l’été où nous avons utilisé le plateau Ouija pour invoquer son esprit afin qu’il réponde à notre question : « Qui d’entre nous se mariera en premier ? » Je soupirai. Peut-être aurions-nous dû demander si notre amitié survivrait au bal, à la fin du secondaire et à la vie qui attendait chacune d’entre nous en dehors des murs de cette école.

Je balayai la salle de bains des yeux. Même si quelqu’un avait nettoyé le dégât de la fille qui avait été malade, et celui d’autres aussi sans doute, l’air empestait le vomi, l’alcool et les parfums bon marché. *Je dois arrêter de venir ici*, me dis-je. *Je dois arrêter de m’enfuir de ce que je veux*. Je devais aussi accepter qu’Erin était qui elle était et qu’elle agissait ainsi parce qu’elle souffrait.

De retour dans la salle de bal, je cherchai monsieur Allen du regard. Je le repérai sous les ballons qui tomberaient sur le roi et la reine du bal, qu’on annoncerait plus tard, à la fin de la soirée. Il se déplaçait d’un groupe à l’autre, bavardant avec tout le monde. J’étais dévorée par l’envie de lui demander une danse.

Mais la soirée passait, la plupart des chansons étaient entraînantes et tout le monde dansait en groupe. Je dansai trois slows avec Joon-Ho, même si dans ma tête, c’était avec monsieur Allen que je dansais. Je me trouvais une fois de plus aux toilettes lorsque la

dernière danse fut annoncée, un slow. Quand j'en sortis, Erin dansait avec Joon-Ho et pressait son corps contre lui, les bras autour de ses épaules.

— On dirait que ton « cousin » s'est trouvé une nouvelle amie, se moqua Linda.

— Hein ? répliquai-je, plus irritée que confuse.

— Monsieur Allen est venu, car il voulait rencontrer ton « cousin » de Corée, expliqua-t-elle en riant. Bon Dieu, t'es tellement en amour avec lui que c'en est pathétique.

Je l'avais raté ! Soudain, l'air dans la pièce se fit lourd, la musique trop forte, et j'eus envie de partir.

— Tu es particulièrement belle ce soir, me complimenta Joon-Ho alors que nous marchions à l'extérieur.

Il prit ma main dans la sienne.

On ne m'avait jamais tenu la main auparavant, et la sensation était agréable, surtout dans l'air froid du soir. La lune était pleine et rayonnait. Nous marchâmes en silence, son veston sur mes épaules pour me garder au chaud. Il dégageait un doux parfum d'eau de Cologne, comme celle que j'imaginai très bien monsieur Allen porter. Nous hélâmes enfin un taxi, qui fit un premier arrêt devant le magasin.

— Merci de m'avoir invité ce soir, dit Joon-Ho.

— Laisse-moi payer pour le taxi, lui offris-je.

Le taxi avait déjà plus de vingt dollars au compteur. Joon-Ho secoua la tête et éloigna ma main de mon sac à main.

— Non, insistai-je. Tu es mon invité. J'ai de l'argent.

De sa main droite, Joon-Ho empoigna mes deux mains, y broyant mon porte-monnaie.

— Hé ! Ça fait mal.

Il relâcha sa poigne, mais ne me fit pas d'excuses.

— *Mal jom deuleo*, lâcha-t-il. Écoute-moi.

Il était passé au coréen de façon délibérée, j'en étais sûre, parce que le coréen, contrairement à l'anglais, distingue les degrés de politesse et d'autorité quand une personne s'adresse à une autre en indiquant si elle lui est supérieure ou inférieure. Je n'arrivais pas à croire qu'il me donnait un ordre, comme si j'étais sa subordonnée ou sa femme !

Je vis que le chauffeur nous regardait dans son rétroviseur.

— Est-ce que tout va bien, en arrière ? demanda-t-il.

— Ça va, répondis-je, puis je sortis en claquant la portière.

— Tu rentres plus tôt que je pensais, observa ma mère.

Je fus ennuyée de voir que la mère de Kate était encore à la maison. Les deux femmes étaient au salon et regardaient des cassettes de feuilletons coréens qu'elles avaient louées dans une épicerie coréenne du quartier. Une assiette de croustilles à saveur de crevette et des tasses de thé trônaient sur la table basse.

Ma mère mit la vidéo sur pause.

— Comment c'était ?

— Un cauchemar, comme le reste de ma vie.

J'étais trop fatiguée pour prétendre le contraire.

— Tu es toujours tellement théâtrale, commenta ma mère.

— Elles le sont toutes, ajouta la mère de Kate.

— J'espère que tu as eu au moins *un peu* de plaisir. Ta robe a coûté assez cher.

— J'te rembourserai, lui lançai-je d'un ton sec avant de marmonner bonne nuit à la mère de Kate et de me réfugier dans ma chambre.

— Au moins, ta fille va à l'école plutôt que de gaspiller sa vie comme ma bonne à rien d'enfant, entendis-je la mère de Kate dire. Je remercie Dieu que mon fils réussisse si bien. Premier de sa classe.

— Josh aussi se débrouille bien à l'école, ajouta ma mère. On espère qu'il va obtenir une bourse d'études.

Je fermai ma porte et m'effondrai sur le lit, où je m'emparai de mon foulard bleu pour essuyer mes larmes.

L'idée que je ne devais rien à ma mère continuait de me hanter alors que la scène inspirée de *Devine qui vient dîner...* sur laquelle je fantasmais jouait et rejouait dans ma tête, d'abord en coréen, puis en anglais. Il y avait quelque chose dans les mots prononcés en anglais qui transmettait plus de force chaque fois que je les disais. J'étais une Audrey Hepburn coréenne qui servirait un monologue dramatique que j'aurais écrit.

L'anglais était magnifique, pensai-je, car il était libre de toutes les lourdeurs formelles de la langue coréenne, qui situait chacun selon une stricte hiérarchie sociale. Je pris la décision de faire ma majeure en études anglaises.

Chapitre 9

J'étais furieuse le jour où Josh partit pour une retraite estivale avec ses amis de l'église. Il serait absent pendant un mois !

— Il n'est même pas chrétien, criai-je à la télévision avant de l'éteindre.

Je devais maintenant faire sa part du travail.

J'entrai dans sa chambre. Même s'il était parti avec sa guitare, le support était resté là. Les deux petits crochets qui gardaient la guitare à la verticale ressemblaient à des bras ouverts qui n'avaient plus rien à tenir.

— Seul un poète trouverait à un support à guitare un air triste, me dit Joon-Ho quand, plus tard, je partageai cette pensée avec lui.

Même si ce n'était pas un compliment, son commentaire me fit plaisir. Il passait beaucoup de temps au magasin, car il aidait mon père à réorganiser et à refaire l'électricité de l'ancienne partie, qui n'avait pas été rénovée. Parfois, il s'occupait même de la caisse, couvrant les quarts de travail de Josh. Ma mère lui avait offert de le rémunérer, mais Joon-Ho avait refusé poliment, lui laissant entendre qu'il n'avait pas besoin d'argent et qu'il y voyait l'occasion de parfaire son anglais.

— Ce garçon est un génie, déclara mon père. La façon dont il pense — il est méthodique, innovateur, créatif même.

Que mon père, tout comme mes amies, estime si hautement Joon-Ho m'insupportait.

— C'est un ingénieur, lui rappelai-je. Il est formé pour penser de cette façon.

C'était la fin de l'après-midi, mais il faisait toujours une chaleur étouffante dehors. Toutes les plantes que ma mère gardait le long de la fenêtre derrière le comptoir du magasin flétrissaient, sauf le cactus. *On n'est qu'à la mi-juillet*, pensai-je. *La chaleur n'est pas encore*

vraiment arrivée. Ma mère était à l'étage et préparait le souper. C'était moi qui tenais la caisse, où défilaient boissons gazeuses et crèmes glacées les unes après les autres. Joon-Ho et mon père refixaient au mur une tablette qui s'en était décrochée, ce qui avait entraîné la chute d'une rangée de boîtes de céréales sur des piles de thon en conserve, le tout étant allé s'écraser au sol. Heureusement qu'aucun client ne se trouvait en dessous quand c'est arrivé ; on aurait pu se faire menacer de poursuite pour commotion cérébrale à la suite d'un choc direct avec une boîte de Bouchées d'avoine au miel. Quelque chose du genre était arrivé au dépanneur de monsieur Young.

Mona (j'avais finalement arrêté de penser à elle en tant que Suzie X) entra au magasin, s'éventant le visage de la main.

— Je déteste ce temps, lâcha-t-elle. Les gars puent encore plus qu'un baril de poissons pourris.

Elle plaça une boîte de condoms sur le comptoir et pointa sa marque de cigarettes derrière moi.

Alors que je plaçais le paquet à côté des condoms, j'aperçus mon père dans le miroir de sécurité accroché au plafond. Il utilisait deux caisses à lait en plastique comme appui pour monter sur une tour de quatre caisses. *Ça ne va pas bien se finir*, me dis-je. Ils avaient besoin d'une autre échelle. Pourquoi n'était-ce pas plutôt Joon-Ho qui montait sur les caisses ? Les rangées étaient tellement étroites. S'il fallait que mon père tombe...

Puis, comme s'il avait lu dans mes pensées, il vacilla. Mon cœur s'arrêta de battre, mais il retrouva l'équilibre. Il leva même le pouce à l'intention de Joon-Ho. Il se tourna et tira sur le support mural qu'il voulait replacer, quand soudain, il se retrouva les quatre fers en l'air et alla s'écraser sur une étagère de conserves de légumes, de ragoûts et de sauces.

— OhmonDieu, souffla Mona. Est-ce qu'il est correct ?

Je composai le 911.

— Ne le bouge pas, criai-je à Joon-Ho, répétant les paroles du répartiteur. Ils veulent savoir s’il a un pouls.

— Il est inconscient, mais il respire.

— Aucune trace de sang ?

— Non.

Le répartiteur demanda l’âge de mon père. Je n’arrivais pas à avoir l’esprit clair.

— Va chercher ma mère, ordonnai-je à Mona.

Elle prit les condoms et sortit en courant.

— Il est né en 1936. Quel âge ça lui fait ? demandai-je.

Je fermai les yeux et m’efforçai de calculer pendant que la voix dans le combiné m’intimait de rester calme.

Ma mère arriva en courant, son tablier taché de kimchi encore noué autour de la taille. Elle cria lorsqu’elle vit mon père et se précipita vers lui pour retirer les conserves de sous son corps. Joon-Ho dut l’éloigner de force. Sa panique m’avait fait monter les larmes aux yeux.

L’ambulance se présenta toutes sirènes dehors, ses gyrophares rouges illuminant l’intérieur du magasin. Ma mère prit une profonde inspiration, puis une autre, et pendant que les ambulanciers prenaient soin de mon père, elle retourna à l’étage. Quelques minutes plus tard, elle redescendait, sans tablier, son sac à la main. Il se dégageait maintenant d’elle de l’aplomb, de la détermination, et je me sentis mieux.

Au moment où l’ambulance emportait mes parents, je me tenais dans l’embrasure de la porte et je souhaitais désespérément que Josh soit à la maison.

— Il va s’en remettre, commenta Joon-Ho, même s’il évitait tout contact visuel.

J'aurais voulu qu'il me rassure une fois de plus, mais il fixait les dommages en silence. Puis il se remit au travail, réparant les tablettes sur lesquelles mon père était tombé.

— Vous vous êtes fait voler ou quoi ?

Mato était venu acheter ses treize billets de loterie habituels pendant que nous étions encore occupés à ramasser.

— Non.

— C'est ce soir que ça se passe, s'exclama-t-il, et il embrassa ses numéros de loterie avant de me les tendre.

— Mon père est tombé, lui confiai-je, en essayant de réparer cette tablette.

Mato se retourna. Il étudia la tablette du haut, qui était croche et sur le point de tomber, et demanda à Joon-Ho :

— As-tu besoin d'un coup de main ?

Joon-Ho lui répondit qu'il allait s'en sortir.

Se retournant vers moi, Mato s'enquit :

— Est-ce que ton père va bien ? Je lui ai dit que je partagerais mes gains avec lui si jamais je gagnais un gros montant.

Tandis que je validais les billets de loterie, je vis du coin de l'œil que Joon-Ho montait sur les caisses de lait.

— Non ! criai-je. Monte pas là-dessus toi aussi !

Avec sa jambe blessée, j'eus un éclair où je le vis tomber, comme mon père. Mais il était déjà monté et demandait à Mato de lui donner un tournevis.

La tablette fut fixée en quelques instants, et Mato et moi tendîmes à Joon-Ho les boîtes de céréales à replacer. Bientôt, le magasin avait retrouvé son apparence habituelle.

— Peut-être que ce soir, je vais vraiment gagner, dit Mato. Pour récompenser une bonne action.

Il sourit et envoya la main en se dirigeant vers la porte.

— Finies les journées entières à conduire un taxi pour Mato.

Je sortis une cannette de Coke du réfrigérateur et l’offris à Joon-Ho.

— Tu es habile de tes mains, le complimentai-je, et réalisai que je répétais les mots de mon père.

Mais je voulais lui faire savoir que ses efforts étaient appréciés.

Ma mère appela un peu plus tard. Mon père était conscient, mais il s’était blessé au dos. Il s’en remettrait rapidement, me rassura-t-elle, même s’il devait rester à l’hôpital toute la nuit.

— Je m’en reviens au magasin pour faire la fermeture, m’annonça-t-elle.

— Joon-Ho est encore là, l’informai-je. On peut s’en occuper. Tu devrais rester avec lui.

Je raccrochai et pris une grande respiration avant de partager la bonne nouvelle.

À vingt-trois heures pile, nous éteignîmes l’enseigne du magasin. Joon-Ho passa la vadrouille sur le plancher, comme mon père l’aurait fait, et de mon côté, je nettoyai le comptoir et retirai tout l’argent de la caisse, comme ma mère l’aurait fait. Je n’avais jamais fermé le magasin sans mes parents ; je ne connaissais même pas le code de l’alarme, mais je détenais une clé pour verrouiller la porte.

Dehors, l’air était maintenant plus frais et accueillant. J’invitai Joon-Ho à monter prendre une bouchée. Nous nous étions occupés du magasin par nous-mêmes, et mon père s’en sortirait indemne. L’arôme entêtant de l’ail et du chou inondait l’appartement. Ma mère avait abandonné le kimchi sur la planche à découper et des racines de lotus qui marinaient

dans la sauce soya. Je les servis dans deux petits bols avec du riz et apportai la nourriture à la table basse.

— Quelle journée, soupira Joon-Ho avant de prendre une bouchée.

Je lui offris du *soju*. Il parut surpris de me voir m'en verser un verre également, mais ne souffla mot. Nous allumâmes la télévision et regardâmes un segment sur les Jeux olympiques, qui commenceraient en septembre.

Je jetai un coup d'œil à Joon-Ho. J'étais contente de le voir si détendu et sans prétention, son corps avachi sur le canapé, sa tête appuyée vers l'arrière.

— Yu-Rhee-ah, dit-il, la vie est étrange.

Les yeux fermés, il poursuivit :

— Il y a quelques années, je n'aurais jamais imaginé être au Canada au moment où la Corée accueillerait les Jeux olympiques. Je n'aurais jamais pensé quitter la Corée.

Je n'avais pas entendu mon nom coréen depuis très longtemps. C'était comme entendre une chanson oubliée, troublante et agréable.

— Répète-le.

Les mots sortirent avant que je ne puisse les retenir.

Il ouvrit les yeux.

— Quoi donc ?

— Mon nom.

— C'est un nom magnifique, commenta-t-il. Yu-Rhee.

Je l'aspirai en moi, soudain consciente que nous étions complètement seuls. Je ne savais pas si c'était le *soju* ou autre chose qui me faisait cet effet, mais je me sentais la tête légère.

— Eh bien, tu peux regarder les Jeux ici, lui offris-je. Tu pourrais prendre pour la Corée, et moi, pour le Canada. Ça va être amusant.

Je baissai les yeux vers sa main, déposée sur le canapé entre nous, et espérai qu'il prendrait la mienne. Si je me déplaçais ne serait-ce qu'un peu, nos jambes se toucheraient. Il me devait toujours un baiser depuis le bal.

Joon-Ho demanda :

— Si deux athlètes étaient en compétition pour la médaille d'or, un Coréen et l'autre Canadien, qui voudrais-tu voir gagner ?

— Je serais heureuse, peu importe lequel des deux gagnerait, répondis-je prudemment, sentant qu'il me tendait un piège.

Il se redressa et me fit face.

— J'ai été blessé pendant que je servais notre pays.

— Tu as été blessé pendant l'entraînement de base.

— L'entraînement au combat — avec des armes.

Il attrapa un bâton invisible, le tenant comme une batte de baseball.

— J'ai sept fractures à la jambe.

Il se renfonça dans son siège si violemment que sa tête alla frapper contre le mur. J'aurais pu rire, mais me retins ; il avait gâché mon moment de bonheur.

— Tu aurais dû voir ton visage quand j'ai dit ton nom, reprit-il. Tu ne peux pas nier qui tu es.

— Je croirais maintenant entendre ma mère, rétorquai-je. Il est temps que tu t'en ailles je crois.

— Je ne vais pas te laisser toute seule. Je vais dormir dans le lit de ton frère et t'aider à ouvrir le magasin demain matin.

— Parfait, lançai-je, énervée et soulagée en même temps. Tu devrais aller dormir. Le magasin ouvre à sept heures tapantes.

— Je sais.

Je laissai les bols vides sur la table basse, mais rapportai les deux verres à shooter et les rinçai avant de les ranger. Je rejoignis ma chambre, fermai la porte et m'effondrai sur le lit.

Je me réveillai autour de trois heures pour aller à la salle de bain. Glissant un œil dans la chambre de Josh, je vis Joon-Ho profondément endormi par-dessus les couvertures.

— Au moins tu ne ronfles pas, grommelai-je.

Je sortis une couverture légère du garde-robe et l'en couvris. Je repensai au moment où il m'avait appelée par mon nom coréen. Du doigt, je caressai son bras jusqu'à son épaule, puis touchai ses lèvres délicatement. Que lui dirais-je s'il se réveillait ? Je me penchai et effleurai ses lèvres, une partie de moi espérant qu'il se réveille et réponde à mon baiser. Mon premier baiser. Mais il ne broncha pas. Serais-je prête à payer le prix d'un mariage avec un Coréen seulement pour entendre mon nom de naissance encore une fois ?

Le téléphone sonnait. Je me frottai les yeux pour me réveiller et vis l'heure : huit heures vingt-sept. *OhmonDieu*, pensai-je. *Le magasin*.

Je courus à la chambre de Josh. Joon-Ho n'était plus là, et la couverture avec laquelle je l'avais abrié était pliée proprement au pied du lit.

Dans le salon, je vis que le sac noir avec l'argent que j'avais laissé sur la table basse n'était plus là non plus.

Je me ruai en bas pour me rendre compte que les fleurs et les plantes avaient été placées sur la devanture du magasin, comme à l'habitude. Mon cœur reprit un rythme régulier et j'entrai au magasin. Joon-Ho remplissait le réfrigérateur des boissons.

— On en a vendu beaucoup hier, remarqua-t-il quand il me vit.

Je regardai tout le magasin. Les journaux avaient été placés dans les étagères et la carafe de la cafetière était pleine aux deux tiers.

— As-tu appelé en haut ? demandai-je.

Joon-Ho fit signe que non. Il se retourna pour me faire face, et je partis à rire quand je vis qu'il portait un des t-shirts de Josh, sur lequel étaient représentés Calvin et Hobbes.

— Ça te va bien, lui dis-je. Tu as l'air moins sérieux que dans tes propres vêtements.

Même s'il portait habituellement des jeans, ses chandails avaient toujours un col.

Un taxi s'arrêta devant la porte et ma mère en sortit.

— Il va bien, mais les médecins veulent le garder encore un jour ou deux pour faire des tests. Le taxi m'attend. Je vais juste prendre quelques-unes de ses choses.

Elle observa le magasin et approuva d'un signe de tête.

— C'est dimanche – pas de livraison aujourd'hui, ça va aller.

Puis, elle ajouta à l'intention de Joon-Ho :

— Merci d'être arrivé aussi tôt pour aider Mary. Notre famille apprécie toute l'aide que tu nous apportes.

Elle tapota son bras, et il baissa la tête. Alors qu'elle partait, ma mère me dit :

— Bon travail avec le magasin.

— Je lui dirai plus tard que c'est toi qui as ouvert, déclarai-je.

— Pas besoin.

Sur ces mots, Joon-Ho disparut au sous-sol pour aller chercher plus de caisses de boissons gazeuses.

Le téléphone sonna. C'était Erin.

— J’avais oublié que tu travaillais ce matin. J’ai appelé en haut quelques fois.

J’espère que je n’ai pas réveillé tes parents.

J’étais sur le point de lui expliquer ce qui était arrivé lorsqu’elle lâcha :

— Je suis dans le trouble.

— Tu veux dire... *dans le trouble*, dans le trouble ? demandai-je.

— Je crois, oui, murmura Erin.

Quelle imbécile ! pensai-je.

— Tu devrais t’en assurer. As-tu fait un test de grossesse ?

— Non, répondit-elle. Je suis juste en retard — de presque deux mois aujourd’hui.

— Est-ce que Jake est au courant ?

Je me demandais combien d’argent il gagnait à vendre des billets de cinéma au Cineplex. Lui proposerait-il de l’épouser ?

— Est-ce que tu te fous de moi ? rétorqua Erin. Tu m’aides pas, là.

— Eh bien, on vend le test ici, si tu veux venir.

Elle fut là en moins de trente minutes. Je glissai un test de grossesse dans un sac en papier. Je me sentais comme si je volais le magasin de Joon-Ho plutôt que celui de mes parents.

— Pourquoi est-ce qu’il est là, lui ? me demanda Erin alors que nous montions l’escalier.

Je lui racontai l’accident.

— Donc vous étiez seuls toute la nuit ? s’enquit Erin. Alors... l’avez-vous fait ? Tu sais...

Je fis signe que non.

— Je n’ai pas ce genre d’attirance pour lui.

— Tu devrais. Moi oui, en tout cas ! me taquina-t-elle.

Bien sûr que oui, me dis-je. C'est pour ça que tu es ici un dimanche matin pour faire un test de grossesse.

Lorsque le test donna un résultat négatif, Erin lâcha un long soupir.

— C'est peut-être juste le stress et tout. Tu sais bien — la graduation, l'université. Wow. Dieu merci, parce que j'ai toujours cru que ce serait moi, tu vois, qui ferais une gaffe la première, parce que Rubina et Linda, eh bien, elles mourront sûrement vierges — et toi...

Sa voix s'évanouit, mais ensuite, elle ajouta :

— Sean est un bon parti. Je suis sérieuse. Tu devrais lui donner une chance.

— Il est tel-le-ment coréen, commentai-je.

Une image de nous vêtus d'habits de mariage traditionnels me traversa l'esprit : moi, un sapin de Noël, dans une jupe portefeuille rouge vif, un immense ruban pour garder ma veste vert pomme fermée, une couronne dorée dans les cheveux ; Joon-Ho, un présent bleu géant, décoré d'une boucle noire sur la tête — pas exactement le cadeau dont je rêvais.

— C'est pour ça qu'il est parfait pour toi. Il est comme toi. Il est brillant, vraiment mignon, et c'est clair qu'il t'aime bien.

Je secouai la tête. Je me refusais à imaginer une vie passée dans le kimchi jusqu'aux coudes.

— Ne me dis pas que tu penses encore à monsieur Allen.

Je me mordis la lèvre inférieure et secouai la tête. *Serait-ce si fou ?* Une vie passée à cuisiner des petits gâteaux aux pépites de chocolat et du pain aux bananes.

— Tu as dix-huit ans. Tu dois passer à autre chose. Dieu sait que tu ne veux pas finir comme Linda ou Rubina. Tu sais bien, des filles qui acceptent leur destin sans poser de question. Le sexe, c'est merveilleux. Tu devrais essayer un jour.

Facile à dire, me dis-je, maintenant que tu sais que tu n'es pas enceinte.

— Tu sais c'est quoi ton problème ? Vous, les filles asiatiques, vous devez toujours demander la permission avant de faire quoi que ce soit.

Je voulus m'offenser de ses paroles, mais je devais admettre qu'elle avait raison.

— Eh bien, je te donne la permission, moi. Un laissez-passer, pas pour coucher à gauche et à droite, mais pour coucher avec *un* gars — dans ton cas, Sean — pour que tu entres toi aussi dans le monde moderne.

De retour dans le magasin, je pris conscience qu'Erin avait bien réussi à faire germer cette idée dans ma tête. Le reste de l'après-midi, je m'imaginais la façon dont je me sentirais étendue sous Joon-Ho, son poids pressé contre moi, sa voix prononçant dans un murmure mon nom oublié.

Une semaine s'était écoulée depuis le retour de mon père à la maison. Un docteur chinois, qui pratiquait l'acupuncture et qui avait, selon la mère de Kate, guéri son mari de son alcoolisme, venait lui rendre visite de façon régulière. Je me tortillais de malaise chaque fois que je m'imaginais le dos de mon père ressemblant à celui d'un porc-épic.

— S'il avait à tomber, c'était le bon moment. C'est l'été. Tu es à la maison. Il n'y a pas de neige à pelleter, observa ma mère alors que nous étions debout dans la cuisine.

Elle infusait une concoction abominable de médecine traditionnelle chinoise composée de racines de plantes, de champignons sauvages, de gingembre et d'autres ingrédients que je ne connaissais pas. Plus ça bouillait, plus l'odeur devenait répugnante, jusqu'à ce que tout l'appartement empesté comme si des choses étaient en train de s'y décomposer.

— Mais Josh n'est pas là.

— Vaut mieux qu'il ne voie pas ton père dans cet état, rétorqua ma mère.

Elle regarda l'horloge. Il restait dix minutes avant l'ouverture du magasin.

— Joon-Ho nous a beaucoup aidés. Ton père et moi avons vraiment vu quel genre d'homme est ce garçon.

Je haussai les épaules. Malheureusement, plus mes parents le couvraient de louanges, moins Joon-Ho m'attirait — ce qui était dommage parce que je pensais de plus en plus à lui.

— Laisse ça tiédir, puis apporte-le à ton père, me dicta ma mère.

Elle retira son tablier, attrapa ses clés et son sac, et descendit l'escalier en vitesse.

Je fis le tour de l'appartement et m'assurai que chaque fenêtre était aussi grande ouverte que possible. Je m'arrêtai à vérifier les plantes et donnai de l'eau aux fougères, à l'aglaonema et au cactus. Ma mère croyait fermement qu'il était essentiel d'avoir des plantes dans toutes les pièces pour conserver la santé. Puis, j'enfilai consciencieusement le tablier de ma mère pour filtrer le thé. Il était encore chaud, et j'eus de la difficulté à conserver les racines et les herbes au centre du linge que j'avais placé sur le bol. Enfin, je ramassai les quatre coins du linge et fis un nœud avant de le soulever doucement. Avec une cuillère, je pressai autant de liquide que possible, prête à m'évanouir à cause de l'odeur âcre.

— Si tu crois que ça sent mauvais, que crois-tu que ça goûte ? blagua mon père quand je lui apportai le thé tiédi à sa chambre. C'est pire qu'un millier de moufettes qui se baignent dans une bécosse.

Je ris.

— Du moment que ça t'aide.

— Ça m'aide parce que ça aide ta mère à rester calme. Elle a besoin de croire qu'elle fait quelque chose pour améliorer la situation.

— Elle a besoin de se sentir en contrôle, tu veux dire.

— Oui, mais nous savons tous les deux qu’être en contrôle peut souvent n’être qu’une illusion. Si une personne croit qu’elle est en contrôle, mais que l’autre sait qu’elle se fait contrôler *et* qu’elle le permet, qui est alors vraiment en contrôle ?

Je baissai les yeux vers le tablier que je portais. Il était marqué de taches délavées malgré l’obsession viscérale qu’avait ma mère envers les choses propres. *Tu ne peux pas tout contrôler*, pensai-je, *parfois même malgré tes plus grands efforts*. Je m’assis sur le lit et levai les yeux vers la petite lanterne en forme de lotus qui pendait de la fenêtre ouverte. Le soleil luisait à travers le papier rose translucide. Je me rappelai que je voulais savoir comment mes parents s’étaient rencontrés, alors je posai la question.

— Ta mère avait dix-neuf ans. J’étais allée à son village pour trouver du travail. J’avais alors vingt-sept ans déjà, mais il faut dire que je n’ai jamais fait mon âge.

Il me fit un clin d’œil.

— Il y avait un jeu de cartes auquel tout le monde jouait, une version coréenne du bingo. Un jour, elle s’est retrouvée avec une carte, mais pas de crayon pour marquer les lettres. J’avais un crayon, mais pas de carte. Je lui ai proposé qu’on joue ensemble. Elle m’a dit non, mais lorsqu’une autre fille m’a crié de venir jouer avec elle, ta mère a vite changé d’idée.

— Le contrôle, mon père et moi claironnâmes à l’unisson.

— Oui, continua mon père, mais c’est moi qui le lui avais demandé en premier. J’ai eu ce que je voulais. Je l’ai encore.

Il rit et grimaça.

— Tu es une fille brillante. Trouve ce que tu veux et le monde va conspirer pour que ça se réalise.

Je pris conscience que je ne *savais* pas ce que je voulais. Qu'est-ce que l'univers ferait de moi ?

Je me trouvais seule au magasin un jour où Erin s'arrêta. Elle avait un sourire si idiot au visage que je crus qu'elle était peut-être gelée.

— J'ai quelque chose pour toi, lança-t-elle d'une voix chantante.

Elle glissa un morceau de papier dans ma main et referma mes doigts par-dessus.

— C'est *son* numéro. Ne me demande pas comment je l'ai eu.

Je crus d'abord qu'elle parlait de Joon-Ho, mais de toute évidence, j'avais déjà son numéro.

— Monsieur Allen — monsieur *William* Allen — c'est son numéro à la maison. Maintenant, tu peux l'appeler.

Je ne savais quoi répondre.

Son sourire disparut, et elle dit :

— Quoi ? T'es plus son élève maintenant ; t'as eu ton diplôme. Tu peux faire ce que tu veux. Pense à madame Robb.

Megan Robb avait été une élève à notre école et elle y faisait maintenant de la suppléance sur une base régulière. Elle avait épousé le directeur adjoint du département des sciences. Son surnom était madame Vingt-neuf — c'était le nombre d'années qu'elle avait de moins que monsieur Robb.

J'envisageai la possibilité, mais répondis :

— Tu es folle. Et Sean, lui ?

Erin secoua la tête.

— Il ne te plaît pas.

Je voulais lui dire qu'elle avait tort. J'avais beaucoup réfléchi au sexe et à Joon-Ho. Je baissai tout de même les yeux vers l'intrigant morceau de papier. Le numéro était facile à mémoriser.

— Qu'est-ce que je suis censée dire ?

— À toi de voir.

Erin souriait de nouveau.

— Je veux juste que tu sois heureuse. Je veux juste que le monde entier soit heureux.

— T'es incroyable, répondis-je. Je suis tellement contente que tu aies changé d'avis à propos de l'Université Western Ontario.

— Ouais, tu peux remercier Jake pour ça, répliqua-t-elle. T'es prise avec moi pour quatre autres années à l'U de T.

Elle était folle, me dis-je, mais au moins elle était en amour, même si c'était avec un gars qui n'avait pour seule ambition de gérer un cinéma et d'y faire entrer ses amis gratuitement.

À exactement seize heures — *un bon moment*, pensai-je, puisque c'était avant le souper — je me décidai à passer l'appel. Mon plan était de raccrocher dès que monsieur Allen répondrait. *Entendre sa voix me suffirait*, me disais-je.

Mais ce ne fut pas le cas, et je répondis à son bonjour.

— Comment as-tu eu ce numéro ? demanda-t-il.

Sa voix était douce, mais je paniquai à la question et lâchai :

— Mon père a eu un accident — il est tombé d'une échelle.

Ce n'était évidemment pas toute la vérité, mais cela se disait mieux. Je lui expliquai les blessures subies par mon père. Je lui citai même le docteur chinois et rapportai sa vision de la médecine occidentale.

— Et toi, comment vas-tu ? demanda monsieur Allen.

Sa voix était empreinte de tant de chaleur et de préoccupation. J'avais mal de l'intérieur, comme si on m'attaquait avec un millier d'aiguilles d'acupuncture volantes, et je me mis à pleurer. *Arrête ça*, m'intimai-je. *Tu as l'air complètement idiote.*

Un silence s'installa.

Puis, monsieur Allen proposa :

— Peut-être que nous pourrions nous rencontrer. Je n'aime pas t'entendre aussi bouleversée.

J'entendis une voix en moi qui me chuchota doucement : *Respire. Reste calme. Dis quelque chose — dis oui.*

Nous planifiâmes de nous rencontrer le lendemain au Second Cup, un café à quelques coins de rue.

Je lui dis au revoir et raccrochai, essuyant les larmes sur mon visage. Mes mains tremblaient. En prenant une grande respiration, je me penchai à l'extérieur de la fenêtre ouverte. Le soleil était merveilleusement ardent sur mon visage. Je fermai les yeux et me fondis dans sa chaleur.

Chapitre 10

Je ne reconnus pas monsieur Allen alors que j'arrivais à pied au café. Vêtu de jeans, de souliers de course et d'un chandail marine à manches courtes, il était assis sous un auvent brun et lisait un livre. Ses cheveux brun sable semblaient d'un ton plus clair que d'habitude. Il leva les yeux et me sourit de ses dents parfaites. Ses yeux étaient aussi bleus que son chandail. Peut-être était-ce le soleil brûlant ou bien mes nerfs, mais je chancelai dans mes sandales.

— Vous lisez quoi ? lui demandai-je en prenant place face à lui.

J'essayais de m'exprimer de façon détendue tandis que mon esprit passait en revue la liste des choses que j'avais répétées en préparation de notre rencontre.

— *Aspects du roman*, d'E. M. Forster — celui qui a écrit *Route des Indes*.

Tentative ratée d'avoir l'air intelligente et sophistiquée.

— Est-ce que je peux t'offrir quelque chose à boire ? proposa-t-il.

Je remarquai qu'il buvait du thé glacé et lui répondis que je prendrais la même chose.

Il alla m'en chercher un à l'intérieur.

Je pris le livre qui était sur la table et le feuilletai. Mes mains tremblaient.

— As-tu déjà lu *Avec vue sur l'Arno* ? Me demanda-t-il, tenant mon verre à la main.

— C'est pas un film, ça ?

— Oui. Mais ce livre-ci, c'est un essai, et c'est vraiment intéressant. Je le lis pour un cours de création littéraire que je suis.

— Vous suivez un cours de création littéraire ? répétai-je, surprise et soudainement enjouée.

Il avait déjà mentionné qu'à mon âge, il avait pensé au journalisme, mais jamais qu'il écrivait aussi. Je me rendis compte à ce moment-là qu'aucune de nos conversations à l'école

n'avait concerné sa vie personnelle. Je contins mon excitation avec peine. Je lui demandai sur quoi il travaillait dans le moment.

Alors qu'il parlait, je vis les choses sous un jour nouveau. La rue et les magasins qui la bordaient semblèrent soudain avoir été recouverts d'une couche de peinture fraîche et je pouvais en déceler toutes les teintes. J'écoutai ses anecdotes spirituelles et ses histoires amusantes de mésaventures en classe – plusieurs desquelles il essayait d'incorporer dans ses nouvelles, me confia-t-il.

— J'aimerais beaucoup lire quelque chose que vous avez écrit, lui confiai-je.

— As-tu eu l'occasion écrire un peu, de ton côté ?

Je sortis un cahier de notes de mon sac et le déposai devant lui.

— J'aimerais avoir votre opinion — si vous avez le temps.

— Bonté divine, Mary, je fais pâle figure à côté de toi. J'arrive à peine à terminer mes devoirs d'écriture à temps et te voilà avec un autre cahier entièrement rempli.

Il le prit et en parcourut les pages

— As-tu repensé essayer de te faire publier ?

Je fis non de la tête. Depuis qu'il m'avait suggéré pour la première fois de soumettre mes poèmes à des revues littéraires il y a plus d'un an, je n'avais essuyé que des refus. Mais quelques lettres s'étaient faites encourageantes et j'étais toujours déterminée à me faire publier pour l'impressionner.

— Je viendrai le déposer à ton magasin quand j'aurai fini de le lire.

Mon cœur se serra. Je raterais peut-être sa visite cette fois encore. De quelle manière pourrais-je lui demander quand il comptait passer sans laisser paraître mon anxiété ? Il jeta un œil à sa montre, un signal qui m'incita à finir mon thé glacé. Même si j'aurais aimé que

l'après-midi se poursuive, je ne voulais pas que ce rendez-vous parfait se termine sur un malaise.

Nous allions nous lever lorsqu'une grande blonde arriva de derrière moi.

— Will ! s'écria-t-elle. Ça fait longtemps !

Elle retira ses lunettes de soleil et se pencha pour qu'il dépose un baiser sur sa joue.

Un flot de parfum de luxe emplît l'espace autour de nous. Il se leva, mais je restai assise, me remémorant la soirée du bal. Pourquoi est-ce que toutes les femmes que cet homme connaissait étaient si foutrement belles ?

— Laura, voici Mary, une de mes élèves, déclara-t-il avant de sourire.

Il plaça une main sur mon épaule.

— On s'apprêtait justement à partir.

Ancienne élève, voulus-je le corriger.

La blonde baissa les yeux sur moi. Elle sourit, même si elle ne montra pas ses dents. Ses ongles étaient vernis du même bleu saphir que ses yeux. À quel point une femme mature devait-elle avoir confiance en elle pour peindre ses ongles en bleu ? Son maquillage était parfait. Je fixai les points noirs sur ma robe rouge et me sentis comme un melon d'eau géant.

Elle remit ses lunettes de soleil.

— Allons prendre un verre. C'est moi qui te l'offre, dit-elle.

Je restai assise, sa confiance en elle et sa beauté m'écrasant comme autant d'haltères posés sur mes genoux.

— D'accord, accepta monsieur Allen, puis il se tourna vers moi. Merci pour ça.

Il plaça mon cahier sous son livre de Forster.

— Donne, je vais les mettre dans mon sac, offrit-elle, et avant que je ne puisse esquisser le moindre geste, dix-huit de mes poèmes, tous inspirés par monsieur Allen, se retrouvèrent dans ses belles mains manucurées et disparurent dans son sac Louis Vuitton.

Je m’imaginai plonger pour sauver mon travail, son sac griffé se renversant, son précieux contenu projeté en l’air, le petit miroir volant en mille éclats au contact du trottoir.

Je les regardai s’éloigner, la jeune femme tenant monsieur Allen par le bras. Une voiture de police passant en trombe, toutes sirènes dehors, attira mon attention. À quelques coins de rue, des véhicules d’urgence se rassemblaient. Quand je me retournai, Will Allen et Laura n’étaient plus là.

Avant même que nous arrivions à la boîte de nuit, Erin et Jake étaient tellement absorbés l’un par l’autre que Joon-Ho et moi nous tenions aussi loin d’eux que possible. J’enviais leurs élans d’affection spontanés et me demandai ce que je ressentirais si je vivais la même chose avec monsieur Allen.

La dernière fois que Joon-Ho et moi avions dansé, c’était au bal, mais ici, dans une boîte de nuit où il n’y avait pas de regards professoraux pour nous espionner, il semblait plus détendu, sûr de lui et téméraire. Quand un *slow* se mit à jouer, ses bras se refermèrent autour de moi et il m’attira contre lui. Une étincelle brillait dans ses yeux, et lorsque la chanson prit fin, il pressa ses lèvres contre les miennes d’abord avec douceur, puis avec passion. Juste au moment où je commençais à m’abandonner au baiser, Erin surgit et me tira par le bras. Elle pleurait et son maquillage coulait le long de ses joues. À contrecœur, je m’éloignai de Joon-Ho, et Erin et moi jouâmes du coude pour nous rendre jusqu’à la salle de bain.

— Je le déteste.

Elle cracha ces mots.

Je pris une poignée de papier hygiénique et la lui tendis. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'effondrait parce que Jake avait flirté avec une autre fille. Comme rien de ce que je pourrais dire ne changerait quoi que ce soit sur-le-champ, je pris mon mal en patience.

De retour à la table, les gars avaient commandé d'autres consommations pour nous. Erin but rapidement son daiquiri à la fraise et planta sa paille surdimensionnée dans mon verre.

— C'est pas un Big Gulp, lui dit Jake. Prends ça mollo.

— Allez, on sort d'ici, rétorqua-t-elle, j'ai besoin d'air.

Il ne s'écoula pas grand temps avant qu'Erin et Jake se réconcilient pendant que nous déambulions tous les quatre sur la rue Bloor. Nous passâmes devant le Honest Ed's, son immense enseigne jaune et rouge illuminée de milliers d'ampoules comme la marquise d'un théâtre. Puis nous arrivâmes dans le quartier coréen, avec ses agences de voyages, ses pâtisseries et ses épiceries.

Nous nous arrê tâmes devant un *no-rae-bang*, coincé entre un comptoir à gâteaux aux noisettes et une boutique de cosmétiques. Le restaurant de la famille de Kate se trouvait à l'extrémité de la bâtisse.

— Je suis jamais allé dans ce genre d'endroit, déclara Jake au moment où nous entrâmes. J'ai toujours pensé que tu chantais devant une foule de personnes quand tu faisais du karaoké.

— Non, c'est différent dans un bar à karaoké coréen. Tu peux avoir des salles privées, alors tu chantes juste pour les personnes avec qui tu es venu. Tu payes à l'heure, expliquai-je.

La salle numéro neuf n'était pas plus grande que ma chambre et sentait la fumée de cigarette et le vieux sexe. Elle contenait deux causeuses en faux-cuir noir, une table basse,

une télévision et un système de karaoké. Sur la table se trouvaient deux livres contenant les chansons ; Erin prit celui des chansons en anglais, et Joon-Ho, celui des chansons en coréen.

— Je ne t’ai jamais entendu chanter, dis-je à ce dernier. Ça va être amusant.

Pendant que nous nous occupions d’entrer une série de chansons dans le système, Jake s’amusait avec une télécommande qui contrôlait l’éclairage. Peu après, nous nous balancions tous au rythme de la chanson d’Erin, *Red Red Wine*, une lumière stroboscopique disco diffusant des éclairs d’un blanc éclatant dans la salle sombre. Puis Jake chanta *Born to Be Wild*.

Joon-Ho choisit une balade amoureuse coréenne. Tandis qu’il chantait, il se tourna pour me faire face. Ses yeux étaient enflammés, et les paroles, magnifiques, m’émurent. Même Erin sembla touchée. Quand elle posa une main sur sa cuisse et le complimenta sur sa performance, je sentis une pointe de jalousie.

Jake n’apprécia pas non plus. Il lui lança un regard qui la fit répliquer avec hargne :

— Donc c’est juste correct quand c’est toi qui le fais.

— J’mé pousse, lâcha-t-il.

Il hocha la tête en direction de Joon-Ho.

— À plus.

Il ne m’accorda même pas un regard.

Erin, les joues en feu, murmura « Désolée. » avant de lui courir après.

— On vient juste d’arriver, criai-je.

Je pensai à la suivre. J’étais en colère contre elle d’avoir mis fin à la soirée de cette façon.

Truly, la chanson de Lionel Richie que j’avais choisi de chanter, commença à jouer.

Joon-Ho me tendit le micro.

— C’est la première chanson sur laquelle on a dansé un *slow*, lui fis-je remarquer.

Il fit oui de la tête.

— Je me souviens.

Puis, il me prit la main et nous commençâmes à danser.

Mes hanches bougeaient en cadence contre les siennes. Il m’embrassa, son haleine sentait la menthe verte et l’alcool. Pendant que nous dansions, j’essayai de me concentrer sur le moment présent, mais malgré tous mes meilleurs efforts, je ne pouvais m’empêcher de penser à monsieur Allen et à l’effet que cela ferait d’être aussi proche de lui. Je me collai sur Joon-Ho.

— J’ai envie de toi, chuchota-t-il dans mon oreille. Yu-Rhee-ah.

Entendre mon nom me ramena à la réalité. Je levai les yeux vers ceux de Joon-Ho, me mis sur la pointe des pieds et l’embrassai. Notre chanson jouait en arrière-plan pendant que les lumières stroboscopiques tournoyaient dans la petite salle. Nous nous laissâmes tomber sur le divan. Doucement, mais fermement, je guidai ses mains le long de mon corps.

— Es-tu certaine ? demanda Joon-Ho.

Je l’embrassai de nouveau.

J’étais dans la salle de bain, en train de rincer ma culotte, quand Kate entra. Une chanson d’amour jouait en arrière-plan. Presque un an s’était écoulé depuis que je l’avais vue souper avec son petit ami au restaurant. Elle s’était coupé les cheveux et avait pris du poids. Je me demandais si son père buvait toujours et comment ses parents avaient pris le fait qu’elle sorte avec un Noir.

— Il me semblait bien que c’était toi, dit-elle. Je t’ai vue entrer avec tes amis.

Elle regarda le lavabo, l’eau ensanglantée, et secoua la tête.

— Je déteste quand ça arrive, commenta-t-elle.

Je mis une seconde à me rendre compte qu'elle pensait sans doute que j'avais eu mes règles. Elle entra dans une cabine.

— Alors, comment ça va ? demandai-je.

Que quelqu'un que je connaisse m'ait vue me faisait paniquer. J'étais gênée à l'idée que le monde sache que j'avais fait l'amour pour la première fois — dans un bar à karaoké coréen qui plus est. La chasse d'eau de la toilette se fit entendre.

— T'as l'air malade, observa-t-elle quand elle sortit de la cabine. Es-tu correcte ?

Puisque je ne répondais rien, elle demanda d'un air suspicieux :

— Est-ce que tu viens de faire ce que je pense ?

Je regardai dans le miroir au-dessus du lavabo. Mon visage était rouge écarlate. Kate passa ses mains sous l'eau froide.

— J'espère que tu t'es protégée.

Mon esprit s'emballa. *Laisse faire l'imbécile d'Erin. Stupide de moi !* pensai-je.

— T'inquiète, ton secret ne craint rien avec moi. Ma première fois aussi, ç'a été ici — dans la bonne vieille salle numéro neuf, me confia-t-elle. Fais juste attention. Tu sais ce qui m'est arrivé.

Je ne savais pas. Je fis signe que non.

— Je pensais que tous les Coréens le savaient. J'ai eu un bébé. Une fille. Avec mon ancien copain. Mes parents ont disjoncté, mais ils m'ont obligée à avoir le bébé quand même. Je ne leur avais jamais dit que Jordan était noir, alors quand j'ai accouché, ils ont eu une autre crise cardiaque et m'ont forcée à le donner en adoption.

— Kate, je n'en avais aucune idée. Ma mère parle toujours à la tienne — elle n'a jamais rien dit.

La porte des toilettes s'ouvrit et la musique, lointaine, s'amplifia pendant un instant. Deux filles, habillées comme les femmes qui faisaient le trottoir près de chez moi, entrèrent et se dirigèrent vers les cabines. Kate et moi gardâmes le silence. Elle se tapota les cheveux. Je gardai les yeux rivés à mes culottes essorées, me demandant quoi faire avec.

Aussitôt que les deux filles furent sorties, Kate poursuivit :

— Je suis partie de la maison. Je ne pouvais plus supporter d'y vivre. Mes parents ne m'ont pas laissée tranquille pour autant. Mon père a continué à me menacer de me tuer ou de me renvoyer en Corée. J'ai dû obtenir une ordonnance de protection contre eux.

— Oh mon Dieu ! Et tu vis où maintenant ?

— Avec mon nouveau copain, Alan. Il est blanc. On travaille ensemble. Je suis toujours caissière au Loblaws. On est syndiqués, alors la paye est plutôt bonne.

— Et l'école ?

Je n'arrivais pas à imaginer une vie coréenne dont elle serait absente.

— Quoi, l'école ? répéta-t-elle. Ça n'a jamais été ma force de toute façon. J'ai dit à mes parents que je voulais aller à l'école professionnelle pour étudier en photographie, mais ma mère a dit que les diplômes professionnels, c'était pour les ratés.

Elle frotta un grumeau de mascara.

— Alors, tu vois quelqu'un ? Un Coréen, sans aucun doute.

Son attitude de je-sais-tout m'offusqua.

— Eh bien, sois prudente, conclut-elle.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir.

— Ouais, c'est ça.

Elle appliqua une autre couche de rouge à lèvres, serra les lèvres, et laissa tomber le bâton dans son sac à main. Alors qu'elle tirait la porte pour l'ouvrir, elle regarda en arrière comme si elle voulait ajouter quelque chose. Mais elle resta muette.

Je soupirai. Elle était la seule amie coréenne que j'avais jamais eue. J'hésitai, puis je jetai mon sous-vêtement dans la poubelle avant de retourner rapidement auprès de Joon-Ho.

Chapitre 11

Deux semaines passèrent, et même si Josh était de retour, Joon-Ho continuait de venir au magasin tous les après-midi après le cours d'anglais qu'il suivait dans une école de langues du secteur. Ma famille n'avait jamais eu à lui demander de faire quoi que ce soit. Il se mettait directement au travail et montait des caisses de boissons gazeuses du sous-sol jusqu'au magasin, lavait nos fenêtres et époussetait même tout ce qu'il y avait sur nos tablettes, de haut en bas.

Il était près de quinze heures un après-midi quand monsieur Allen fit une visite impromptue, habillé d'un t-shirt et d'un jean. Il venait me rapporter mon cahier de poèmes. Autant j'étais excitée de le voir, autant j'étais nerveuse. Je vis Joon-Ho me regarder. Quand je compris qu'ils ne se reconnaissaient pas puisqu'ils ne portaient pas les costumes et les cravates qu'ils avaient revêtus au bal, je ressentis une vague de soulagement.

— C'est mon prof, expliquai-je.

Je ne sais ce qui me prit, mais je passai un bras autour de Joon-Ho et le présentai en tant que Sean. En voyant son visage se détendre, je le libérai.

Joon-Ho accepta de s'occuper de la caisse pour que monsieur Allen et moi puissions discuter. Nous quittâmes le magasin et commençâmes à marcher. Le soleil était chaud, mais une brise fraîche rendait le temps agréable.

— Tes poèmes étaient magnifiques, dit monsieur Allen. Tu me rappelles une Elizabeth Barrett Browning moderne.

Puisque je venais tout juste de recevoir une autre lettre de refus d'une revue de poésie à laquelle j'avais soumis plusieurs de mes poèmes, je ne pus faire autrement que de secouer la tête à son compliment. Les refus étaient la seule chose qu'on n'apprenait dans aucune classe. Je repensai à ma première lettre de refus — une lettre formelle standard qui m'avait

déconcertée. Je n'avais jamais imaginé que je ne savais pas écrire avant de soumettre mes poèmes, car monsieur Allen m'avait toujours fait sentir comme une écrivaine douée. Le choc initial avait été affligeant, mais après des heures passées à la bibliothèque à lire sur des écrivains célèbres et leurs expériences éditoriales, j'étais venue à la conclusion que les refus faisaient partie du processus. J'avais aussi eu de la chance, car quelques-unes des lettres indiquaient ce que les éditeurs recherchaient, et cela m'avait encouragée à poursuivre mes écrits et à les soumettre.

Quand je le questionnai à propos de sa propre écriture, il avoua qu'elle progressait lentement.

— Mon problème, c'est que je n'ai pas de muse, dit-il. Contrairement à toi, qui sembles plutôt inspirée.

Avait-il deviné les sentiments que j'avais pour lui grâce à mes poèmes ? Peut-être qu'il valait mieux faire éclater la vérité au grand jour.

Mais ensuite, il demanda :

— Alors, depuis combien de temps connais-tu Sean ?

OhmonDieu, pensai-je, croit-il que je suis amoureuse de Joon-Ho? Devrais-je lui dire la vérité — que j'étais amoureuse de lui, et ce, depuis que je l'avais eu comme professeur d'anglais en neuvième année ?

— J'ai rencontré Sean en Corée, répondis-je plutôt, me sentant lâche.

Nous continuâmes à marcher vers le nord, dans les rues résidentielles tranquilles, tout en discutant de livres et de notre écriture. J'étais épatée par la fluidité avec laquelle coulait notre conversation. Nous discutâmes de tout, du temps qu'il faisait aux auteurs britanniques en passant par les pour et les contre de la consommation de lait de vache.

Au bout d'un moment, monsieur Allen s'arrêta devant une petite maison en briques rouges, qui possédait une minuscule cour avant.

— C’est chez moi, déclara-t-il. Je loue l’étage du haut.

Je regardai ma montre. C’était à vingt minutes à pied du magasin.

— Est-ce que tu dois te dépêcher à rentrer ? Je ne pensais pas que nous allions marcher jusqu’ici. Je peux te ramener en voiture, proposa-t-il.

— Je peux d’abord emprunter votre salle de bain ? demandai-je.

C’était exactement comme je me l’étais imaginé — chaleureux, les murs recouverts de bibliothèques remplies de romans. Je me sentis tout de suite à l’aise.

— J’aime beaucoup ça, chez vous, commentai-je en revenant au salon.

— Ouais... presque tout vient de chez IKEA.

Il rit.

— Je ne suis pas trop bon en décoration.

— Vous avez des livres incroyables, observai-je. Je pourrais vivre ici pour toujours et ne jamais m’ennuyer.

— Il y en a plusieurs que j’ai hérités de ma mère. C’était une bibliothécaire.

— Vous avez dû être exposé à toutes sortes de livres en grandissant.

Je me demandais si certains d’entre eux étaient écrits par des écrivains asiatiques. J’en doutais — tout ce que j’avais vu, c’était les auteurs habituels : Joyce, Hemingway, Steinbeck.

Monsieur Allen m’offrit un Coke, et nous nous installâmes côte à côte sur son canapé pendant qu’il me parlait de son devoir d’écriture le plus récent.

— Je dois raconter l’histoire d’un personnage qui prend une décision de vie importante, expliqua-t-il. J’ai eu une tonne d’idées. J’ai dû tuer un petit arbre à essayer d’écrire quelque chose.

Il s'interrompit.

— J'aimerais en faire un roman, un jour.

Comptait-il faire disparaître une forêt en entier ?

— J'aimerais beaucoup voir ce que vous avez écrit.

Il hésita un instant, puis alla à sa chambre.

Pendant son absence, j'essayai de m'imprégner du plus de détails possible de ce salon afin de le visualiser plus tard : le tapis brun d'apparence neuve sous mes pieds, trois piles de vieux numéros du *New Yorker* et d'*Esquire*, et des exemplaires du *New England Review* empilés sur plus d'un mètre dans un coin de la pièce. Il n'y avait pas de plantes.

Monsieur Allen revint et me tendit des feuilles de papier. La première montrait un tas de mots biffés et de taches blanches là où du liquide correcteur avait été utilisé.

— Ouais, je ne sais pas vraiment taper, admit-il. Tu me trouves sûrement vieux jeu, mais je préfère tout écrire à la main.

— Vous n'avez pas de machine à écrire électrique ? demandai-je.

— Non, juste une vieille manuelle. La seule chose, c'est que je dois remettre mon texte tapé à la machine.

— Je pourrais le taper pour vous, lui proposai-je. On a un ordinateur et je sais taper.

— Je ne peux pas te demander de faire ça, répliqua-t-il. À moins que je te paye.

Je haussai les épaules. Tout pour qu'il accepte.

— Quand penses-tu pouvoir terminer ?

— Je vais commencer tout de suite et vous appellerai quand j'aurai terminé.

— Merveilleux, se réjouit-il.

Il sembla à deux doigts de me prendre dans ses bras, mais ne le fit pas. Jetant un coup d'œil à l'horloge, il reprit :

— Laisse-moi te reconduire. Ton petit ami doit se faire du souci pour toi à l'heure qu'il est.

* * *

Pendant qu'il mangeait son riz, Joon-Ho me demanda :

— Alors, de quoi avez-vous parlé, ton prof et toi ?

Nous étions dans la cuisine et prenions le souper que ma mère avait préparé pour nous avant de descendre au magasin. Mon père faisait une sieste dans sa chambre. Je savais que j'aurais dû me sentir coupable d'avoir laissé Joon-Ho seul au magasin, mais il n'avait rien dit.

— Il est en train d'écrire un livre. Il va me payer pour taper son travail.

Je jetai un œil au sac d'épicerie contenant le manuscrit, qui traînait sur le comptoir.

— Es-tu amoureuse de lui ?

La question surgit de nulle part.

— Non ! m'exclamai-je.

Je le dévisageai comme s'il avait perdu l'esprit.

— Menteuse ! répliqua-t-il. J'ai lu les choses que tu as écrites sur lui.

Il essayait de garder la voix basse pour ne pas réveiller mon père.

Je paniquai et pensai au cahier qui contenait mes poèmes. Je l'avais laissé sur le comptoir du magasin après que monsieur Allen l'eut rapporté. Joon-Ho devait l'avoir vu me le remettre et cela avait dû piquer sa curiosité.

— C'était que des poèmes d'amour — que tu as écrits ! Es-tu amoureuse de lui ?

Je voulus lui dire que non, mais les mots restèrent pris quelque part au plus profond de moi. Ma bouche s'ouvrit encore, mais puisque rien n'en sortit, Joon-Ho se leva brusquement, attrapa le sac d'épicerie et en retira les feuilles. Alors qu'il tournait les pages, je remarquai que monsieur Allen avait écrit des deux côtés. Avec effarement, je le vis déchirer les feuilles en deux, puis les déchiqueter en petits morceaux.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ces poèmes ne parlent pas de toi ? me défendis-je.

Mon esprit abasourdi reprenait tranquillement sa vivacité.

— Ça n'aurait pas plus de sens ? C'est mon *seonsaengnim*, pour l'amour de Dieu !

J'utilisai le mot coréen pour « professeur » afin de donner de la force à mon argument. Curieusement, en coréen, le mot rendait moins vraisemblable qu'une élève puisse avoir une aventure avec son enseignant.

Le visage de Joon-Ho se figea. Je pouvais voir qu'il essayait de retrouver sa contenance. Il soupira avant de se laisser tomber sur sa chaise.

— Tu as raison, dit-il lentement. C'est ton professeur.

Il leva son regard vers le mien.

— J'ai les mêmes sentiments pour toi. Je veux t'épouser un jour, quand nous aurons tous les deux fini nos études.

J'étais sans voix. Mais je me sentais trop coupable pour être fâchée contre Joon-Ho. Après tout, j'avais couché avec lui et lui avais laissé croire qu'il me plaisait. Et il nous aidait tellement que toute ma famille s'était mise à croire qu'elle lui devait quelque chose.

Je travaillai jusque tard dans la nuit, d'abord pour rapiécer le casse-tête des feuilles déchirées, puis pour taper le manuscrit de monsieur Allen. Son histoire mettait en scène un homme marié et père de trois jeunes enfants qui voulait parcourir la planète en bateau et ne jamais revenir. Je la lis deux fois avant de commencer à la taper. C'était intéressant, mais, chose étonnante, ce n'était pas très bien écrit. Je ne pus m'empêcher d'être déçue, et je tentai

de trouver quelque chose de pertinent à lui dire, tout en combattant l'envie pressante de réécrire des passages.

Maintenant qu'il y avait réellement des hommes dans ma vie, je me retrouvai à écrire dans mon journal intime des pages et des pages sur l'amour, ses anticipations et ses déceptions. Je préférais tenir la porte de ma chambre fermée. Cela agaça ma mère — elle n'était pas habituée à devoir cogner.

— Tu tiens le livre trop près de tes yeux, me dit-elle un jour.

L'odeur de la soupe aux algues s'infiltra dans toute la pièce lorsqu'elle entra.

— Quel homme voudrait épouser une fille qui porte des lunettes ?

Elle déposa une pile de vêtements propres sur mon bureau.

— Pourquoi fais-tu tout sur ton lit alors que tu as un bureau parfaitement convenable juste ici ?

Elle cogna sur le bois pour donner du poids à ses paroles.

Je glissai les yeux sur mon lit défait, sur lequel étaient éparpillés quelques livres, des cahiers de notes à spirale et mon étui à crayons. Un bout du foulard bleu que Rubina m'avait donné après mon agression dépassait de sous mon oreiller. Je refusais de laisser ma mère le laver. Je lui avais dit que c'était mon porte-bonheur, mais la vérité, c'était que je ne pouvais pas dormir sans l'avoir autour du cou, ou du moins près de moi.

Elle lut le titre du livre que j'avais entre les mains.

— *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?* Quel genre d'idiotie est-ce que c'est que ça ?

— Ce n'est pas vraiment à propos d'un homme invisible, répondis-je. C'est sur un homme noir qui se sent invisible à cause de la façon dont les Blancs le traitent. C'est un livre connu de Ralph Ellison. Monsieur Allen l'a adoré.

— Toi et ton monsieur Allen, et tous les Noirs et les Blancs sur lesquels tu lis.

Elle se pencha pour ramasser une paire de jeans et des chandails sur le plancher.

— Tu ne lis jamais de livres dont les personnages sont coréens ou même chinois.

— Ça, c'est parce qu'il n'y en a pas, lui dis-je. Ou du moins je n'en connais pas.

Je repensai à tous les livres dont avait parlé monsieur Allen. Aucun d'entre eux n'était écrit par un auteur asiatique ni ne mettait en scène de personnages asiatiques.

— Tu veux savoir ce que ça fait d'être invisible ? demanda ma mère.

Elle s'assit sur la chaise près du bureau et se frotta le genou droit.

— C'est toujours noir et blanc au Canada. Les Coréens, les Chinois, les Japonais, n'importe qui venant de l'Asie, ce sont eux, les vrais invisibles.

Consciente qu'elle me faisait réfléchir, elle continua.

— Penses-tu que les gens nous voient vraiment quand ils nous balancent quelques sous pour payer un journal ?

— Il doit y avoir des auteurs. C'est juste que je ne les connais pas.

— Il y a tellement d'écrivains extraordinaires en Corée.

— Mais ils écrivent à propos de la vie en Corée et c'est en coréen.

— Ça ne t'intéresserait pas tout de même ?

Pas vraiment, me dis-je. Pourquoi ramenait-elle encore ce sujet ? Quand Josh et moi étions jeunes, elle avait essayé de nous apprendre à lire et à écrire en coréen. Son horaire de travail insensé l'avait amenée à abandonner ce projet. Elle nous avait dit de nous concentrer sur notre maîtrise de l'anglais.

— Je veux faire ma majeure en études anglaises, déclarai-je. À l'université.

Ma mère se tut pendant un moment, puis :

— Ce ne serait peut-être pas si mal si tu devenais professeure d'anglais. Un emploi stable. Tes étés de congé. Tu pourrais avoir des enfants.

— C'est pas pour ça, répondis-je.

Je voulais étudier l'anglais parce que j'aimais les livres et l'écriture.

— Oui, deviens professeure d'anglais.

Elle hocha la tête pour elle-même.

— Assure-toi de faire en sorte que tes élèves sachent qu'il existe des écrivains qui ne sont ni blancs ni noirs. Assure-toi qu'ils ne passent pas à côté comme tu l'as fait.

Je voulais répliquer quelque chose, mais réalisai que j'avais fini l'école secondaire sans jamais avoir étudié la culture, l'histoire ou la littérature asiatiques. Je ne connaissais aucun écrivain, scientifique, ni grand penseur asiatique. Après le souper, quand j'appelai Erin pour lui demander de me nommer quelqu'un, n'importe qui de sa connaissance qui était asiatique et qui avait contribué à la société, elle me parla de Confucius, ce qui m'impressionna jusqu'à ce qu'elle avoue qu'elle ne connaissait le nom que parce que son voisin avait nommé son chien d'après le plus grand penseur de Chine.

* * *

Quelques jours plus tard, j'appelai monsieur Allen et proposai d'aller chez lui. Quand il ouvrit la porte, je fus surprise par son apparence de jeune garçon, séduisant dans son t-shirt blanc et ses shorts cargo kaki. Je ne l'avais vu qu'en pantalon auparavant.

Concentre-toi, me rappelai-je à l'ordre. *Et respire*. Lorsque je mentionnai qu'un point de vue à la première personne servirait mieux son histoire, il sembla vraiment intéressé à connaître mes pensées sur le sujet. Alors que nous discussions de mes idées et d'*Aspects du roman* d'E. M. Forster, j'imaginai ce que ce serait que de me faire embrasser par monsieur

Allen, que j'avais — à sa demande expresse — commencé à appeler Will. Était-il du type à planter de brefs et doux baisers sur les lèvres, les joues et le cou d'une femme avant de l'embrasser avec passion ? Ou la prendrait-il avec fougue, enflammé par le désir ?

— Tu vas te faire publier bien avant moi, déclara-t-il.

En pensant à la pile croissante de lettres de refus qui se trouvait sous mon lit, je secouai la tête. Je relevai le visage et nos yeux se rencontrèrent. Les siens renfermaient tellement de belles teintes de bleu : ciel, aqua et cobalt. Je me collai contre lui et effleurai ses lèvres. Une fois, deux fois... Il se recula, puis il m'embrassa à son tour, sa langue soudainement dans ma bouche.

— Mary, je suis désolé. Tout ça, c'est de ma faute, dit-il.

Il se leva.

— Est-ce que je peux t'apporter quelque chose à boire ? Désolé, je ne t'ai rien offert.

Sans attendre ma réponse, il disparut et revint avec deux cannettes de Coke et un paquet de biscuits Oreo.

— Est-ce que tu en veux ? demanda-t-il, puis il se rassit.

— Non, Will.

Je pressai mes doigts contre ses lèvres pour le faire taire. Cela m'excitait de l'appeler par son prénom. La confiance en moi que je me découvrais m'allumait.

— C'est ça que je veux.

Je léchai doucement sa lèvre inférieure, mais il s'éloigna.

— Et Sean, lui ? insista-t-il.

— Ce n'est qu'un ami.

— Mary... je vois quelqu'un.

Pendant un instant, je ne pus émettre un son.

— Laura ? demandai-je finalement, incapable de cacher ma déception.

Je revis son sac Louis Vuitton prenant mes précieux poèmes en otage.

Il fronça les sourcils.

— Non, c’est Yuki, dit-il.

Puis, devant ma confusion, il ajouta :

— Madame Nakamura. Elle est au Japon pour enseigner cet été.

Génial, pensai-je, *il couche avec la prof de musique !* Une image d’elle au bal dans sa robe courte rouge cerise me revint en mémoire.

— Désolé, Mary, s’excusa-t-il. Vraiment.

Mes yeux s’emplirent de larmes alors que la douloureuse vérité traçait son chemin jusqu’à mon cerveau.

— Mary, poursuivit-il, comprends-moi bien. En toute honnêteté, je suis très attiré par l’écrivaine en toi. Tu as un tel don avec les mots. Tes poèmes reflètent une maturité que je n’ai jamais vue chez aucun élève, et ton écriture évoque des émotions tellement puissantes. J’adore parler avec toi. Mais Mary...

Je l’embrassai de nouveau. Cette fois, il ne m’arrêta pas. Après tout, madame Nakamura se trouvait à des milliers de kilomètres.

Bibliographie

- BAI, David. « Coréens », *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], 21 octobre 2019, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/coreens> (Page consultée le 27 janvier 2020).
- BERMAN, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, 144 p.
- CARON, Jean-François. « Migrer au cœur de notre littérature », *Lettres québécoises*, n° 152, hiver 2013, p. 12-15.
- CHOI, Ann Y. K. « About », *Ann Y.K. Choi. Toronto-Based Author and Educator*, [En ligne], s.d., <https://annykchoi.com/about/> (Page consultée le 9 janvier 2018).
- CHOI, Ann Y. K. « Personal Essay: Debut Authors Know What It Takes to Write a Book, But Then What, Asks Ann Y.K. Choi », *Quill & Quire*, [En ligne], 20 juin 2016 (Page consultée le 10 janvier 2018).
- CHOI, Ann Y. K. « Why I write », *Warren Adler*, [En ligne], 11 octobre 2017, <http://www.warrenadler.com/ann-y-k-choi/> (Page consultée le 8 janvier 2018).
- CHOI, Ann Y. K. «Moving Beyond Asian Heritage Month », *Global Korean Post*, [En ligne], 19 mai 2017, <https://www.globalkorean.ca/gkhomepage/moving-beyond-asian-heritage-month/> (Page consultée le 10 janvier 2018).
- CHOI, Ann Y. K. «Why Our Korean Names Matter », *Global Korean Post*, [En ligne], 14 janvier 2017, <https://www.globalkorean.ca/gkhomepage/why-our-korean-names-matter/> (Page consultée le 10 janvier 2018).
- CHOI, Ann Y. K., « Naming a Newly Published Author », *Writer's Digest*, [En ligne], 2 décembre 2016, <http://www.writersdigest.com/editor-blogs/guide-to-literary-agents/naming-newly-published-author> (Page consultée le 9 janvier 2018).
- CHOI, Ann Y.K. « Writing from Real Life: Daring to Be Heard, an essay by Ann Y.K. Choi », *Allyson Latta*, [En ligne], 1^{er} novembre 2017, <http://www.allysonlatta.ca/2017/11/01/writing-from-real-life-daring-to-be-heard-an-essay-by-ann-y-k-choi/> (Page consultée le 8 janvier 2018).
- CLARE, Kerry. « Review: Ann Y.K. Choi's Kay's Lucky Coin Variety details the recent Korean experience in Canada », *The Globe and Mail*, [En ligne], 3 juin 2016, <https://www.theglobeandmail.com/arts/books-and-media/book-reviews/review-ann-yk-chois-kays-lucky-coin-variety-details-the-recent-korean-experience-in-canada/article30252717/> (Page consultée le 23 février 2020).

- COE, Neil M., Philip F. KELLY et Henry W. C. YEUNG. *Economic Geography: A contemporary Introduction*, 3^e édition, John Wiley & Sons Ltd., 2020, 538 p.
- DAMBÖCK, Elisabeth. « Beyond Trauma: From Diaspora to Transmigration in South-Asian Canadian Literature », dans Maria Löschnigg et Martin Löschnigg (dir.), *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Heidelberg, Winter Verlag, 2009, p. 73-89.
- Encyclopedia Britannica. « Bildungsroman », 6 mai 2020, [En ligne], <https://www.britannica.com/art/bildungsroman> (Page consultée le 21 juillet 2020).
- EUNSIL, Yim. « Les migrations de la Corée contemporaine : État(s) et diaspora(s) », *Pouvoirs*, n° 167, avril 2018, p. 121 à 132
- GALIPEAU, Silvia. « La grande histoire du p'tit dépanneur », *La Presse*, [En ligne], 21 avril 2010, <http://www.lapresse.ca/vivre/societe/201004/21/01-4272580-la-grande-histoire-du-ptit-depanneur.php> (Page consultée le 3 octobre 2017).
- GOURNAY, Lucie. « Traduction des énoncés en incise du discours direct : l'apport de la linguistique contrastive », *Études de linguistique appliquée*, 2013, vol. 4 n° 172, p. 397 à 413.
- HAMBURGER, Kenneth. « Le rôle du "bataillon de Corée" dans la guerre de Corée », trad. Magalie Martin-Arellano, *Revue historique des armées*, n° 246, [En ligne], 1^{er} août 2008 (Page consultée le 5 avril 2020).
- HOUDA-PEPIN, Fatima. « Une Corée près de chez nous », *Le Journal de Montréal*, [En ligne], 10 février 2018, <https://www.journaldemontreal.com/2018/02/10/une-coree-pres-de-chez-nous> (Page consultée le 27 janvier 2020).
- IMBERT, Yannick. « Le paradis dans les religions du monde », *La Revue réformée*, [En ligne], s.d., <https://larevuereformee.net/articlerr/n270/le-paradis-dans-les-religions-du-monde> (Page consultée le 28 mars 2020).
- JEANMAIRE, Guillaume. Communication personnelle sous forme de courriels, du 19 au 23 avril 2020.
- JOON, In-Jin. *Curriculum Vitae of Professor In-Jin Yoon*, [En ligne], 27 juillet 2014, <https://korea-kr.academia.edu/InJinYoon/CurriculumVitae> (Page consultée le 2 décembre 2019).
- KAMBOURELI, Smaro. « The Diasporized Body: Diaspora, Affect, Translation », dans Maria Löschnigg et Martin Löschnigg (dir.), *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Heidelberg: Winter Verlag, 2009, p. 19-44.

- LAPERRIÈRE, Jean-Philippe. « *Sacré dépanneur!*, Judith Lussier et Dominique Lafond (photos), Hélio trope, 2010, 223 p. », *Cuizine: The Journal of Canadian Food Cultures/revue des cultures culinaires au Canada*, vol. 6 n° 1, [En ligne], 2015, <https://www.erudit.org/fr/revues/cuizine/2015-v6-n1-cuizine01991/1032261ar/> (Page consultée le 3 octobre 2017).
- Le guide du rédacteur. « L'italique », *Termium Plus*, 2020, [En ligne], <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5> (Page consultée le 10 avril 2020).
- LEE, Josephine. « Nina Lee Aquino, Ed. *Love + Relationships: A Collection of Contemporary Asian Canadian Drama*; Nina Lee Aquino and Ric Knowles, eds. *Asian Canadian Theatre: New Essays on Canadian Theatre* », [En ligne], s.d., <https://journals.lib.unb.ca/index.php/tric/article/view/20348/23481> (Page consultée le 27 janvier 2020).
- LUSSIER, Judith. « Sacré dépanneur! », *L'actualité*, [En ligne], 16 mai 2010, <http://lactualite.com/societe/2010/05/16/sacre-depanneur/> (Page consultée le 3 octobre 2017).
- Musée canadien de la guerre. « La vie quotidienne dans les tranchées », [En ligne], s.d., www.museedelaguerre.ca/premiereguerremondiale/histoire/la-vie-au-front/les-conditions-dans-les-tranchees/la-vie-quotidienne-dans-les-tranchees/ (Page consultée le 5 avril 2020).
- PIA DE LUCA, Anna. « Migrant Women: Transnational/Transcultural Identities across Borders in Canadian Female Writing », dans Maria Löschnigg et Martin Löschnigg (dir.), *Migration and Fiction: Narratives of Migration in Contemporary Canadian Literature*, Heidelberg, Winter Verlag, 2009, p. 59-72.
- RACICOT, André. « Traduire le monde : Que faire avec les noms d'organismes étrangers? », *Termium Plus*, [En ligne], 2004, https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_autr8BCBpTISsHMg&page=9m215ssxpJnM.html (Page consultée le 8 avril 2020).
- Radio-Canada. « Le mot "dépanneur" fait son entrée dans le prestigieux *Oxford English Dictionary* », *Huffington Post*, [En ligne], 25 juin 2015, http://quebec.huffingtonpost.ca/2015/06/25/depanneur-dictionnaire-oxford-english-dictionary_n_7665134.html (Page consultée le 3 octobre 2017).
- Statistique Canada. « La communauté coréenne au Canada », [En ligne], 28 août 2007, <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-621-x/89-621-x2007014-fra.htm> (Page consultée le 11 décembre 2019).

- TAEKAMA, Dan. « Worm picking a slippery industry in Toronto », *The Star*, [En ligne], 25 octobre 2015, <https://www.thestar.com/news/gta/2015/10/25/worm-picking-a-slippery-industry-in-toronto.html> (Page consultée le 8 avril 2020).
- Termium Plus. « no man's land », [En ligne], 8 février 1989, https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=1&srchtxt=no+man%27s+land&index=frt&codom2nd_wet=1#resultrecs (Page consultée le 5 avril 2020).
- Termium Plus. « TTC », [En ligne], 16 mai 2017, https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=1&srchtxt=TTC&index=frt&codom2nd_wet=1#resultrecs (Page consultée le 8 avril 2020).
- Toronto Transportation Commission. « Turning 90 – The TTC Since 1921 », 2017, [En ligne], https://www.ttc.ca/About_the_TTC/History/Turning_90_The_TTC_Since_1921.jsp (Page consultée le 8 avril 2020).
- VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beauchemin, 1984, 332 p.
- Wikipédia. « Ligne de résistance principale – Main line of resistance », [En ligne], s.d., fr.qwe.wiki/wiki/Main_line_of_resistance (Page consultée le 5 avril 2020).
- YOON, In-Jin. « Migration and the Korean Diaspora: A Comparative Description of Five Cases », *Journal Of Ethnic & Migration Studies*, vol. 38, n° 3, 2012, p. 413-435.

Annexe I — Répertoire des livres écrits par des Coréo-Canadiens

| Année | Genre | Sujet ou thèmes | Titre | Auteur(s) |
|-------|--------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------|
| 1986 | Poésie | | <i>Half-Familiar Things</i> | Jean Yoon |
| 1989 | Autobiographie | | <i>The Wanderer: The Autobiography of a United Church Moderator</i> | Rev. Sang Chul Lee |
| 1993 | Poésie | | <i>Under a Hostile Moon</i> | Jean Yoon |
| 1993 | Théâtre | La mort de la grand-mère soulève un tsunami d'émotions dans une famille coréo-canadienne à la fin des années 1970 | <i>Noran Band: The Yellow Room</i> | M. J. Kang |
| 1994 | Nouvelles | Variés (surréalisme magique) | <i>Nouvelles orientales et désorientées</i> | Ook Chung |
| 1997 | Récit de voyage | Quête dans un endroit rarement vu et vaguement compris (Corée du Nord) + quête d'autodécouverte de l'autrice (témoignage en tant que journaliste) | <i>Inside the Hermit Kingdom: A Memoir</i> | Sun-Kyung Yi |
| 1998 | Roman | Maison et espaces | <i>The Last Thing Standing</i> | Ann Shin |
| 2000 | Roman | Jeune coréo-canadienne va en Corée pour trouver un sens à son identité, retourne au Canada pour tout intégrer | <i>Blessing</i> | M. J. Kang |
| 2001 | Roman | Quête identitaire : Coréen occidentalisé revient au Japon (semi-autobiographique) | <i>Kimchi</i> | Ook Chung |
| 2002 | Théâtre multimédia | Comédie artistique multimédia sur Ono, son art et son héritage | <i>Yoko Ono Project</i> | Jean Yoon |
| 2002 | Biographie | | <i>Heart and Soul: The Life Story of Pastor Augustus Chao</i> | Sylvia Yu Chao |
| 2002 | Théâtre | Portrait d'une famille qui tente d'échapper au passé et de se tourner vers l'avenir | <i>Dreams of Blondes and Blue</i> | M. J. Kang |
| 2003 | Roman | Métaphore du monde littéraire contemporain | <i>L'expérience interdite</i> | Ook Chung |
| 2003 | Nouvelles | Solitude, érotisme, folie (réalisme magique) | <i>Contes Butô</i> | Ook Chung |
| 2004 | Essai | Canada asiatique à l'écran | <i>Reel Asian: Asian Canada on Screen</i> | Elaine K. Chang |
| 2007 | Recueil de textes variés | Ce qu'être Coréo-Canadiennes signifie, c'est-à-dire leurs expériences en tant qu'êtres racialisés, genrés et hétérosexualisés | <i>Han Kût: Critical Art and Writing by Korean Canadian Women</i> | Coll., dir. Jin Huh, Patricia Lee, Ruthann Lee, Hijin Park |
| 2007 | Roman | Pousser notre allégeance à la race, à l'ethnicité, au genre et au langage à leur conclusion logique. Décompartmentation de l'identité | <i>Ballad of a Karaoke Cowboy</i> | Sang Kim |
| 2008 | Essai | Culture menée par les artistes | <i>Decentre: Concerning Artist-Run Culture</i> | Elaine K. Chang |
| 2011 | Théâtre | Le quotidien d'une famille canadienne-coréenne possédant un dépanneur à Toronto | <i>Kim's Convenience</i> | Ins Choi |
| 2012 | Roman | Visite du Japon, de la Corée, vivre au Canada, mais le seul lieu habitable : celui du plaisir de raconter, de la magie du récit héritée des ancêtres | <i>La trilogie coréenne</i> | Ook Chung |
| 2013 | Poésie | Expériences décentrantes de migration, de perte, de mort et la pulsion de reconstruire | <i>The Family China</i> | Ann Shin |
| 2013 | Poésie | | <i>Poet and the Paper Boat</i> | Jong-Ja Ahn |
| 2015 | Essai | Victimes du trafic humain | <i>Silenced No More: Voices of "Comfort Women"</i> | Sylvia Yu Chao |
| 2015 | Roman | La protagoniste quitte la Corée et commence une nouvelle vie à Vancouver, où elle élucide la poésie du chez-soi. Violence, injustice. Les maisons où on vit, les maisons qu'on perd. | <i>The Homes We Built on Ashes</i> | Christina Park |
| 2015 | Roman | Expérience d'une famille coréo-canadienne. Commerce, famille, immigrants, pression sur les enfants, éducation, littérature, traditions, amour, etc. | <i>Kay's Lucky Coin Variety</i> | Ann Y. K. Choi |
| 2016 | Roman | Pression des parents, abus du père, dépression, menaces racistes, suicide | <i>Dark Side</i> | John Choi |

Annexe II — Entrevue avec Ann Y. K. Choi

Entrevue écrite sous forme « Q & A » dont j'ai reçu les réponses le 25 février 2020

Q: When we do research on Canadian Korean literature, we find very few results (about 30, according to my research, but I hope there are more that I just could not find); do you think that this production is too small, that the Korean diaspora is underrepresented in Canadian literature in general, and in Canadian Asian literature specifically?

A: I would highly recommend you check out *The Birth of Korean Cool: How One Nation is Conquering the World Through Pop Culture* by Eunyoung Hong. That book helped me understand how the Korean culture went from being nonexistent to trendy and popular in North America. It did so by providing the historical background needed to understand why things are the way they are.

I wrote *Kay's Lucky Coin Variety* after looking for a book about the Korean Canadian experience in Toronto so that my daughter could understand and see her half-Korean heritage (she is half-Irish) within the context of Canadian literature. *The Globe & Mail* reported it was the first novel about a Korean Canadian protagonist set in contemporary Canada. The year that *Kay's* was published, *Kim's Convenience* by Ins Choi was first aired by CBC. *Kim's* started out as a play. 2016 marked an interesting turn in Canada—suddenly the Korean Canadian variety store narrative was being showcased nationally. My brother, John Choi, also published his first Young Adult novel, *Dark Side*, that year.

Many of us were writing for decades. I've been trying to get published since 1992 when I first started writing. The Korean Canadian Writers Association (KCWA) has been in existence for 43 years. Their latest anthology, *The Voice of Rose of Sharon*⁸⁰, was written in English and Korean, but their readership is largely only Korean Canadians of an older generation.

Given the popularity of things like K-pop, K-drama... I think literature will follow to address the Korean diaspora that is currently underrepresented in Canada.

Q: In the book, Mary has a discussion with her mother that makes her realize that in school, she has not studied any Asian culture, history, or literature, that no books her teacher talked about had any Korean or Chinese character. Her mother says that Asian people are the true invisible in Canada. Is that a critic you wanted to express? How would you want to see things change?

A: It never dawned on me as a young person how much being part of an invisible culture impacted me. Part of me liked being invisible because it allowed me to blend into the background where it was often easier to avoid being bullied or picked on as a child by other children or even teachers. One thing that helped me was that no one challenged my intelligence. My teachers always assumed I was good at math (because of my Asian

⁸⁰ Cette anthologie ne semble nulle part répertoriée sur le web; je suspecte qu'elle a été distribuée au sein de la communauté uniquement.

background) and were sometimes surprised that I excelled at English studies—which was frustrating.

A book critic wrote that it was cliché that my protagonist wanted to be a writer. But I had never seen a Korean Canadian protagonist in a book growing up and certainly never thought that one could go on and become a writer in Canada. I wish I could get readers, writers, educators, critics, and everyone in publishing for that matter to explore the effects of colonialism that continue to affect non-white people in today's world, including the publishing world.

Q: As an educator and author, it seems to mean a lot to you to spread your culture, why is that, and do you think there is still a lot of work to be done?

A: As educators we receive a lot of professional development to ensure that the educational spaces we create are diverse and inclusive. Much of the research presented to us shows the power of representation and what the lack of it means for young people who do not see themselves in their curriculum and the books they read. I grew up embarrassed and ashamed to be Korean but did not know why until years later. I don't want any young person to go through that.

Q: Do you think that translating your novel (and books of other Canadian Koreans) into French would be a good way to spread your culture, or, maybe, to give a voice to those who do not have a strong one in society?

A: Absolutely. The Canadian literary scene continues to evolve. As an author and educator, the idea of representation in our book choices and educational text materials seems to matter more today than ever. Authors of Indigenous, LGBTQ+ and other diverse groups are visible in ways that weren't there while I was growing up or when I started my writing career.

Just as we offer our English-language readers these book choices, I feel it is imperative that the same options are available to French-language readers. We send implicit messages to groups of people if we don't offer them the same choices. In this case, I think we make value judgments about what books are considered “worthy” or “important” when some books are made available to all Canadian readers while others are not.

Some people think I wrote *Kay's* for Korean or Asian Canadian readers. No. The average Korean Canadian will know my story because he or she has lived it. My novel's intended reader was the rest of the people living in Canada so that they could be exposed to a protagonist who did not reflect their own identity. I wanted to share this story to help readers understand a part of contemporary Canadian history that is not mentioned in any textbooks.

Reading diverse books impacts our world views. They help break down stereotypes that perpetuate ignorance and foster empathy. As much as possible, we should be sharing.

Q: Do you have any concerns about the translation of your book into French? Something you are afraid would get lost?

A: I have tremendous respect for translators of literature because the work involved, I think, is far beyond interpreting and transcribing texts. That point became even more crystallized after speaking with Sora Kim-Russell, who has translated many of Korea's best-selling novels from Korean to English. A quick example, Sora said that in Korean literature, the same word is often repeated over and over again within the same paragraph. Repetition served to reinforce an idea and to give a lyrical feel. In English, we avoid using the same word even in back-to-back sentences. Then there are challenges around addressing the complex functions of languages: idioms, metaphors and often humour get lost in translation. Then there's the whole cultural component that can complicate how a story is interpreted in the translator's understanding of the text.

As the mother of a child who desires to be an interpreter, I've come to appreciate that the translator has to take many things into account, much like the author: intended audience/reader and goals for writing, among other artistic and literary considerations. And as the author, I must trust the translator to be committed to the project as a skilled professional.

Q: You said in an interview that the core themes in *Kay's Lucky Coin Variety* are still topical today and that a conversation about them is essential for young people. Do you think, with this in mind, that a translation into French is necessary? And maybe that a dialogue can be opened between both communities (French and English Canadian)?

A: *Kay's* is now studied in Canadian high school English classes so I hear from teachers and students who are reading the novel. Young people have told me that they continue to struggle with parental expectations, immigration challenges, racism, social identities and mental health. I see it also in my work as a high school guidance counsellor.

I cannot overstate the importance and benefits of talking about these issues with young people. The novel can be used as a tool to begin some of these conversations, which must be explored in both French and English-speaking Canadian communities.

Q: There were many articles, interviews and events about you and your novel since it came out. Often, the visibility of a translation is not the same, what do you think would help in this matter?

A: I was lucky to receive as much attention as I did when the novel came out. That was largely because of the huge marketing and publicity efforts of my publisher. It also helped that my editor, Phyllis Bruce, was known in the industry and had had her own imprint with HarperCollins Canada for 20 years before moving to Simon & Schuster Canada, another multinational publisher with access to many resources.

My children's picture book, *Once Upon an Hour*, will be out this fall with Orca, a small Canadian independent publisher. It will likely not get the same level of attention. I think, as it is often the case with smaller publishers, a lot of work is left to the author to promote the

work. I'd also need to educate myself in how to effectively promote a translated work and engage with the right people (bookstores, book clubs, libraries, etc.).

Q: Considering that on the Quebec literary market, there already exist works from Canadian Asian authors, among them well-known Korean writer Ook Chung, what would you think would be the pertinence and the importance of translating your book specifically?

A: We need more diverse stories, not just my story. Storytelling allows us to have a deeper connection with each other. It unites us. And each story is unique because of the voice telling it. It's the voice that elevates the meaning behind the story and allows us to learn from each other. My novel is based on the first-hand experience of immigrating to Canada and living the variety store lifestyle, which was the case for a vast majority of Korean immigrants in the 70s, 80s, and 90s. That is part of the Korean Canadian history. *Kay's* can be used to engage in conversation about different "Canadian" experiences.

Q: Many stories told by the Korean diaspora have subjects and themes similar to those in *Kay's Lucky Coin Variety*; what do you think explains this need to tell a story inspired by your own experience? And according to you, what distinguishes Canadian Korean stories from the others?

A: Although Koreans started immigrating to Canada in the late 40s, it was not until the 70s that large groups of people came to Canada. Most Koreans were skilled workers or professionals who upon arriving, were forced to become shopkeepers and other entrepreneurs because of language barriers and/or they were denied access to professions. With this came a lot of struggles (racism, mental health, identity), some of them unique to the Korean Canadian experience.

Q: What other subjects would you like to explore in your writing? Are there other issues related to your Canadian Korean identity you would like to write about?

A: My second novel is historical fiction set in 1920s Korea, when the nation was one country and under Japanese occupation. Because I had never learned Korean or Asian history in school, this was all new learning for me. I started writing the story in 2013 and visited Korea in 2016 as part of my research. The novel will be published by Simon & Schuster Canada and released next year.

For me it was important to learn Korean history to understand its far-reaching implications on me as a Korean Canadian. For example, I had a limited understanding of why both my parents were so anti-Japanese. It wasn't until I started writing this new book that I realized the implications of them being born in an occupied country.

Q: Do you consume a lot of Canadian Korean culture? Do you have any observations about it?

A: I don't read or write in Korean and my oral skills are limited. This has been a huge barrier to accessing Korean Canadian culture.

Korean immigrants often struggle with the dual identity of being Korean and Canadian. My daughter, on the other hand, is Canadian. It's taken me a long time to feel comfortable in my own skin. But it's still tricky sometimes navigating. For example, the only time I drop the Korean in my dual identity is when I travel. Abroad I'm Canadian, even in Korea.

That said, I am not part of any associations that cultivate a Korean identity (e.g., I don't belong to any Korean cultural or professional groups outside the Network of Educators for Korean Canadian Students).

Q: What inspired the “Kay” part in *Kay's Lucky Coin Variety*, does it stand for “Korea” or does it mean something else?

A: My editor liked “Kay” because of the “K/C” alliteration in the title. As is the case for many authors, I did not choose the title of my novel. I think the editorial team liked the term “lucky coin” because unconsciously it would lead book buyers to think about the best-selling American novel, *Joy Luck Club*⁸¹. I'm not sure if you are familiar with that novel. It is a story about Chinese American families. Published in 1989, it was later made into a movie.

Kay, as it turns out, is also my mother's name. But again, it's not a title I chose although I agreed to go with it. The title I wanted was *Paper Swan* since origami is a motif throughout the story and because Mary reminds me of the ugly duckling turned swan from the children's story *The Ugly Duckling*. I was advised that *Paper Swan* sounded too much like a young readers' book and that should the novel be translated into other languages, it could translate badly, depending on the language.

A lot of thought and care went into the title—the process went on for weeks!

Q: Do you have any other comments, questions or concerns you would like to express?

A: Thank you so much for taking such interest in Kay's! I'm very excited about your work. Thank you also for giving me this opportunity to reflect on your questions.

⁸¹ *Le club de la chance* en français (traduction d'Annick Le Goyat). La version originale, écrite par Amy Tan, a été publiée en 1989 par G. P. Putman's Sons.